This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr
1505
34

3 2044 020 455 044

1505.34

Harvard College Library.

THE PARKMAN COLLECTION.

BEQUEATHED BY

FRANCIS PARKMAN,
(H.C. 1844).

Received January 17, 1894.

CAMPAGNE ET BATAILLE

DE

WATERLOO

[illegible]

[illegible]

PAR

ACHILLE DE VAULABELLE

[illegible]

> [illegible] n'y a-t-il eu que du malheur ? Et pourtant tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli : singulière campagne où j'ai vu trois fois s'échapper de mes mains le triomphe de la France !
>
> NAPOLÉON.

Bruxelles
June 1st 1845

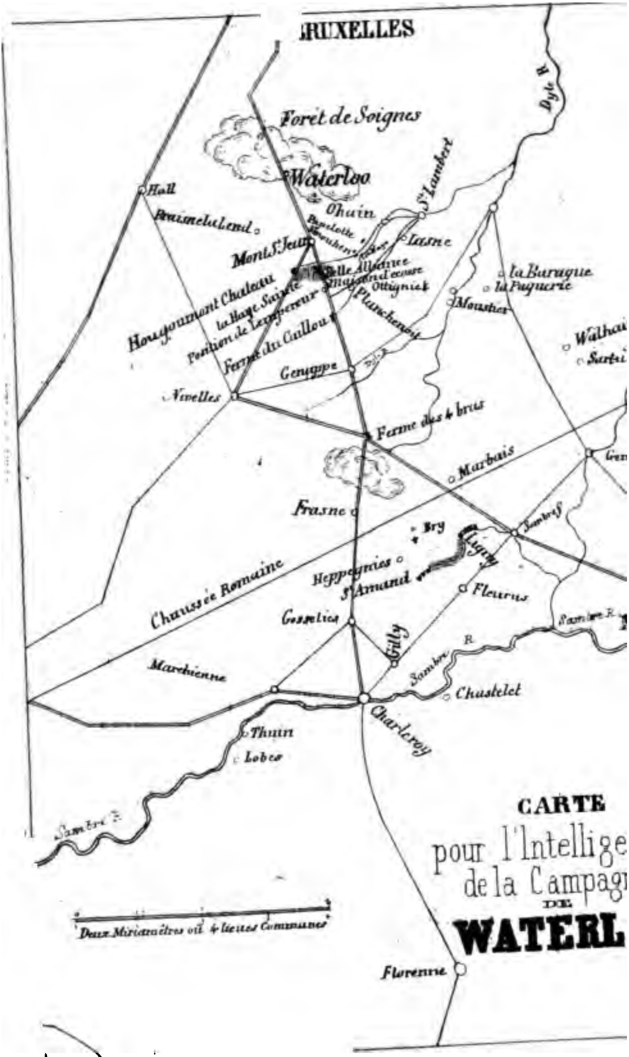
[illegible signature]

PARIS,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

1845

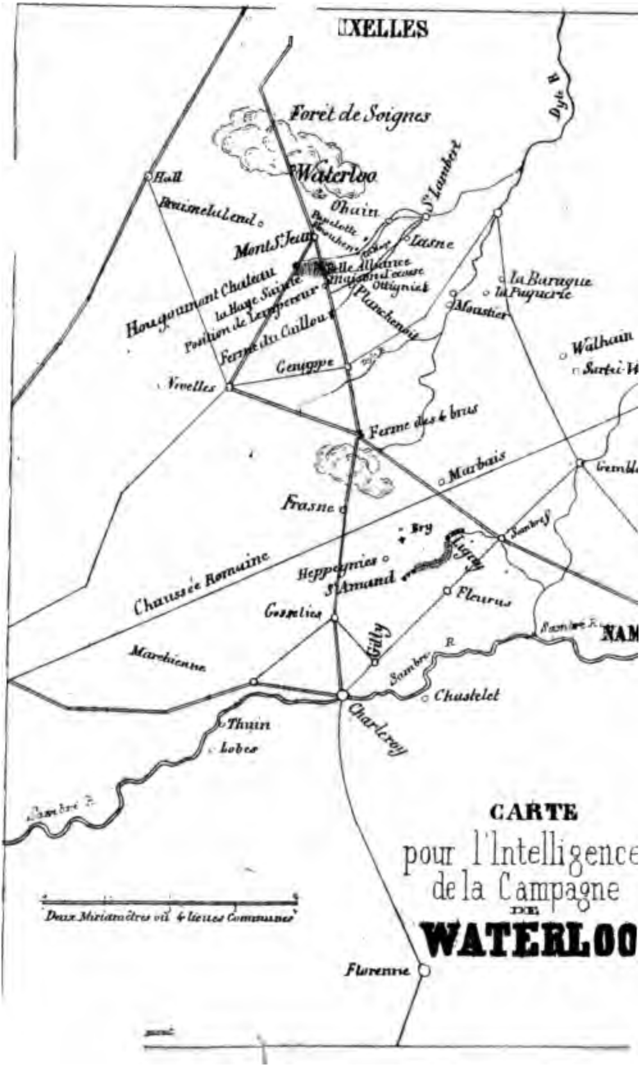
Bought on the
field of Waterloo
July 3. 1845



CARTE
pour l'Intellige
de la Campagi
DE
WATERL

CAMPAGNE ET BATAILLE

DE WATERLOO.



XELLES
Forêt de Soignes
Waterloo
Hall
Ohain
St. Lambert
Dyle R.
Mont St. Jean
Lasne
Belle Alliance
Hougoumont Chateau
la Haye Sainte
Position de l'Empereur
Planchenoit
Ferme du Caillou
la Baraque
Moustier
Walhain
Genappe
Nivelles
Ferme des 4 bras
Marbais
Frasne
Bry
Heppignies
St. Amand
Fleurus
Chaussée Romaine
Gosselies
Gilly
Marchienne
Sambre R.
Chastelet
Thuin
Lobes
Charleroy
Florenne
CARTE
pour l'Intelligence
de la Campagne
DE
WATERLOO
Deux Miriamètres ou 4 lieues Communes

CAMPAGNE ET BATAILLE

DE WATERLOO.

CAMPAGNE ET BATAILLE

DE

WATERLOO

**D'APRÈS DE NOUVEAUX RENSEIGNEMENTS
ET DES DOCUMENTS COMPLÈTEMENT INÉDITS**

PAR

ACHILLE DE VAULABELLE

Une carte et quatre gravures.

> Concours de fatalités inouies ! Journée incompréhensible ! Y a-t-il eu trahison n'y a-t-il eu que du malheur ? Et pourtant tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli ! singulière campagne où j'ai vu trois fois s'échapper de mes mains le triomphe de la France !
>
> NAPOLÉON.

PARIS,
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1845.

Fr 1505.34

~~Park. 3.75~~

Harvard College Library
Bequest of
FRANCIS PARKMAN
17 Jan. 1894

La bataille de Waterloo est le fait militaire le plus considérable de notre temps, et cependant il existe peu d'événements dont les détails essentiels soient plus ignorés du public. La vérité, obscurcie par l'intérêt personnel ou par les passions, n'a pas encore été dite sur les principaux épisodes de cette campagne de quatre jours où succomba la fortune de la France, où fut décidé le sort du monde.

On le verra : si, dans cette fatale journée, l'étranger humilia nos armes, il n'a pas le droit de s'énorgueillir de son triomphe; la France, à plus juste titre, peut se montrer fière d'une pareille défaite. Jamais armée française, jamais soldats ne méritèrent mieux du pays. Malgré ses résultats, Waterloo, combat suprême, est un de ces efforts héroïques qui honorent un grand peuple, et dont chaque citoyen, jusqu'au jour de la réparation, doit garder la pieuse et fidèle mémoire.

Nous ne dirons que peu de mots de ce livre : il contient l'histoire de la campagne de 1815, et en est le récit le plus lucide, le plus dramatique, et le plus complet qui ait encore été publié; il explique des incidents dont l'empereur lui-même, à Sainte

Hélène, cherchait encore à se rendre compte. La manière simple de l'écrivain répond à la grandeur et à la majesté terrible du sujet : l'auteur ne discute pas, il raconte; et dans la succession de tableaux vivants, pathétiques qu'il fait passer sous les yeux du lecteur, il s'élève sans effort jusqu'aux effets qui sont le privilége des plus grands peintres.

Chaque fait est appuyé de preuves : toutes les sources où l'auteur a puisé, sources officielles ou privées, nationales ou étrangères, sont religieusement indiquées; bon nombre de documents sont rendus publics pour la première fois.

L'ÉDITEUR.

CAMPAGNE ET BATAILLE

DE WATERLOO.

Sommaire. — 14 *juin* 1815 : Concentration de l'armée entre Maubeuge et Philippeville ; sa force et sa composition. Proclamation. Esprit des troupes, les généraux et les soldats. Position des deux armées anglo-holandaise et prussienne. Plan de l'empereur. — *Journée du* 15 : L'armée franchit la frontière. Désertion du général Bourmont et de cinq officiers. L'empereur entre à Charleroi. Arrivée du maréchal Ney. Combat de Gilly. — *Journée du* 16 : L'empereur marche sur Bruxelles. Lettre et ordres au maréchal Ney. Napoléon est arrêté au delà de Fleurus par l'armée prussienne. Nouvelles dispositions. Bataille de Ligny contre les Prussiens. Affaire des Quatre-Bras contre les Anglais. Double mouvement du 1er corps (Drouet d'Erlon). Incidens. — *Journée du* 17 : L'empereur marche contre les Anglais ; il s'arrête en avant de Mont-Saint-Jean. Le maréchal Grouchy est détaché à la poursuite des Prussiens ; il s'arrête à Gembloux. — *Journée du* 18 : Premières dispositions. Ordres envoyés au maréchal Grouchy. Apparition d'une colonne prussienne à la droite de l'armée ; nouvelles dispositions. Attaque d'Hougoumont. Grande attaque sur le centre des Anglais ; panique dans leurs réserves. Intervention d'une première armée prussienne (Bulow) sur les derrières de l'armée, à Planchenoit. Nouvelle attaque sur le centre des Anglais. Prise de la Haie-Sainte et d'une partie du plateau de Mont-Saint-Jean. Seconde panique dans l'armée anglaise. Charge de 7,000 cavaliers sur le plateau. Les Prussiens sont battus à Planchenoit ; ils se retirent. La garde impériale se porte contre les Anglais. — Le maréchal Grouchy et son corps d'armée ; sa marche sur Wavres ; incidens. — Intervention d'une deuxième

armée prussienne (Blücher) sur le champ de bataille de l'empereur. Désordre ; défaite (1).

L'empereur était parti le 12 juin de Paris, à trois heures et demie du matin ; il visita dans la journée les fortifications de Soissons et vint coucher le soir à Laon, dont il inspecta également les ouvrages. Le 13, il arriva à Avesnes. Toutes les troupes destinées à faire la campagne achevaient alors de se concentrer en avant de cette dernière place, sur la partie de l'extrême frontière comprise entre Maubeuge et Philippeville. L'armée se composait des 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps, commandés par les généraux Drouet-d'Erlon, Reille, Vandamme, Gérard et comte de Lobau. Elle comprenait, en outre, les troupes de la garde impériale, ainsi qu'une nombreuse réserve de cavalerie placée sous le commandement en chef du maréchal Grouchy, et composée d'un corps de hussards et de chasseurs sous les ordres du général Pajol, d'un corps de dragons sous les ordres du général Excelmans, et de deux corps de cuirassiers sous les ordres des généraux Kellermann et Milhaut. Le 13 au soir, la garde, qui était partie de Paris le 5 juin, se trouvait réunie autour d'Avesnes ; le 4e corps,

(1) Cette relation, ainsi que nous aurons à le dire à la fin du volume, est empruntée à l'ouvrage intitulé : CHUTE DE L'EMPIRE, HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS JUSQU'À LA CHUTE DE CHARLES X EN 1830, par *Achille de Vaulabelle*, que publie le même éditeur.

de Metz, le 6, était également arrivé à Phi-
ville; les 1er et 2e corps partis, à quelques
de là, des environs de Lille et de Valencien-
prenaient position entre Avesnes et Mau-
e; enfin, le 6e, parti de Laon, arrivait égale-
sous la première de ces deux villes. Tous ces
ements ordonnés secrètement et exécutés
bruit, avaient été masqués par des détache-
s de garnisons des places fortes et par des
llons d'élite de gardes nationales. Le 14, au
, la concentration de toutes ces forces était
inée, et l'armée campait sur les trois direc-
de Philippeville, Beaumont et Maubeuge.
amps étaient établis derrière des monticules
s bois, à une lieue de la frontière, de manière
que leurs feux ne fussent pas aperçus de l'en-
qui, effectivement, n'en eut aucune connais-
. Le quartier-général fut placé au centre, à
mont. Le soir, les appels constatèrent que le
ore des soldats présents sous les armes était
nt quinze mille cinq cents hommes. L'artil-
se composait de trois cent cinquante bou-
à feu. Voici la composition de cette armée :

Corps. — Comte d'Erlon. — 4 divisions d'infante-
re division, général *Alix*, 4,120 hommes; 2e, géné-
onzelot, 4,100 hommes; 3e, général *Marcognet*,
hommes; 4e, général *Durutte*, 4,000 hommes.

al	16,220 h.
Division de cavalerie, général *Jacquinot*. .	1,500
illerie, 46 pièces; artilleurs	920
Total du corps.	18,640 h

2e Corps. — Comte Reille. — 4 divisions d'infanterie : 5e division, général *Bachelu*, 5,000 hommes ; 6e, Prince *Jérôme* (conduite par le général *Guilleminot*), 6,100 h.; 7e, général *Girard*, 5,000 h. ; 9e, général *Foy*, 5,000 h.; total . . . . 21,100 h.

2e division de cavalerie, général *Piré* . . 1,500

Artillerie : 46 pièces ; artilleurs 930

Total du corps. . . . . 23,530 h.

3e Corps. — Comte Vandamme. — 3 divisions d'infanterie : 8e division, général *Lefol*, 4,300 hommes ; 10e, général *Hubert*, 4,430 hommes; 11e général *Berthezène*, 4,300 hommes ; total . . . . 13,030 h.

3e division de cavalerie, général *Domont* . 1,500

Artillerie : 38 pièces ; artilleurs 760

Total du corps . . . . 15,290 h.

4e Corps. — Comte Gérard. — 3 divisions d'infanterie : 12e division, général *Pécheux*, 4,000 hommes ; 13e, général *Vichery*, 4,000 hommes ; 14e, général *Bourmont*, ensuite le général *Hulot*, 4,000 hommes; total. 12,000 h.

6e division de cavalerie , général *Maurin*. 1,500

Artillerie : 38 pièces; artilleurs 760

Total du corps . . . . 14,260 h.

6e Corps. — Comte de Lobau. — 3 divisions d'infanterie : 19e division, général *Simmer*, 3,500 hommes; 20e, général *Jeannin*, 3,500 hommes; 21e, général *Teste*, 4,000 hommes; total . . . . 11,000 h.

Artillerie : 38 pièces; artilleurs . . . . 770 h.

Total du corps . . . . 11,770 h.

Garde impériale. — Infanterie. — Jeune garde, général *Duhesme*, 3,800 hommes ; chasseurs ou moyenne garde, général *Morand*, 4,250 hom.; grenadiers, général *Friant*,

4,420 hommes; total de l'infanterie. . . . 12,420 h.

Division de cavalerie légère, général *Lefebvre-Desnouettes*, 2,120 hommes; division de grosse cavalerie, général *Guyot*, 2,010 h.; total de la cavalerie. 4,130

Artillerie, général *Devaux*, 96 pièces; artilleurs 1,920

Total de la garde . . . . 18,520 h.

Réserve de cavalerie, maréchal GROUCHY :

1er CORPS. — Comte PAJOL. — 4e division, général *Soult* (frère du major-général) 1,280 hommes; 5e division, général *Subervie*, 1,240 hommes; ensemble. . . . . 2,520 h.

2e CORPS. — Comte EXCELMANS. — 9e division, général *Strolz*, 1,300 hommes; 10e, général *Chastel*, 1,300 hommes; ensemble . . . 2,600

3e CORPS.— Comte KELLERMANN.— 11e division, général *Lhéritier*, 1,310 hommes; 12e général *Roussel*, 1,300 hommes; ensemble. . 2,610

4e CORPS. — Comte MILHAUT. — 13e division général *Wathier*, 1,300 hommes; 14e, général *Delort*, 1,300 hommes; ensemble 2,600

Artillerie : 48 pièces; artilleurs 960

Total de la réserve de cavalerie . 11,290 h.

Récapitulation.

	Infanterie.	Caval.	Artillerie.	Canons
1er Corps. . .	16,220 h.	1,500 h.	920 h.	46
2e — . . .	21,030	1,500	930	46
3e — . . .	13,030	1,500	760	38
4e — . . .	12,000	1,500	760	38
6e — . . .	11,000	»	770	38
Garde impér.	12,470	4,130	1,920	96
Rés. decavall.	»	10,330	960	48

Total des canons. 350

Total de l'infanterie, 85,820 .		
de la cavalerie 20,460. . . .		113,300 h.
des artilleurs 7,020		
Équipages de pont, sapeurs, etc.		2,200
Total général		115.5 0 h.

Des écrivains étrangers, dans le but de rehausser la valeur de leurs compatriotes et la gloire de leurs généraux, ont avancé que les troupes dont nous venons de dire l'organisation, se composaient des vieilles bandes de l'empire. Tout le monde sait qu'après les désastres de Russie, la grande armée impériale, celle qui gagna en 1813 les batailles de Lutzen, de Bautzen et de Dresde, était formée en presque totalité de conscrits. Les conscrits étaient également fort nombreux, on l'a vu, parmi les troupes qui firent l'héroïque campagne de 1814 (1). L'armée qui allait combattre ne renfermait pas un nombre moins considérable d'hommes n'ayant jamais vu le feu; ces hommes entraient dans sa composition pour environ moitié; le reste n'avait guère fait son apprentissage qu'en 1813 et en 1814. La garde elle-même, sur les dix-huit mille cinq cents hommes qui la composaient, comptait quatre ou cinq mille conscrits; là seulement se trouvaient un certain nombre de vieux

(1) V. la note page 8.

oldats; encore le chiffre de ces vétérans était-il noins élevé qu'on ne pourrait le croire. Nous ne lonnons pas ce détail pour grandir les efforts que ious avons à raconter; c'est un fait que nous contatons. Quand une nation que la coalition de tous es peuples a seule vaincue, attend, comme la 'rance, le jour où elle se relèvera enfin de sa déaite, il est des exemples dont ses jeunes généraions doivent garder la pieuse et fidèle mémoire.

L'empereur, le matin du 14, avait fait mettre à 'ordre du jour de l'armée la proclamation suiante :

« Avesnes, le 14 juin 1815.

» Soldats ! c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo t de Friedland, qui décida deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux ! Nous crûmes aux proestations et aux serments des princes que nous laissâmes ur le trône ! Aujourd'hui, cependant, coalisés entre eux, ls en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sarés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des gressions. Marchons donc à leur rencontre ! Eux et nous, e sommes-nous plus les mêmes hommes ?

» Soldats ! à Iéna contre ces mêmes Prussiens, aujourl'hui si arrogans, vous étiez un contre trois, à Montmiail un contre six.

» Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des maux ffreux qu'ils ont soufferts !

» Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats

de la confédération du Rhin, gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause de princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples; ils savent que cette coalition est insatiable ! après avoir dévoré douze millions de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer les États de deuxième ordre de l'Allemagne.

» Les insensés ! un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir. S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

» Soldats! nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais avec de la constance, la victoire sera à nous; les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis !

» Pour tout Français qui a du cœur le moment est arrivé de vaincre ou de périr !

» NAPOLÉON. »

Vaincre ou périr ! disait l'empereur à son armée. Ce langage fut entendu des soldats; tous avaient dans le cœur les sentiments exprimés par leur chef; tous, impatiens de batailles, brûlaient d'en venir aux mains. Sauver l'indépendance nationale n'était pas, toutefois, l'unique tâche que cette armée entendait accomplir : dominés par le souvenir des malheurs de 1814, les hommes qui la composaient, vieux soldats comme soldats de la veille, avaient, en outre, dans la dernière invasion, une mortelle injure à venger, et des offenseurs détestés à punir.

Un grand nombre de chefs ne partageaient pas cet élan : leur caractère avait été détrempé par les événements de 1814, et ils reprochaient à l'empereur d'être venu déranger leur existence, troubler leur repos. Alourdis, en outre, par l'inactivité d'une année de profonde paix, ils avaient perdu de cette résolution et de cette audace qui leur avaient valu tant de gloire et qui avaient contribué pour une si grande part au succès des campagnes de la république et de l'Empire. Ces dispositions au mécontentement et ce changement n'existaient pas seulement dans les hauts rangs de l'armée, on les retrouvait chez un certain nombre d'officiers de grades inférieurs. Nous avons dit combien les Bourbons avaient été prodigues de grades et de décorations : au moment de quitter Paris, Louis XVIII avait encore jeté dans l'armée deux ou trois mille croix de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur (1). Ces nominations, toutes de faveur, le re-

(1) Cinq ordonnances insérées dans le *Moniteur* des 18 et 19 mars, et portant la date des 17 et 18, contenaient trente-huit nominations de Saint-Louis et cent quatre-vingt-dix nominations aux grades de commandants, d'officiers et de cavaliers de la Légion-d'Honneur. Une sixième ordonnance, dont la publication remplit les colonnes des numéros des 18 et 19 mars, contenait à elle seule le chiffre des nominations suivantes dans la Légion-d'Honneur : *Moniteur* du 18, cent dix-neuf officiers et deux cent cinquante-sept chevaliers; *Moniteur* du 19,

tour de l'empereur les avait annulées, soit qu'elles eussent été faites la veille du départ du roi ou le lendemain de l'abdication de Fontainebleau. On les regrettait; on regrettait surtout les tranquilles loisirs donnés par le gouvernement que la journée du 20 mars avait renversé. L'empereur ne pouvait apercevoir les germes d'opposition cachés dans les rangs des régiments. Le mauvais vouloir des principaux de l'armée, en revanche, ne lui avait pas échappé. « Je dois mon retour au peuple des villes » et des campagnes, aux soldats et aux sous-lieu» tenants ; je ne peux compter que sur eux, » disait-il souvent. Durant quelques semaines il parut décidé à réaliser enfin une pensée conçue dès 1815 et qu'il n'avait pas eu la force d'exécuter en 1814, c'est à dire de laisser tous ses anciens lieutenants goûter les douceurs d'une retraite splendide, et de ne confier le commandement des troupes placées sous ses ordres directs qu'à de simples généraux de division dont l'audace et l'énergie seraient excitées par l'espoir d'arriver à leur tour au faîte des

---

huit cent dix chevaliers, avec cette mention après le dernier nom, qui est celui de M. Chancel de Buesdenos (Jean-Louis-César), sous-lieutenant au 12e de cuirassiers : *la suite à demain*. Le lendemain était le 20 mars. Si le gouvernement royal n'eut pas le temps de compléter la publication de cette liste, il put du moins aviser tous les titulaires de leur nomination.

honneurs militaires, le maréchalat (1). Cette résolution, s'il avait pu la maintenir, aurait peut-être changé les destins de la campagne de 1815; mais il faiblit à mesure qu'approchait l'heure de la lutte. Dans le courant de mai, il avait nommé le maréchal Soult son major-général. Ce choix étonna le public et excita les murmures de l'armée. Le rôle malheureux du duc de Dalmatie, sous la restauration, l'exagération de son royalisme et les rigueurs de son ministère étaient encore présents à tous les esprits. Le 11 juin, la veille du départ de Napoléon pour la frontière, une dépêche télégraphique avait ordonné au maréchal Ney, alors retiré à sa

(1) Un ancien général de division de la grande armée nous a raconté le détail suivant. Il se trouvait près de l'empereur, le 16 octobre 1813, le matin de la première journée de Leipsick. Un groupe nombreux parut à quelque distance, se dirigeant vers un des points du champ de bataille. « Qui passe là ? demanda Napoléon. — Sire, c'est le maréchal . . . — Comment ! il n'est pas encore à son poste ? Ses troupes pourtant doivent être engagées depuis plusieurs heures. Mais les voilà bien, ces maréchaux ! il leur faut maintenant de longues nuits, des lits moelleux ; les fatigues de la guerre sont trop fortes pour ces corps amollis. Ils en ont assez ; *ils n'en veulent plus.* Désormais ils pourront se reposer, car je suis bien décidé à les remplacer par des généraux jeunes, ayant encore des grades à gagner et de la gloire à acquérir. Il y a longtemps que j'aurais dû prendre ce parti. »

terre des Coudreaux, de rejoindre en toute l
quartier impérial. Enfin, l'empereur venait c
fier au maréchal Mortier le commandeme
troupes de la garde impériale destinées à f
campagne, et de placer sous les ordres du m
de Grouchy, créé maréchal à la suite de la c
lation du duc d'Angoulême, toute la réserve
valerie. La plupart de ses anciens généraux a
en outre, reçu de l'emploi. Les soldats, les
officiers inférieurs étaient jeunes, ardents,
de batailles; les chefs, en grand nombre, é
vieux d'ans ou fatigués de services.

Nous avons dit les positions occupées p
mée française dans la soirée du 14; voici
était, au même moment, la position de l'en

Les troupes alliées, alors campées en Bel
formaient deux armées distinctes, comm
par le duc de Wellington, et par le feld-ma
prussien Blücher.

La première se composait de vingt-quat
gades d'infanterie, dont neuf anglaises, di
mandes, cinq hollandaises et belges; de on
gades de cavalerie, comprenant seize régi
anglais, neuf allemands et six hollandais. S
était de *cent deux mille cinq cents homme*
compris huit régiments anglais, venant d
rique et débarqués à Ostende, ainsi qu
autres régiments anglais enfermés dans les
de la Belgique. Le prince d'Orange, lord

lord Uxbridge commandaient les principaux corps. Disséminée depuis Nivelles jusqu'à la mer, cette armée anglo-hollandaise avait son quartier-général à Bruxelles; le point de concentration indiqué à toutes ses divisions était les Quatre-Bras (1).

---

(1) Composition de l'armée anglo-hollandaise :

1er *corps.* — *Prince d'Orange.* — 11 brigades d'infanterie, formant 5 divisions, dont 2 anglaises, commandées par le major-général Cooke (4,000 h.) et par le lieutenant-général Alten (9,800 h.), et 3 divisions hollandaises commandées par les lieutenants-généraux Chassé (7,400 h.), Perponcher (8,000 h.), et Collaert (7,200 h.). Total........................ 36,400 h.

2e *corps.* — *Lord Hill.* — 13 brigades d'infanteries, composant 5 divisions, dont 4 anglaises, commandées par les lieutenants-généraux Clinton (9,500 h.), Colville (9,300 h.), Picton (9,700 h.), et Cole (8,800 h.), et une 5e division étrangère, commandée par le duc de Brunswick (5,500 h.). Total.................... 43,000

Cavalerie. — *Lord Uxbridge.* — 11 brigades, dont 7 brigades anglaises, commandées par les majors-généraux Sommerset, Ponsonby, Domeberg, Vandeleur, Grant, Vivian, et par le colonel Arenschild (ensemble 10,400 h.); une brigade hanovrienne (1,200 h.), 2 brigades hollandaises (3,100 h.), et une brigade brunswickoise (900 h.). Total.................. 15,600

Artillerie et *génie.* — 30 brigades anglaises,

Les troupes prussiennes étaient divisé
quatre corps de trente à trente-cinq mille ho
chacun, cantonnés autour de Charleroi, de N
de Ciney et de Liége, et commandés par les
raux Ziéthen, Pirch, Thielmann et Bulow.
armée, forte de *cent trente-trois mille quatre*
hommes, et de trois cents bouches à feu, ava
quartier-général à Namur; son point de co
tration était indiqué en arrière de Fleurus (

---

comptant 180 canons et 4,500 artilleurs, et 13 brigades hollando-belges, comptant 78 canons et 2,000 artilleurs. — Sapeurs-mineurs, 1,000 h. Total.. 7

Récapitulation. — Infanterie, 79,400 h.; cavalerie, 15,600 h.; artillerie et génie, 7,500 h.

Total général........... 102
et 258 pièces de canon.

(1) Composition de l'armée prussienne :

1er *corps*. — Général *Ziethen*. — 4 divisions d'infanterie, comprenant 34 bataillons (27,200 h.) et une division de cavalerie de 32 escadrons (4,800 h.). Total...... 32

2e *corps*. — Général *Pirch*. — 4 divisions d'infanterie, comprenant 36 bataillons (28,800 h.), et une division de cavalerie de 36 escadrons (5,400 h.). Total.......................... 34

3e *corps*. — Général *Thielmann*. — 4 divisions d'infanterie, comprenant 33 bataillons (26,400 h) et une division de cavalerie de 32

x armées réunies présentaient un effec-
du nôtre; il s'élevait à *deux cent trente-*
' *neuf cents hommes*, tandis que nous
ue *cent quinze mille cinq cents* combat-
:e lieues séparaient leurs deux quartiers-
; on comptait la même distance entre le
énéral de Blücher, le plus rapproché de
.e, et Beaumont, quartier-général de
r.

les nouvelles arrivées au quartier impé-
la journée du 14, annonçaient que les
russiennes ne faisaient aucun mouve-
s la nuit du 14 au 15, des affidés, venus
its points de la Belgique, confirmèrent
e sécurité où était l'ennemi; la tranquil-
s absolue régnait à Bruxelles, à Namur
roi. Fait unique peut-être dans l'histoire
rre! Napoléon venait de réunir une ar-
nt quinze mille hommes, sur une fron-
rte, en face de deux armées ennemies;

:.800 h.). Total........................	31,200
— Général *Bulow*. — 4 divisions ,comprenant 36 bataillons (28,800 division de cavalerie de 48 esca-) h.). Total........................	36,000
lation. — Infanterie, 111,200 h.; 2,200 h	
Total général............	133,400 h.

lui-même venait de quitter la capitale de l'emp
et de se mettre à la tête des troupes, sans q
nulle part, même à une lieue de nos lignes,
soupçonnât les mouvements de nos soldats et
leur chef depuis deux jours.

L'empereur, pour attaquer les deux armées
liées, avait à choisir entre ces trois plans d'op
tion : déborder la droite ou la gauche de ces
mées ou bien percer leur centre. Dans les d
premiers cas, les armées de Wellington et
Blücher resteraient réunies, puisqu'elles se t
veraient pressées l'une sur l'autre, de la gauche
la droite ou de la droite sur la gauche, selo
côté par lequel l'empereur attaquerait. La dis
portion des forces de Napoléon avec celles de
deux adversaires, dans cette double hypothè
lui fit adopter le parti de percer leur ligne à
point de jonction, à Charleroi, afin d'isoler cha
armée, et de rester maître d'appuyer sur l'une
sur l'autre. Une fois placé entre les Prussiens
les Anglais, devait-il faire tomber son effort
ceux-ci ou sur les premiers? Cette deuxième q
tion fut résolue par la connaissance qu'il avait
caractère des deux généraux alliés.

Blücher avait conservé de ses débuts dans
profession des armes, des habitudes de hussa
caractère actif, décidé, son armée évidemm
serait la première réunie. Son concours, si on
l'attaquait pas le premier, serait prompt, é

gique; et ce général, n'eût-il sous la main que deux bataillons, n'hésiterait pas à les amener au soutien de son allié. Wellington, au contraire, caractère circonspect, esprit lent, méthodique, attendrait la réunion de tous ses régiments, quelque compromise que fût la position des Prussiens, avant de faire un seul pas pour dégager ceux-ci. L'empereur résolut d'attaquer d'abord Blücher. Il fallait une demi-journée pour le rassemblement de chaque corps prussien; deux jours étaient nécessaires pour la concentration de toutes ces forces. Napoléon, en franchissant la frontière le 15 au matin, espérait donc que l'armée prussienne ne pourrait pas se présenter en ligne avant le 17. Il y a plus : en surprenant cette armée dans ses cantonnements, comme il allait le faire, il était possible d'empêcher le ralliement des différents corps qui la composaient, et de les écraser en détail. Les 11,000 chevaux du maréchal Grouchy, destinés à des manœuvres rapides au milieu de toutes ces troupes en mouvement, avaient été précisément réunis sous une seule main afin d'assurer ce double résultat.

Peu d'heures après l'arrivée de l'empereur à Avesnes, un ordre du jour du major-général, daté de cette ville, le 13, et dit *ordre de position*, avait assigné à chaque corps le lieu où il devait se réunir et camper. Le 14, un second ordre du jour, dit *ordre de mouvement*, daté de Beaumont, où le

quartier-impérial venait d'être transporté; vint indiquer à chaque général l'heure et l'ordre de sa mise en marche pour franchir la frontière le lendemain, ainsi que la route qu'il devait suivre et le point sur lequel il devait se porter. Le 4e corps entr'autres, commandé par le comte Gérard et posté en avant de Philippeville, le point de notre ligne le plus éloigné du quartier-impérial et le plus rapproché du quartier-général de Blücher, devait se mettre en mouvement à trois heures du matin, et, faisant éclairer sa droite, ainsi que tous les débouchés qui vont sur Namur, il devait marcher, serré en ordre de bataille, sur Charleroi. La 3e division de ce corps était commandée par le général Bourmont.

Ancien chef de bandes royalistes dans l'Ouest, M. de Bourmont, après la pacification de ces provinces, avait obtenu la faveur d'entrer avec le grade d'adjudant-commandant dans les armées impériales. Un talent incontestable, plusieurs actions d'éclat, l'avaient successivement élevé au grade d'officier-général. Lors du retour de l'île d'Elbe, il faisait partie, comme général de division, du petit corps d'armée réuni par le gouvernement à Besançon, sous les ordres du maréchal Ney, dans le but d'opérer sur le flanc de l'empereur. Nous avons réservé pour le procès du maréchal le détail du rôle de M. de Bourmont dans l'épisode de Lons-le-Saulnier. Nous dirons seulement qu'invité à quel-

ques jours de là, par le préfet du Doubs, M. Capelle, à aller rejoindre avec lui les Bourbons en Belgique, M. de Bourmont refusa, retenu qu'il était, disait-il, par l'espoir de conserver Besançon au roi. Besançon reconnut le pouvoir impérial, et, bien que M. de Bourmont eût déclaré à M. Capelle que les étrangers étaient la seule ressource sur laquelle la cause royale pût compter, et qu'on ne devait pas hésiter à les rappeler (1), ce général ne tarda pas à solliciter un emploi de son grade dans l'armée que l'empereur organisait pour repousser l'invasion. Davoust, dont le dévoûment à Napoléon était alors sans réserve, rejeta durement sa demande. M. de Bourmont recourut à son ancien chef, le général Gérard, dont l'intervention fut également sans succès. Du ministre, Gérard en appela directement à l'empereur, et ses instances, secondées par les prières de Labédoyère, du comte de Flahaut et du maréchal Ney lui-même, triomphèrent à la fin des répugnances que puisait Napoléon dans les observations de son ministre de la guerre. Le général Gérard venait d'être nommé au commandement du 4e corps qui se formait alors à Metz ; son protégé fut placé sous ses ordres et obtint une division. Le 6 juin, cette division quitta Metz avec le reste du corps pour prendre position sur la frontière de Belgique.

(1) Procès du maréchal Ney, déposition de M. Capelle,

Le 14 au soir, le général Bourmont, dont les régiments formaient tête de colonne, avait son quartier-général à Florenne, village à deux lieues en avant de Philippeville, dans la direction de Namur. Lorsqu'il eut pris communication, comme tous les autres chefs, de l'*ordre de mouvement*, il fit la reconnaissance du terrain dans le plus grand détail et donna ses ordres pour la marche du lendemain. Le 15 au matin, à l'heure indiquée par l'ordre de mouvement, toutes les troupes du 4e corps prirent les armes. Le général Bourmont monta à cheval à cinq heures et demie et se porta en avant de sa division comme pour reconnaître la route. Il était accompagné de son chef d'état-major, l'adjudant-commandant Clouet, d'un autre officier d'état-major, le chef d'escadron Villoutreys, et de trois aides-de-camp. Six chasseurs à cheval et un brigadier lui servaient d'escorte. Après avoir marché l'espace d'une demi-lieue, il renvoya deux des chasseurs, sous prétexte de transmettre un ordre verbal au général Hulot, commandant de sa première brigade. Une fois ces deux cavaliers hors de vue, leurs camarades se trouvaient en minorité, cinq contre six; le général défendit alors à ceux-ci de le suivre plus loin; il les congédia en remettant au brigadier deux lettres pour le général Gérard, et, piquant des deux, il s'élança au galop vers les avant-postes de l'ennemi. Les cinq officiers qui l'accompagnaient le suivirent. Les chasseurs, étonnés, s'arrêtèrent;

purent voir M. de Bourmont parlementer un
tant avec les sentinelles prussiennes, passer ou-
, puis disparaître.
Cette désertion, accomplie au milieu du mouve-
nt d'une armée en pleine marche pour surpren-
l'ennemi, devait exercer une grande influence
toute cette campagne : nous dirons plus loin
r effet moral sur un grand nombre de généraux
sur les soldats; comme résultat matériel, elle
ıulait en partie le succès des dispositions de
npereur pour dérober sa marche au général en
f prussien. Sept à huit lieues au plus, trajet de
ıx ou trois heures, séparaient le point de la
ıtière où M. de Bourmont venait de disparaître,
Namur, quartier-général de Blücher. Une es-
te le conduisit devant ce dernier. *L'ordre de
uvement* dont il avait reçu communication la
lle, par cela seul qu'il indiquait Charleroi comme
oint où devaient se diriger tous les corps de l'ar-
e, donnait le secret de la campagne. Ce secret
-il livré? Nous ne l'affirmerons pas. Mais en sup-
ant que, gardant le silence sur les dispositions
cet ordre, le général Bourmont se soit contenté
dire au feld-maréchal prussien : *Je quitte l'ar-
e française; elle est en marche pour franchir
frontière, j'étais là;* même dans cette hypo-
se difficilement admissible, il aurait encore porté
coup funeste à notre armée. Blücher, au lieu de
naître seulement dans la nuit du 15 au 16, après

l'attaque de Charleroi, l'entrée des Français d
ses cantonnements, se trouvait averti dès le 1
matin ; il gagnait une journée et une nuit. Or,
était là. La victoire comme la défaite, dans c
guerre de quatre jours, devaient tenir à des ret
ou à des avances de quelques heures; et la
publique ne s'est pas égarée en unissant dans
lien fatal les deux noms de Bourmont et de
terloo (1).

Lorsque le général Gérard connut l'événem
il se porta au galop sur le front de la 14ᵉ divisi
les soldats étaient furieux. Quelques paroles é

---

(1) Voici en quels termes cette désertion est const
dans les états officiels déposés aux archives de la gu
« *Etat nominatif de MM. les officiers-généraux et
ciers d'état-major composant le 4ᵉ corps de la gra
armée, avec les mutations pendant le mois de juin
qu'au 4 juillet* (*inclus.*) 1815.

» 14ᵉ division. BOURMONT, lieutenant-général; *Dandi
de Trélon*, capitaines aides-de-camp. (Le général e
deux aides-de-camp passés à l'ennemi le 15 juin.)

» CLOUET, adjudant-commandant, chef d'état-ma
passé à l'ennemi le 15 juin.

» VILLOUTREYS, chef d'escadron adjudant, *idem*.

» SOURDAT, capitaine adjudant, *idem*. »

Le général G. de Vaudoncourt, dans son *Histoire
campagnes de* 1814 *et de* 1815, dit « que le colonel Gor
chef d'état-major de la division Durette (1ᵉʳ corps), p
également à l'ennemi, le lendemain 16 juin, penda
marche du 1ᵉʳ corps de Marchiennes à Gosselies. »

giques, indignées, satisfaction stérile, parvinrent pourtant à les calmer. L'empereur, averti, changea quelques unes de ses dispositions ; le corps du comte Gérard (4ᵉ), au lieu de continuer sa marche sur Charleroi, reçut l'ordre de passer la Sambre au Châtelet ; il prit cette direction. Tous les autres corps de l'armée se trouvaient déjà en mouvement ; la campagne était commencée.

Journée du 15. — *Passage de la Sambre.* — Le but de l'empereur, dans cette première journée que venait d'ouvrir la désertion d'un de ses généraux, était d'occuper en arrière de Fleurus, le plateau indiqué comme point de concentration aux quatre corps prussiens, d'embarrasser la jonction de ceux-ci et de se placer entre eux et l'armée anglaise. Nos troupes s'élançaient vers la Sambre dans trois directions : elles se portaient sur les ponts de Marchiennes, Charleroi et le Châtelet. Le général Ziethen ayant son quartier-général à Charleroi, gardait avec son corps ces trois passages. Sa sécurité, on l'a vu, était profonde. Ses premiers postes surpris en avant du Thuin et de Lobbes, par l'avant-garde du deuxième corps (comte Reille), n'eurent pas le temps de se mettre en défense ; ils furent culbutés et rejetés sur Marchiennes. Quelques bataillons se formant en carré en avant de ce bourg, essayèrent de tenir. Rompus de nouveau, ils durent franchir le pont en désordre et se retirer sur Charleroi. Le passage, à notre gauche, était forcé ; le

deuxième corps, puis le premier (comte Drouet d'Erlon), entrèrent successivement dans Marchiennes.

Pendant ce temps la cavalerie légère du centre, aux ordres du général Pajol, s'avançait sur Charleroi, enlevant et balayant tous les postes placés entre la frontière française et cette ville. L'ennemi s'y rallia et prit position pour défendre le pont. Les sapeurs et les marins de la garde, chargés de rétablir ce passage dans le cas où les Prussiens le feraient sauter, avaient accompagné la cavalerie de Pajol au pas de course et en se battant en tirailleurs. Entrés dans Charleroi avec les détachements de Ziethen, et ne voulant pas laisser à ceux-ci le temps de couper le pont, ils s'élancèrent pour l'occuper. Leur attaque, accueillie par un feu nourri de mousqueterie, fut repoussée. Bientôt pourtant Pajol et sa cavalerie parurent; ce général ordonna la charge; le pont fut enlevé.

La Sambre, à Charleroi, coule au pied d'une ligne de hauteurs assez considérables que gravit la route de Fleurus. Chacune des rampes de cette route fut vivement disputée par l'ennemi, dont le nombre était incessamment augmenté par des détachements accourus de tous les cantonnements voisins. Les Prussiens ne purent tenir sur aucun point; chaque fois qu'ils essayaient de se former, nos soldats s'élançant sur eux avec une audace et une impétuosité sans égale, les culbutaient à la

nnette. Rejetées au delà des hauteurs, les trou-
de Ziethen s'arrêtèrent à une demi-lieue plus
, au village de Gilly, point d'intersection des
chemins qui vont à Gosselies et à Fleurus.
lques régiments de cavalerie, des détachements
fanterie peu nombreux étaient seuls attachés à
poursuite. Le général prussien, favorisé par
osition, réunit sur ce point huit ou dix mille
imes qu'il fit appuyer par un corps de cavalerie
ar plusieurs batteries d'artillerie. Nos soldats,
igés de s'arrêter, attendirent l'arrivée du corps
, d'après les dispositions prises la veille pour le
uvement de toute l'armée, devait les soutenir;
corps était celui de Vandamme (3e). Ce général
ut dû quitter ses cantonnements à trois heures
matin; sa marche avait été calculée pour qu'il
t déboucher à Charleroi à neuf heures. De faux
ouvements lui firent perdre quatre heures, et ce
t seulement vers une heure et demie de l'après-
idi qu'il se présenta devant Charleroi. L'empe-
ur y était entré à onze heures avec sa garde. Van-
mme reçut l'ordre de traverser la ville sans
rrêter, de se porter sur Gilly, d'en chasser les
ussiens et de les rejeter au delà de Fleurus. Dans
même moment, Napoléon apprenait l'arrivée du
uxième corps à Marchiennes. Un officier fut aus-
ôt dépêché sur ce point pour ordonner au général
ille de se porter directement sur Gosselies par la
verse, et de pousser vigoureusement sur la route

de Bruxelles tous les détachements qu'il r
trerait devant lui. Le comte d'Erlon (1er
reçut les mêmes instructions; mais soit
partie des détachements de ce dernier fût
en arrière de la Sambre, soit un autre m
nous n'avons pu pénétrer, d'Erlon devait l
deuxième corps s'avancer seul sur Gosselie
point quitter Marchiennes. Ces différents
venaient d'être expédiés quand le maréch
parut.

Le 11 juin, nous l'avons dit, une dépêc
graphique avait appelé ce maréchal au qua
périal. Pris au dépourvu, parti sans équ
avec un seul aide-de-camp, Ney était arriv
tin même du 15 à Beaumont, où il avait t
maréchal Mortier, retenu dans ce bourg
de la frontière, par un subit accès de sc
puis, continuant sa route, le prince de la M
venait de rejoindre l'empereur à Charleroi
les premiers compliments, Napoléon lui d
» bien! M. le maréchal, votre protégé Bo
» dont vous me répondiez sur votre honne
» je n'ai employé qu'à votre sollicitation, a
» l'ennemi! » Le maréchal confus, essaya
cuser, en disant que M. de Bourmont lui a
blé si dévoué à S. M. que nul autre à
n'aurait hésité à se faire son garant. *Alle
maréchal*, lui répliqua l'empereur en l'in
pant, *ceux qui sont bleus sont bleus*, *c*

it blancs sont blancs (1). Puis il lui ordonna ller prendre le commandement des deux corps Reille et d'Erlon, de donner tête baissée sur t ce qu'il rencontrerait et de prendre position c les 40,000 hommes mis sous ses ordres, au-à des Quatre-Bras en tenant de fortes avant-des sur les deux routes de Bruxelles et de Na-r. Ces ordres expliqués, l'empereur ajouta : I. le maréchal, vous connaissez bien la position les Quatre-Bras? — Oui, Sire, répartit Ney; com-nent ne la connaîtrais-je pas? Il y a vingt ans, j'ai ait la guerre dans ce pays; cette position est la clé e tout. — Eh bien! ralliez-y vos deux corps et, 'il est nécessaire, élevez-y quelques redoutes; ressez la marche de d'Erlon, et qu'il rappelle ous les détachements qu'il aura laissés sur la ambre. Tout doit être rallié avant minuit. — 'iez-vous à moi, Sire; dans deux heures nous

1) M. de Beaumont avait fait ses premières armes parmi insurgés royalistes de l'Ouest. Dans ces provinces, la ulation armée, comme la population civile, se divisait *blancs* et en *bleus*. Les partisans de l'ancien régime ient pris le nom de *blancs* de la couleur des uniformes 'ancienne monarchie et de son drapeau. La république it donné à ses volontaires et à ses soldats des unifor-s de couleur bleue; le bleu était, en outre, une des s couleurs de son étendard : tous les partisans de la olution furent désignés par leurs adversaires sous le n de *bleus*.

» serons aux Quatre-Bras, à moins que tout
» anglaise ne s'y trouve. » Le maréchal]

Lorsqu'à moins de deux heures de là l'e
apprit que Ney était arrivé à Gosselies, e
dirigeant sur les Quatre-Bras, ce maréchal
vait en mesure d'occuper le point de conc
indiqué à tous les corps de l'armée angl
même se porta sur la route de Fleurus ver
de concentration assigné aux différents
l'armée prussienne. Vandamme et le
Grouchy étaient encore en arrière de Gilly
plusieurs heures, ces deux généraux, cro
tout le corps de Ziethen était devant eux, se
immobiles. L'empereur, de sa personne,
connaître l'ennemi ; il put se convainc
partie du corps prussien essayait seul
rer la route. L'attaque fut immédiatem
mandée. Les Prussiens ne l'attendirent p
mirent en retraite, protégés par plusieu
d'infanterie et par le feu de deux batterie
lerie. Irrité du temps perdu, méconten
l'ennemi lui échapper, Napoléon se tourn
de ses aides-de-camp et lui montrant d
les quatre escadrons, dits *escadrons de*
qui formaient son escorte habituelle, il
« Letort, prenez mes escadrons ; charge

---

(1) *Campagne de* 1815, écrite à Sainte-Hél
général GOURGAUD.

foncez tout cela! » Le général Letort et les quatre escadrons partent; ils se jettent sur les carrés, les sabrent et les disloquent. Les Prussiens fuient, mais en vendant cher leur défaite. Le général Letort venait d'être mortellement blessé.

Il était six heures du soir; Napoléon, impatient de s'assurer si tous les corps de l'armée avaient franchi la Sambre, revint à Charleroi; les soldats qu'il quittait prirent aussitôt leurs bivouacs entre Fleurus et Gilly. Le mouvement, dans cette direction, se trouvait arrêté.

Ney, sur la route de Bruxelles, s'était avancé sur Frasnes, avec le deuxième corps (Reille), qu'il avait rencontré à Gosselies. Frasnes, quelques heures auparavant, n'était encore occupé que par un seul bataillon belge de la brigade du prince Bernard de Saxe-Weimar; mais ce général venait d'y accourir avec le reste de ses forces. Cette brigade comptait environ quatre mille hommes; son artillerie se composait de six pièces de canon. La présence d'une division de cavalerie légère de la garde, que le maréchal conduisit avec lui, suffit toutefois pour obliger le prince Bernard à la retraite; il se retira sur les Quatre-Bras. Ney, en suivant l'ennemi pouvait s'emparer de cette position, distante de Frasnes d'environ cinq quarts de lieue; il l'aurait immédiatement occupée sans avoir probablement à tirer un coup de fusil. Le bruit de l'artillerie qui grondait en arrière de son flanc droit,

à Gilly, arrêta sa marche. Ignorant l'importance réelle de cet engagement, craignant que ce combat, en modifiant les projets de l'empereur, n'obligeât Napoléon à le rappeler, il crut faire acte de prudence en se tenant à la hauteur du canon, et laissant à Frasnes une simple avant-garde, il revint à Gosselies où il établit son quartier-général. Les rapports de quelques officiers de cavalerie légère ne tardèrent cependant pas à faire connaître au maréchal l'insignifiance de la canonnade de Gilly ainsi que la retraite des Prussiens ; il pouvait reprendre son mouvement ; mais la nuit venait, ses soldats établissaient leurs bivouacs. Convaincu, d'ailleurs, qu'il enlèverait les Quatre-Bras dès qu'il voudrait s'y porter, Ney jugea inutile d'imposer de nouvelles fatigues à ses régiments et crut pouvoir annoncer à l'empereur la complète exécution de ses ordres. Le maréchal fit dire à Napoléon « qu'il occupait les Quatre-Bras avec une avant-garde et que ses masses campaient en arrière (1). »

(1) Général Gourgaud, *Campagne de* 1815. — L'ordre donné le 15 par l'empereur au prince de la Moskowa pour l'occupation *immédiate* des Quatre-Bras, ainsi que l'avis transmis par ce maréchal pour annoncer qu'il se trouvait sur la position, sont deux faits qui ont donné lieu à des controverses animées. Comme ces communications ont l'une et l'autre été verbales, il était difficile d'apporter dans la discussion autre chose que de simples dires. Cependant il est une circonstance qui nous semble décisive

Pendant ce temps, le 4me corps, commandé par le comte Gérard, achevait à son tour de passer la Sambre et de s'établir en avant de Châtelet. Ce corps avait rencontré de mauvais chemins; son avant-garde avait surpris d'assez bonne heure les détachements prussiens chargés de garder le pont; mais il était presque nuit close lorsque le corps entier se trouva réuni sur la position.

La perte des Prussiens, dans cette première journée, fut de deux mille hommes tués ou faits prisonniers et de cinq pièces de canon; la nôtre ne

---

en faveur de l'assertion du général Gourgaud et des détails si précis dont il l'appuie. La dépêche, expédiée *le 15 juin au soir* de Charleroi pour Paris, et qui parut dans le *Moniteur* du 18, contient ce passage : « L'empe-» reur a donné le commandement de la gauche au prince » de la Moskowa qui *a eu le soir* son quartier-général » *aux Quatre-Chemins* sur la route de Bruxelles. » Cette dépêche, il ne faut pas l'oublier, publiée à Paris le 18 juin, fut écrite à Charleroi par le major-général, le 15 au soir; donc, ce soir-là, on avait su au quartier-impérial que le maréchal Ney avait son quartier-général aux Quatre-Chemins (Quatre-Bras), sur la route de Bruxelles, direction que le maréchal évidemment n'aurait point prise, mouvement qu'il n'aurait point fait, si Napoléon ne le lui avait positivement ordonné.

La relation du général Gourgaud, d'ailleurs, a été écrite à Sainte-Hélène sous les yeux de l'empereur; or, Napoléon, on le sait, quand il ne taisait pas les fautes de ses lieutenants, les amoindrissait au lieu de les exagérer.

dépassa pas quatre-vingt blessés et un moindr nombre de morts. Ces résultats étaient peu consi dérables ; mais ils ouvraient heureusement la cam pagne. Napoléon, d'ailleurs, avait à peu prè atteint son but. Par une des plus belles et des plu hardies manœuvres dont les annales militaires fas sent mention, il venait, à la tête de cent quinz mille soldats, de surprendre deux armées enne mies ; la barrière de la Sambre, en outre, se trou vait franchie ; et campé avec sa garde, les 3^{me} e 6^{me} corps entre Charleroi et Fleurus, à la gauch de Namur, ayant le 1er et le 2^{me} corps entre Mar chiennes, et les Quatre-Bras, sur la route d Bruxelles, il venait de se placer entre les quartiers généraux de Blücher et de Wellington, et de per cer leur ligne à son point de jonction.

Journée du 16. — BATAILLE DE LIGNY. — A FAIRE DES QUATRE-BRAS. — Les différents corps l'armée avaient éprouvé la veille, dans leur marcl des retards que doit expliquer en partie le dé de cent quinze mille hommes, infanterie, cav rie, artillerie, par trois ponts d'un passage ress et difficile. Ces retards et la nécessité où était l' pereur de ne pas prendre un parti avant d' reçu les rapports de ses différents généraux la position et sur la force des troupes enne placées devant eux, le retinrent durant to matinée à Charleroi et ne lui permirent pas rêter toutes ses dispositions d'aussi bonne

l'intérêt de nos armes aurait pu le demander. si, le 4me corps, sous les ordres du comte Gé- l, et le corps de dragons du général Excelmans, tonnés tous deux soit à Châtelet, soit dans les ages voisins et qui se tenaient prêts à marcher uis deux heures du matin, ne reçurent leur re de mouvement qu'à neuf heures et demie (1).

autres corps ne furent également mis en rche que très-tard, et il était dix heures quand npereur lui-même quitta Charleroi pour se ren- à Fleurus que les Prussiens avaient abandonné is la nuit.

.e séjour de l'empereur à Charleroi fut marqué une mesure qui devait exercer une grande in- ence sur le sort de la campagne.

lusque là chaque chef de corps recevait directe- nt les ordres de l'empereur; à la vérité, les rts de l'armée étaient pour ainsi dire concen-

---

I) « Dans la matinée (entre huit et neuf heures), le gé- al Excelmans vint me voir à Châtelet; il avait ses ipes campées près des miennes. Je lui témoignai com- n j'étais contrarié de ne pas avoir encore mon *ordre de uvement.* J'ajoutai que j'augurais mal de ces retards; , d'après ma manière de voir, ce n'était que par des uvements rapides qui nous amèneraient au milieu des tonnements ennemis presqu'à leur insu, que nous urrions espérer de grands résultats. »

(Maréchal Gérard. *Documents sur la bataille de Waterloo*, p. 49.)

triques et tous les corps restaient sous la main de Napoléon, tandis que le lendemain l'intervention probable de Wellington pouvait obliger l'empereur d'opérer simultanément dans deux directions et contre deux armées différentes. Dans cette prévision, il crut nécessaire de placer sous les ordres d'un seul chef les troupes chargées de contenir ou de combattre celle des deux armées ennemies qu'il n'aurait point devant lui; et, dans la nuit du 15 au 16, il avait fait de ses cinq corps, de sa garde et de ses réserves, trois parts qu'il composa ainsi :

AILE GAUCHE. — Maréchal NEY.

1e *corps*. — Comte *d'Erlon*. — Infanterie, 16,220 h.; cavalerie, 1,500 h.

2e *corps*. — Comte *Reille*. — Infanterie, 21,100 h.; cavalerie, 1,500 h.

Cavalerie *Desnouettes* (lanciers et chasseurs de la garde impériale), 2,120 h.; cuirassiers *Kellermann*, 2,610 h.;

Artillerie à pied et à cheval, 2,400 h.

Total : 47,450 h. et 116 bouches à feu.

AILE DROITE. — Maréchal GROUCHY.

3e *corps*. — Comte *Vandamme*. — Infanterie, 13,030 h.; cavalerie, 1,500 h.

4e *corps*. — Comte *Gérard*. — Infanterie, 12,000 h.; cavalerie, 1,500 h.

Cavalerie *Pajol* (hussards et chasseurs), 2,520 h.; cavalerie *Excelmans* (dragons), 2,600 h.; cuirassiers *Milhaut*, 2,600 h.

Artillerie à pied et à cheval, 2.250 h.

Total : 38,000 h., et 112 bouches à feu.

corps. — Comte *Lobau.* — Infanterie, 11,000 h.
ırde *Impériale.* — Grenadiers, 4,420 h.; chasseurs oyenne garde, 4,250 h.; jeune garde, 3,800 h.; gre-ers à cheval, 1,000 h.; dragons, 1,010 h.
tillerie à pied et à cheval, 2,700 h.
tal : 28,180 h. et 122 bouches à feu (1).

es ordres expédiés de Charleroi le 16 au matin commandants des deux *ailes*, expliquent les ositions arrêtées par l'empereur aux premières ·es de cette journée. On lit dans l'ordre adressé ıaréchal Grouchy :

Monsieur le maréchal, l'empereur ordonne que vous mettiez en marche avec les 1e, 2e et 4e corps de cavale- que vous les dirigiez sur Sombref, *où vous prendrez ion.* Je donne pareil ordre à M. le lieutenant-général lamme pour le 3e corps d'infanterie, et à M. le lieutenant ràl Gérard pour le 4e; et je préviens ces deux généraux ı sont sous vos ordres, et qu'ils doivent vous envoyer fficiers pour vous instruire de leur marche et prendre ıstructions... Je préviens aussi M. le général Gérard qu'il marche, bien réuni, à portée du 3e corps, et soit esure de concourir à l'*attaque de Sombref* si l'ennemi ·*ésistance.*

Les 2,200 hommes des équipages et du génie ne sont compris dans ces chiffres; ils complètent l'effectif de ée tel qu'il était l'avant-veille, moins les quelques nes tués ou blessés à Charleroi ou à Gilly.

» J'ai l'honneur de vous prévenir que M. le prince de la Moskowa reçoit ordre de se porter avec le 1er et le 2e corps à l'intersection des chemins dits les Quatre-Bras, sur la route de Bruxelles, et qu'il détachera un fort corps à Marbais pour se lier avec vous sur Sombref et seconder au besoin vos opérations... »

L'empereur avait connu dans la nuit le séjour du prince de la Moskowa à Gosselies. Les retards éprouvés par une partie des troupes du maréchal dans leur marche, pouvaient expliquer cette inaction; aussi, dans le premier ordre transmis au chef de son *aile gauche*, Napoléon se bornait-il à faire dire au maréchal, après lui avoir annoncé l'envoi, sur Gosselies, du corps de cuirassiers Kellermann, qu'il mettait à sa disposition :

« Veuillez m'instruire si le 1er corps (Drouet-d'Erlon) a opéré son mouvement et quelle est, ce matin, la position exacte des 1er et 2e corps et des deux divisions de cavalerie qui y sont attachées, en me faisant connaître ce qu'il y a d'ennemis devant vous et ce qu'on a appris. »

Quelques instants après, Ney recevait du major-général un *ordre de mouvement* (1) dont nous citerons les passages suivants :

« Monsieur le maréchal, l'empereur ordonne que vous mettiez en marche les 1e et 2e corps d'armée, ainsi que

(1) Tous ces ordres et ceux que nous aurons à citer, étaient signés du duc de Dalmatie, major-général.

le 3e corps de cavalerie (cuirassiers Kellermann) qui a été mis à votre disposition, pour les diriger sur l'intersection des chemins dits les *Quatre-Bras*, route de Bruxelles, où vous leur ferez prendre position, et vous porterez en même temps des reconnaissances aussi avant que possible sur la route de Bruxelles et sur Nivelles d'où l'ennemi s'est probablement retiré.

» S. M. désire que, s'il n'y a pas d'inconvénient, vous éttablissiez une division avec de la cavalerie à Genape (1), et elle ordonne que vous portiez une autre division du côté de Marbais pour couvrir l'espace entre Sombref et les Quatre-Bras..... Le corps qui sera à Marbais aura aussi pour objet d'appuyer les mouvements du maréchal Grouchy sur Sombref, et de vous soutenir à la position des Quatre-Bras si cela devenait nécessaire. Vous recommanderez au général qui sera à Marbais, de bien s'éclairer sur toutes les directions, particulièrement sur celles de *Gembloux* et de *Wavres*..

» J'ai l'honneur de vous prévenir que l'empereur va se porter sur Sombref où, d'après les ordres de S. M., M. le maréchal Grouchy doit se diriger avec le 3e et le 4e corps d'infanterie et les 1er, 2e et 4e corps de cavalerie. M. le maréchal Grouchy fera occuper Gembloux.

» Je vous prie de me mettre de suite à même de rendre compte à l'empereur de vos dispositions pour exécuter l'ordre que je vous envoie, ainsi que de tout ce que vous aurez appris sur l'ennemi. »

Pendant que le duc de Dalmatie expédiait cet

---

(1) A une lieue au delà des Quatre-Bras, sur la route de Bruxelles.

ordre au prince de la Moskowa, Napoléon adressait personnellement à ce maréchal la lettre suivante :

« Charleroi, le 16 juin 1815.

» Mon cousin, je vous envoie mon aide-de-camp le général Flahaut qui vous porte la présente lettre; le major-général a dû vous donner des ordres; mais vous recevrez les miens plutôt, parce que mes officiers vont plus vite que les siens. Vous recevrez l'ordre du mouvement du jour; mais je veux vous *en écrire en détail*, parce que c'est *de la plus haute importance.*

» Je porte le maréchal Grouchy avec les 3e et 4e corps d'infanterie sur Sombref; je porte ma garde sur Fleurus et j'y serai de ma personne avant midi. J'y attaquerai l'ennemi *si* je le rencontre, et j'éclairerai la route jusqu'à Gembloux. Là, d'après ce qui se passera, je prendrai mon parti, peut-être à trois heures après midi, peut-être ce soir. Mon intention est qu'immédiatement après que j'aurai pris mon parti, vous soyez prêt à marcher sur Bruxelles. Je vous appuierai avec la garde qui sera à Fleurus ou à Sombref, et je désirerais arriver à Bruxelles demain matin. Vous vous mettriez en marche ce soir même, si je prends mon parti d'assez bonne heure pour que vous puissiez en être informé de jour, faire ce soir trois ou quatre lieues et être demain à 7 heures du matin à Bruxelles.

» Vous pouvez donc disposer vos troupes de la manière suivante : une division à deux lieues en avant des Quatre-Bras, s'il n'y a pas d'inconvénient; six divisions d'infanterie autour des Quatre-Bras, et une division à Marbais, afin que je puisse l'attirer à moi à Sombref si

j'en avais besoin; elle ne retarderait pas d'ailleurs votre marche; le corps du comte de Valmy, qui a 3,000 cuirassiers d'élite à l'intersection de la Chaussée-Romaine et du chemin de Bruxelles, afin que je puisse l'attirer à moi, si j'en ai besoin ; aussitôt que mon parti sera pris , vous lui enverrez l'ordre de venir vous rejoindre

» Je désirerais avoir avec moi la division de la garde que commande le général Lefebvre-Desnouettes, et je vous envoie les deux divisions du corps du comte de Valmy pour la remplacer. Mais dans mon projet actuel, je préfère placer le comte de Valmy de manière à le rappeler si j'en avais besoin et ne point faire faire de fausses marches au général Lefebvre-Desnouettes, puisqu'il est probable que je me déciderai ce soir à marcher sur Bruxelles avec la garde. Cependant couvrez la division Lefebvre par les deux divisions de cavalerie de D'Erlon et de Reille afin de ménager la garde, car s'il y avait quelqu'échauffourée avec les Anglais, il est préférable que ce soit avec la ligne plutôt qu'avec la garde.

» J'ai adopté pour principe général pendant cette campagne, de diviser mon armée en deux ailes et une réserve.

» Votre aile sera composée des quatre divisions du 1er corps, des quatre divisions du 2me corps , de deux divisions de cavalerie légère et des deux divisions du corps de Valmy. Cela ne doit pas être loin de 45 à 50,000 hommes, Le maréchal Grouchy aura à peu près la même force et commandera l'aile droite. La garde formera la réserve, et je me porterai sur l'une ou sur l'autre aile suivant les circonstances.

» Le major-général donne les ordres les plus précis pour qu'il n'y ait aucune difficulté sur l'obéissance à vos ordres lorsque vous serez détaché, les commandants du corps devant prendre mes ordres directement quand je

me trouve présent. Selon les circonstances, j'affaiblira l'une ou l'autre aile en augmentant ma réserve.

» Vous sentez assez l'importance attachée à la *prise d Bruxelles*. Cela pourra d'ailleurs donner lieu à des incidents, car un mouvement aussi prompt et aussi brusqu isolera l'armée anglaise de Mons, d'Ostende, etc.

» Je désire que vos dispositions soient bien faites pou qu'au premier ordre vos 8 divisions puissent marcher rapidement et sans obstacle sur Bruxelles.

» Napoléon. »

Nous avons reproduit cette lettre en entier malgré son étendue, parce qu'elle fait connaîtr toute la pensée de l'empereur dans les première heures du 16 juin. La veille, Napoléon avait surpris les deux armées alliées; à l'heure où le général de Flahaut écrivait sous la dictée de l'empereu la lettre que nous venons de transcrire, Wellington et Blücher étaient probablement occupés concentrer leurs forces. En portant ses deux ailes fortes chacune de 40 à 45,000 hommes, au milie de ces troupes en mouvement, en ordonnant au maréchaux Ney et Grouchy cette double march presque parallèle, Napoléon pouvait donc espére de rejeter, sans peine, les Anglais sur Bruxelles les Prussiens sur Namur, puis la séparation opéré et la capitale Belge tombée en ses mains, d'avoi facilement raison de celui des deux généraux ennemis qu'il lui conviendrait de combattre.

En même temps que M. de Flahaut, parti d

quartier impérial à 9 heures du matin, portait cette lettre au prince de la Moskowa, le duc de Dalmatie adressait à ce maréchal par un officier de l'état-major-général le nouvel ordre suivant :

» Monsieur le maréchal, un officier de lanciers vient de dire à l'empereur que l'ennemi présentait des masses du côté des Quatre-Bras. Réunissez les corps des comtes Reille et D'Erlon, à celui du comte de Valmy (Kellermann) qui se met à l'instant en route pour vous joindre. Avec ces forces, vous devez *battre et détruire* tous les corps ennemis qui peuvent se présenter. BLUCHER ÉTAIT HIER A NAMUR et il *n'est pas vraisemblable* qu'il ait porté des troupes vers les Quatre-Bras, ainsi vous n'avez affaire qu'à ce qui vient de Bruxelles.

» Le maréchal Grouchy va faire le mouvement sur Sombref que je vous ai annoncé. L'empereur *va se rendre à Fleurus;* c'est là où vous adresserez vos nouveaux rapports à sa majesté. »

Ney, durant la première moitié de la journée, ne devait effectivement avoir devant lui, comme on le verra, que les détachements peu nombreux cantonnés aux Quatre-Bras et dans le voisinage; mais si Blücher *était la veille à Namur*, en revanche, lorsque Napoléon n'avait pas encore quitté Charleroi, le feld-maréchal prussien se trouvait déjà en avant de Sombref avec la presque totalité de son armée. Blücher, on l'a vu, avait pu se trouver averti par la seule présence de M. de Bourmont à son quartier général, *avant* même l'atta-

[redacted]

que des premiers postes de Ziéthen (1). Des officiers expédiés sur-le-champ dans toutes les directions avaient transmis aux différentes divisions de Pirch, de Thielmann et de Bulow, l'ordre de se porter à marches forcées sur Fleurus. Bulow, cantonné à Liége, était trop éloigné pour arriver à temps; mais Thielmann et Pirch, en marchant une partie de la nuit, avaient joint, dès le matin du 16, les régiments de Ziéthen. Blücher, lorsque ces deux corps arrivèrent, était déjà sur le terrain.

La surprise de l'empereur fut donc grande lorsqu'entré dans Fleurus que nos soldats occupaient depuis le matin, on lui annonça la présence, entre Bry et Sombref, de masses prussiennes considérables. Dans ses calculs, la réunion de l'armée de Blücher n'était possible que le lendemain 17. Il se porta aussitôt sur la ligne des vedettes et monta dans un moulin à vent qui domine la plaine (2) :

---

(1) M. de Bourmont, du point où il avait franchi la frontière à six heures du matin, pouvait arriver à Namur en moins de trois heures. Le général Jomini, dans son *Précis de la campagne de* 1815, dit « que ce fut à *dix heures du matin* que le 15 Blücher fut instruit du danger qui menaçait Ziéthen. »

(2) Ce moulin, où l'empereur resta tant que la bataille ne fut pas commencée, est situé en arrière de Fleurus, sur la gauche de la route qui conduit à Sombref. Il ne travaille plus; mais la tour est encore debout.

ses regards interrogèrent avidement le terrain; il les dirigea sur Bry; on ne l'avait point trompé; d'épais bataillons couvraient la terre en avant de ce village. Toutes les espérances de Napoléon étaient renversées; tous ses plans de la nuit et du matin étaient annulés; et lorsque de Fleurus l'empereur comptait marcher sans obstacles sérieux sur Bruxelles avec sa garde, il trouvait sa route barrée par quatre-vingt-quinze mille Prussiens.

En portant sur ce point toutes les forces qu'il avait à sa disposition, le général en chef prussien abandonnait sa ligne d'opérations; on pouvait reconnaître à ce mouvement l'audace accoutumée de Blücher; ce général, au lieu d'être pris à l'improviste, surprenait l'empereur en pleine marche; sa manœuvre avait évidemment pour but d'imposer à nos troupes, et de gagner, en les arrêtant, le temps nécessaire pour le ralliement de ses quatre corps d'armée ainsi que pour leur jonction avec l'armée anglaise. Napoléon, jusque-là, avait précisément manœuvré dans le but d'empêcher cette réunion; il ne voulut point permettre aux généraux ennemis de l'opérer. Sa pensée fut promptement arrêtée; il résolut de livrer sur-le-champ bataille, et si tous les ordres pour l'exécution de son nouveau plan, inspiration soudaine du génie, étaient remplis par ses généraux, la conquête de la Belgique devenait le fruit de cet incident inattendu; l'audace même de Blücher décidait le succès de la campagne. De

nouvelles dispositions furent immédiatement ordonnées aux deux corps de Vandamme et de Gérard ; ces corps, au lieu de continuer leur mouvement sur Sombref, durent s'arrêter et faire un changement de front; puis, lorsque vers deux heures *l'aile droite* eut terminé ses dispositions, l'empereur transmit au chef de son *aile gauche* (Ney) le nouvel ordre suivant :

» En avant de Fleurus, le 16 juin 1815.

» Monsieur le maréchal, l'empereur me charge de vous prévenir que l'ennemi a réuni un corps de troupes entre Sombref et Bry, et qu'à deux heures et demie. M. le maréchal Grouchy, avec les 3e et 4e corps, l'attaquera. L'intention de S. M. est que vous attaquiez aussi ce qui est devant vous, et qu'après l'avoir vigoureusement poussé, vous *rabattiez sur nous* pour concourir à *envelopper* le corps dont je viens de vous parler. Si ce corps était enfoncé auparavant, alors S. M. ferait manœuvrer dans votre direction pour hâter également vos opérations.

» Instruisez de suite l'empereur de vos dispositions et de ce qui se passe sur votre front. »

De Fleurus à Frasnes, où le maréchal s'était porté vers dix heures et demie, on compte environ deux lieues et demie. C'était à neuf heures du matin que l'officier, chargé de renouveler au maréchal l'ordre de prendre position sur les Quatre-Bras et d'établir une division avec de la cavalerie à une lieue plus loin, à Genape, avait quitté Fleurus. M. de Flahaut était parti de cette ville à

la même heure. En admettant donc que tous deux eussent passé même par Gosselies, ils devaient avoir rejoint le maréchal au plus tard à onze heures. Il était deux heures de l'après-midi, lorsque Napoléon faisait transmettre au prince de la Moskowa l'ordre ci-dessus. A cette heure, le maréchal Ney, dans la pensée de l'empereur, devait se trouver établi sur les Quatre-Bras. Napoléon, avant d'engager la bataille; désirait cependant en recevoir la nouvelle; il voulait avoir la certitude, avant d'ouvrir le feu, que le chef de son aile gauche, quand lui arriverait l'ordre qu'on vient de lire, était en mesure de *se rabattre sur Bry* et de concourir au succès du plan qu'il avait arrêté. Il attendit donc une heure; mais pas de nouvelle; le temps s'écoulait; un plus long retard pouvait être dangereux; à trois heures l'attaque fut ordonnée. Un quart d'heure après, l'ordre suivant était encore expédié au prince de la Moskowa :

« En avant de Fleurus, le 16 juin,
à trois heures un quart.

» Monsieur le maréchal, je vous ai écrit il y a une heure que l'empereur ferait attaquer l'ennemi à deux heures et demie dans la position qu'il a prise entre Bry et Sombref. En ce moment l'engagement est très-prononcé. S.M. me charge de vous dire que vous devez manœuvrer *sur-le champ* de manière à *envelopper la droite* de l'ennemi et à *tomber à bras raccourcis* sur ses derrières. Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement; LE SORT DE LA

FRANCE EST DANS VOS MAINS. Ainsi, n'*hésitez pas un instant* à faire le mouvement que l'empereur vous ordonne, et dirigez-vous sur les hauteurs de Bry et de Saint-Amand pour concourir à une victoire peut-être décisive. »

Cet ordre fut confié au colonel Forbin-Janson. L'empereur, en le lui remettant, lui répéta ces mots de la dépêche : « Dites bien au maréchal que » le sort de la France est dans ses mains. » — « Il » se peut que dans trois heures le sort de la guerre » soit décidé, ajouta Napoléon en s'adressant au » comte Gérard, qui venait lui demander ses der» nières instructions ; si Ney exécute bien mes or» dres, il ne s'échappera pas un canon de l'armée » prussienne ; elle est prise en flagrant délit. » La position de Blücher, en effet, était détestable. Devant lui se trouvait Napoléon avec les soixante-six mille hommes de son *aile droite* et de son *centre*, puis, circonstance que le feld-maréchal prussien ignorait, sur ses derrières, à moins de deux lieues et demie de ses positions, séparés seulement de son armée par une facile et vaste plaine, et pouvant le prendre à dos au plus fort de la bataille, étaient les quarante-sept mille soldats du maréchal Ney. La destruction de l'armée prussienne, en cas d'intervention de l'un des corps de l'*aile gauche*, était un résultat tellement certain aux yeux de l'empereur, que peu d'instants après le départ du colonel Forbin, Napoléon, impatient d'assurer cette intervention, chargea son aide-de-camp, le

ıéral Labédoyère, de porter encore au maréchal y quelques mots écrits au crayon et dans lesels, précisant davantage ses derniers ordres, il disait : « que s'il était trop fortement engagé ır quitter ses positions, il devait se borner à les intenir avec le 2e corps (Reille), et diriger sans rdre un instant le corps de Drouet-d'Erlon sur ı champ de bataille. » Labédoyère partit.

La plaine de Fleurus, à une demi-lieue au nord cette ville, est brusquement terminée par un ge et profond ravin demi-circulaire qui, prenant ssance à l'extrémité occidentale de Saint-Amand, ıge ce village et gagne ensuite celui de Ligny en ıtournant le pied d'un plateau en amphithéâtre nt le petit village de Bry occupe le sommet. ;tait sur ce plateau, en arrière du ravin dont les ux extrémités sont couvertes et défendues par gny et Saint-Amand, que Blücher avait pris poion. Le terrain entre les deux villages est com-ètement découvert et laissait un libre jeu au can des deux armées. Les régiments prussiens, ıssés en avant de Bry, avaient leur front protégé r une nombreuse artillerie battant la plaine de eurus ; leurs deux ailes, appuyées sur Saint-mand et Ligny, occupaient en force les jardins les maisons de ces deux communes. Cette ar-ée, composée des trois corps de Ziéthen, Pirch Thielmann, s'élevait à *quatre-vingt-quinze ille hommes*, les pertes de la veille défalquées.

L'armée française, composée des
la *droite* et de la *garde impériale*
Girard du 2^e corps, ne comptait
neuf mille combattants (1); ell
avant de Fleurus, faisant face su
de la ligne aux positions occupé
Le ravin, avec Saint-Amand et
extrémité, se trouvait entre deux

Lorsque Napoléon, las d'attend
de Ney, s'était décidé à donner le
que, il n'avait engagé que les
fanterie de son *aile droite*. Le
damme (3^e) s'était porté sur Sain
du comte Gérard (4^e) s'était av
Saint-Amand, long village assis
ravin opposé au plateau de Bry et
d'un petit ruisseau qui coule au
pure, était le point de la ligne de
siens le plus rapproché de Fleuru

---

(1) V. plus haut, pages 9, 10 et 11,
la *droite* et de la *garde impériale*; le
n'étaient que de 54,000 hommes; mais
détachée le matin du 2^e corps, et réu
Vandamme, comptait 5,000 hommes.
de Lobau), formant avec la garde impé
prement dit, et laissé le matin, par l'
leroi, fut appelé dans la journée à Fleu
en réserve et ne prit aucune part à la b

le premier (1). Les maisons de Saint-Amand, comme celles d'un grand nombre de villages de la Belgique, isolées les unes des autres, sont assises au milieu de jardins et de vergers appelés *pâtures* et que couvrent quantité d'arbres fruitiers ou de haute-futaie. En 1815, la multitude de ces arbres autour de Saint-Amand donnait à l'emplacement qu'il occupe l'aspect du bois le plus épais (2). Seules, l'église et quelques maisons qui l'entourent, placées à l'extrémité qui regarde Ligny, se montraient à nos troupes. Vandamme se porta sur ce point. Ses soldats, impatients de leur longue inac-

---

(1) Le village de Saint-Amand, bien que la ligne de ses habitations soit continue, prend deux noms: une moitié, la plus rapprochée de Fleurus, celle où se trouve l'église, est Saint-Amand proprement dit; l'autre partie, la plus rapprochée de Bry, s'appelle Saint-Amand-la-Haye, du nom du château de *La Haye* qui s'y trouve enclavé, et qui appartenait en 1815 au comte de Croix, ancien sénateur et pair de France. Le ruisseau qui coule au fond du ravin a sa source dans la cour d'une ferme située à l'extrémité de Saint-Amand-la-Haye; on lui donne le nom de ruisseau de Saint-Amand ou de Ligny, selon qu'il traverse le territoire de ces deux communes.

(2) Quelques narrations parlent du bois de Saint-Amand; ce bois n'a jamais existé. On a pris pour un bois l'épais *couvert* dont nous parlons. Les arbres qui le formaient ont presque tous été coupés de 1818 à 1822. La plus grande partie de Saint-Amand est aujourd'hui à découvert.

tion, accueillirent avec de longs cris de joie l'ordre d'aller à l'ennemi; ils s'avancèrent à pas rapides.

Le plus profond silence régnait sur la ligne prussienne, ont dit les habitants de Saint-Amand, quand trois coups de canon, tirés à intervalles égaux, éclatèrent dans la direction de Fleurus. Au même moment, des chants, les sons d'une musique guerrière, de longues acclamations se firent entendre au loin dans la plaine. Les soldats de Blücher, embusqués derrière le rideau de haies et d'arbres placés en avant du village, se tenaient immobiles, la main sur la détente de leurs fusils; cependant les chants, les airs et les acclamations se rapprochaient; bientôt ils arrivèrent plus distincts; on put saisir les paroles; le cri de *vive l'empereur* dominait; les Prussiens, alors, devinrent plus attentifs. Tout-à-coup un feu roulant de mousqueterie éclate et couvre toutes les voix: c'était l'ennemi qui tirait à brûle-pourpoint sur nos soldats. Ceux-ci, loin de s'arrêter, s'élancent. L'église, son cimetière, les maisons les plus voisines sont immédiatement emportés. De ce point la lutte s'étend dans les jardins, dans les vergers. Chaque arbre, chaque fossé, chaque clôture sont attaqués et défendus; on se fusille à bout portant. La rencontre d'une maison sous cet épais fourré où le soleil pénétrait à peine, était une bonne fortune pour les combattants: là, point de retraite

possible ; on ne tirait pas, on se poursuivait, on luttait corps à corps, on se tuait à coups de baïonnette dans les chambres, dans les greniers, jusque dans les caves. Les Prussiens, malgré l'énergie de leur résistance, furent à la fin rejetés sur le ruisseau. La possession de ce mince filet d'eau, coulant au fond d'un fossé taillé à pic et dont les bords, sur toute l'étendue du village, n'ont pas moins de deux ou trois pieds d'élévation, devint l'objet d'efforts longs et acharnés. Nos soldats s'en étaient cependant rendus maîtres et déjà posaient le pied sur le plateau de Bry, lorsque Blücher, accouru de sa personne à la tête de plusieurs bataillons de sa réserve, réussit, par un violent effort, à rejeter nos régiments sur le bord opposé.

Tandis que ces combats se livraient sur la gauche de notre ligne, la lutte, à notre droite, n'était pas moins acharnée. Si la nature du terrain, à Saint-Amand, faisait obstacle à l'intervention de la cavalerie et de l'artillerie et ne laissait aux troupes engagées sur ce point que la ressource d'efforts pour ainsi dire individuels, il n'en était pas de même à Ligny, grand et fort village, où une large rue, de vastes enclos découverts, des fermes spacieuses, permettaient aux combattants de se mêler par masses nombreuses.

Le comte Gérard, nous l'avons dit, n'avait reçu son ordre de mouvement qu'à neuf heures et demie du matin. Les troupes du 4^{me} corps que leur chef

tenait prêtes depuis l'aube du jour se mirent aussitôt en marche et arrivèrent rapidement sur le champ de bataille. Gérard profita du moment où elles prenaient quelque repos pour reconnaître le terrain (1). Il apprit, en rentrant dans ses lignes,

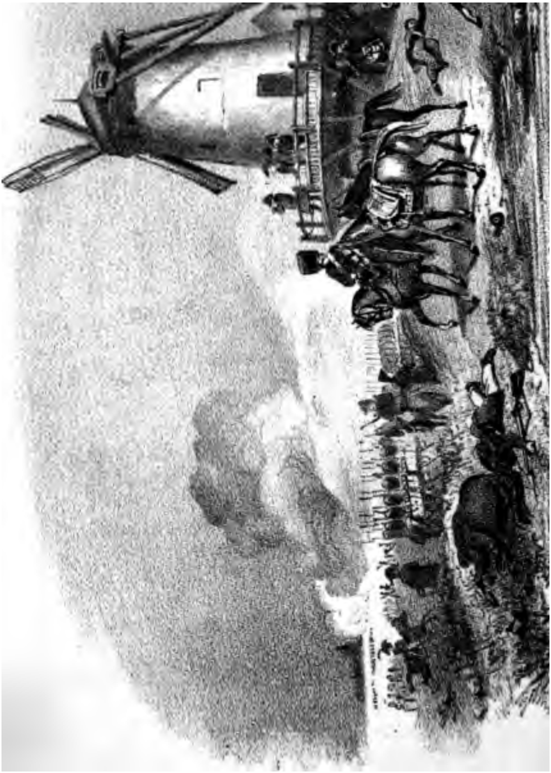
(1) Cette reconnaissance faillit coûter au chef du 4me corps la vie ou la liberté. Il venait de parcourir la plus grande partie de la plaine, accompagné du général Saint-Remy, son chef d'état-major, de plusieurs aides-de-camp et de quelques hussards du 6me, quand, arrivé à peu de distance des lignes prussiennes, un gros de cavalerie ennemie se dirigea sur lui. Le général et son escorte s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux. Dans cette course rapide, faite sur un terrain coupé de fossés et couvert de blés très-élevés et très-épais, le cheval du comte Gérard s'abat et désarçonne son cavalier. A cette vue, tout ce qui accompagne le général fait volte-face et met le sabre à la main. L'ennemi arrive sur le groupe français; on se mêle. L'aide-de-camp Lafontaine, après avoir tué deux lanciers prussiens et brisé son sabre sur un troisième qu'il achève avec le tronçon, reçoit à bout portant une balle de pistolet dans les reins. Le général Saint-Remy, grièvement blessé de plusieurs coups de lance, ainsi que quelques hussards de l'escorte, est mis à son tour hors de combat. Au milieu de la mêlée, un autre aide-de-camp, le capitaine Duperron, emporté par un dévoûment assez rare, descend de cheval et veut faire monter le général à sa place. Mais l'animation des chevaux et des hommes est si grande, on se bat de si près, que Gérard ne peut parvenir à se remettre en selle. Cette lutte inégale aurait eu probablement une issue funeste, si un

l'arrivée de l'empereur sur le champ de bataille. Le général se porta aussitôt près de Napoléon, qui se trouvait en ce moment dans la partie supérieure du moulin à vent dont nous avons parlé ; le général Gourgaud aperçut le chef du 4^{me} corps ; il avertit l'empereur qui fit immédiatement monter Gérard : « Eh bien ! Gérard, lui dit-il en le voyant, votre » fameux Bourmont est donc redevenu chouan ? » Davoust avait bien raison de me dire qu'au mo- » ment du danger cet homme nous abandonne- » rait ! » Le général exprima ses regrets : « Il » s'était si bien conduit jusque là, disait le chef du » 4^{me} corps, que tout autre à sa place aurait été » également trompé. » L'empereur répéta alors le mot qu'il avait dit à ce sujet au maréchal Ney, *les blancs sont blancs, les bleus sont bleus;* puis prenant en souriant le général par un de ses favoris, il le conduisit à la lucarne du moulin, et lui montrant du doigt le clocher de l'église de Ligny, il lui dit : « Monsieur le général en chef du » 4^{me} corps, vous voyez bien ce clocher, au-delà » du ravin, voilà votre point de direction. Partez, » et enlevez ce village. »

Le chef du 4^{me} corps et ses soldats devaient jus-

---

régiment de chasseurs, placé aux avant-postes et commandé par le fils du maréchal Grouchy, accourant aux coups de feu, ne fût venu dégager le général Gérard et sa petite troupe.



pour arrêter les efforts des soldats engagés dans ces édifices; on les vit se fusiller, se poursuivre à la baïonnette, se frapper à coups de crosse au milieu des chambres, des granges et des écuries en feu. « Il semblait que chacun d'eux eût rencontré dans son adversaire un ennemi mortel et se réjouît de trouver enfin le moment de la vengeance. Nul ne demandait quartier (1). » Le village fut pris et repris quatre fois. « Ce combat peut être considéré » comme un des plus acharnés dont l'histoire fasse » mention, » a dit Blücher dans son rapport sur cette journée. — « Le comte Gérard s'y couvrit de » gloire et y montra autant d'intrépidité que de » talent, » ajoute Napoléon dans ses mémoires dictés à Sainte-Hélène.

En même temps que les 3me et 4me corps essayaient de forcer le passage aux deux extrémités du ravin, entre ces deux points, au centre de la courbe, l'artillerie des deux armées, au nombre de deux cents pièces de chaque côté, échangeaient leur feu, mais avec des résultats différents. Les régiments destinés à protéger nos batteries, masqués par des plis de terrain, n'éprouvaient aucun dommage; ceux de l'ennemi, au contraire, réunis et disposés en amphithéâtre en avant de Bry, essuyaient des pertes énormes; pas un de nos coups au milieu de ces masses à découvert n'était perdu.

---

(1) *Journal militaire autrichien.* — Vienne, 1819.

Cependant la garde impériale restait immobile. Napoléon, l'attention toujours tendue vers les plaines, à la gauche de Bry, gardait cette troupe d'élite pour concourir, avec les régiments amenés ou envoyés par Ney, à la complète destruction de l'armée prussienne, destruction inévitable si une partie des forces du prince de la Moskowa, comme Napoléon l'espérait, prenait enfin Blücher à dos. A cinq heures rien ne venait encore, pas une nouvelle, pas le moindre bruit. Il pouvait y avoir péril à laisser plus longtemps les trente mille fantassins de Vandamme et de Gérard aux prises avec des forces trois fois plus nombreuses. Le général Gourgaud, chargé de suivre, comme aide-de-camp de l'empereur, l'attaque de Ligny, venait d'annoncer que les réserves du 4^{me} corps étaient engagées jusqu'au dernier homme. Le jour, d'ailleurs, devait bientôt baisser. Napoléon se décida enfin à intervenir. A cinq heures et demie il donna ses ordres. La garde se mit en mouvement. A cet instant, plusieurs officiers dépêchés par Vandamme, accourent à l'empereur et lui annoncent la présence, à la gauche du 3^{me} corps, d'une colonne de vingt-cinq à trente mille hommes environ, infanterie, cavalerie, artillerie, qui se dirigeait vers Fleurus. Quel était ce corps d'armée? Ce ne pouvait être le détachement envoyé ou conduit par Ney, car les troupes de ce maréchal, parties des Quatre-Bras, seraient arrivées par une direction différente, et

au lieu de descendre vers Fleurus, elles auraient débouché beaucoup plus haut, au delà de Bry, entre ce village, et Ligny. Quels soldats composaient donc cette colonne? Ils étaient Anglais affirmaient les officiers de Vandamme; on les avait positivement reconnus, disaient-ils, pour appartenir à cette nation; une division s'était déjà retirée devant eux, et si la réserve n'arrivait pas, le 3me corps serait obligé d'évacuer Saint-Amand et de battre en retraite. La marche de cette armée paraissait inexplicable à Napoléon; elle avait donc passé entre Ney et Blücher, ou bien entre les Quatre-Bras et Charleroi? Le mouvement commencé fut immédiatement suspendu; la garde fit halte et dut se préparer à recevoir ces nouveaux adversaires. Pendant que Napoléon prenait ses dispositions dans ce but, des officiers de l'état-major-général se portèrent au galop dans la direction de la colonne inconnue. Au bout d'une heure ces officiers revinrent. Chose étrange! cette colonne, qui tenait ainsi en éveil l'empereur et tous les généraux qui l'entouraient, était revenue sur ses pas; et, après s'être arrêtée quelque temps près du champ de bataille, on l'avait vue s'éloigner, puis disparaître.

La bataille n'avait commencé qu'à trois heures. Une heure et demie venait encore de s'écouler dans l'inaction et dans une vaine attente. Un plus long retard pouvait compromettre le succès de la

journée. A sept heures du soir, l'empereur réprit sa manœuvre. L'infanterie de la garde et une partie des cuirassiers Milhaut furent dirigés sur Ligny. Le reste des cuirassiers, les grenadiers à cheval et les dragons durent se porter sur Saint-Amand afin de gagner, à l'extrémité de ce village, la naissance du ravin et de balayer les masses prussiennes groupées près du moulin de Bry, sommité du plateau. Les troupes de Vandamme durent faire un violent et nouvel effort pour faciliter le passage de cette cavalerie; ce fut la division du général Girard que l'empereur chargea de cette opération (1). Girard, intrépide et noble cœur, déployant la brillante bravoure dont il avait donné tant de preuves dans le cours de sa carrière militaire, culbuta à la baïonnette tout ce qui voulut s'opposer à sa marche; il franchissait le ravin et s'élançait sur le plateau lorsqu'il tomba mortellement blessé (2).

---

(1) La division Girard formait la 4e du 2e corps (Reille). Comme elle avait campé, durant toute la nuit, à Heppignies, près de Saint-Amand, l'empereur l'avait détachée le matin de *l'aile gauche* dans le but de tourner ce dernier village. Cette division tenait l'extrême gauche de Vandamme, et l'infanterie de ce dernier, par cette adjonction, se trouvait portée de 13,000 hommes à 18,000.

(2) Le général Girard, blessé de deux balles dans le corps à Lutzen, n'avait pas voulu se retirer, et était resté avec ses troupes jusqu'à la fin de la bataille.

Blücher, à la vue des troupes de sa droite se retirant en désordre devant les soldats de Girard, rassemble quelques escadrons pour arrêter ceux-ci. Dans ce moment, la brigade de cuirassiers qui venait de traverser Saint-Amand, débouchait à la naissance du ravin. Ces deux régiments s'élancent sur la cavalerie du feld-maréchal, la désorganisent et la sabrent. Blücher veut rallier ses soldats, il est renversé de cheval. Nos escadrons lui passent sur le corps; ils sont ramenés : une seconde fois Blücher, toujours étendu sous sa monture, est foulé par eux; les cavaliers prussiens qui les poursuivent, et que l'obscurité empêche de reconnaître leur général, le touchent à leur tour du pied de leurs chevaux. Blücher, tout meurtri, et après être resté durant un quart d'heure au pouvoir de nos troupes, peut enfin se dégager quand elles sont éloignées. Mais s'il rejoint les siens, c'est pour voir leur défaite. Les soldats du comte Gérard) 4e corps), soutenus par l'infanterie de la garde, appuyés par des charges de cavalerie que conduisent les généraux Excelmans et Pajol, venaient de forcer tous les passages, d'emporter Ligny et de franchir à leur tour le ravin. Une fois le plateau envahi sur deux points, les Prussiens essayèrent vainement de tenir. Abordés à la baïonnette par l'infanterie, sabrés par la cavalerie, écrasés, ils lâchèrent pied partout, et à neuf heures du soir, se retirèrent en désordre sur Sombref. Moins de soixante mille hommes ve-

naient d'en battre quatre-vingt-quinze mille. La bataille de Ligny était gagnée (1).

Ney, à moins de trois lieues de là, aux Quatre-Bras, ne devait pas avoir le même succès. Ce fut entre onze heures et demie et midi que ce maréchal reçut à Frasnes, les ordres envoyés de Fleurus par la voie de l'état-major-général et par M. de Flahaut. Le prince de la Moskowa ignorait le nombre et la force des troupes anglaises placées devant lui. Il ne voulut rien tenter de sérieux avant l'arrivée du premier corps resté la veille au soir et le matin entre Marchienne et Gosselies, et auquel il venait d'envoyer l'ordre de le joindre. Le maréchal se contenta de déployer ses tirailleurs; il avait alors

(1) Blücher tomba de cheval près d'un moulin à vent, dit le *Moulin de Bry*. Voici en quels termes son major-général Gneizenau raconte cet incident dans son rapport officiel sur la journée du 16 : « Une charge de cavalerie qu'il conduisait (Blücher) ne réussit point, et la cavalerie ennemie le poursuivit vigoureusement. Son cheval, ayant eté atteint d'un coup de mousquet, tomba mort. Le feld-maréchal, étourdi de sa chute, resta engagé sous son cheval. Le danger était grand; mais la Providence veillait sur nous. L'ennemi, continuant sa charge, passa rapidement près du feld-maréchal sans le voir. Un moment après, une seconde charge de cavalerie repoussa l'ennemi, qui passa avec la même rapidité sans remarquer davantage le feld-maréchal. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on le releva de dessous son cheval mort; il s'éloigna sur le cheval d'un dragon. »

avec lui les trois divisions d'infanterie, Foy, Guilleminot et Bachelu (1), les deux divisions de cavalerie Jacquinot et Piré, et le corps de cuirassiers commandé par le général Kellermann ; en tout vingt-deux mille hommes environ de toutes armes et cinquante-six pièces de canon. Ces forces, à ce moment, étaient plus que suffisantes pour culbuter ce que Ney avait devant lui et pour enlever les Quatre-Bras ; le moindre effort lui aurait donné cette position.

Les Quatre-Bras, durant toute la nuit, avaient été gardés par la seule brigade du prince de Saxe-Weimar, chassée la veille au soir de Frasnes ; vers six heures du matin un bataillon de chasseurs hollandais et un bataillon de milice la renforcèrent ; à dix heures, le prince d'Orange amena de Nivelles le reste de la seconde brigade de la division hollandaise Perponcher (2). L'ennemi, à cette heure de

---

(1) La 4ᵉ division d'infanterie du 2ᵉ corps, la division Girard, avait été détachée le matin par l'empereur, comme on l'a vu dans une note précédente, pour tenir à Saint-Amand l'extrême gauche du corps de Vandamme.

(2) La division hollandaise, commandée par le lieutenant général Perponcher, cantonnée à Nivelles, à Genape, à Frasnes et dans les villages intermédiaires, se composait de deux brigades fortes chacune de 4,000 hommes et d'une batterie d'artillerie. Ces brigades étaient placées sous les ordres du prince Bernard de Saxe-Weimar et du major-général Van-Byland.

la matinée, put compter 8,000 h.; mais cette force, jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi ne devait pas être augmentée d'un seul peloton. Les 8,000 hommes du prince d'Orange, attaqués vers midi, nous venons de le dire, par un simple rideau de tirailleurs, purent se maintenir sans efforts dans la partie de la forêt de Nivelles, qui couvrait leur position (1).

L'empereur, en confiant la veille à Ney les troupes de son *aile gauche* et en lui ordonnant de se porter immédiatement sur les cantonnements anglais, avait compté sur l'ancienne impétuosité de ce maréchal. Mais, poursuivi par le souvenir de ses

---

(1) La forêt de Nivelles se prolongeait, entre Frasnes et les Quatre-Bras, jusqu'à la chaussée de Namur. Cette forêt, dont douze cents bonniers (trois mille arpens) furent donnés par le roi Guillaume au duc de Wellington, comme une récompense de sa victoire de Waterloo, fut vendue, après 1815, par le gouvernement des Pays-Bas. Les acquéreurs l'ont défrichée; elle n'existe plus. Il est difficile lorsqu'on ignore ce détail, de comprendre, à l'aspect ac tuel de ces lieux, la longue inaction de Ney et même l'ir puissance de ses premiers efforts. Une fabrique, de fermes et une auberge, assises sur le point culminant d' plateau complètement nu et d'où le regard n'embrasse (des terres labourables, voilà quelle est aujourd'hui la sition des Quatre-Bras. — La plupart des narrations d nent à la partie de la forêt de Nivelles, qui s'éten entre Frasnes et les Quatre-Bras, le nom de *Boi Bossu.*

emportements de Fontainebleau et de ses brusques transitions lors du retour de l'île d'Elbe; convaincu que la moindre faute devait emprunter à son passé une gravité exceptionnelle, il avait pris une telle défiance de lui-même que, redoutant de mal faire, il n'osait rien hasarder. Comme tous les caractères faibles, il se tenait dans les extrêmes; et si, comme soldat, il restait le brave des braves, comme chef, et lorsque l'empereur avait précisément calculé sur sa fougue et sur son audace, la circonspection qu'il s'était imposée devenait presque de la timidité (1). Ney d'ailleurs, pour se révéler, avait besoin de l'excitation du feu de la bataille. C'était un de ces rares courages à qui le sang-froid n'arrive, dont les facultés ne s'épanouissent qu'au bruit des détona-

(1) Des circonstances toutes matérielles et dont il faut tenir grand compte, ont, en outre, influé sur les tâtonnements du maréchal. Arrivé en poste de Paris à Charleroi, la veille, sans officiers, sans équipages, même sans chevaux, Ney, ainsi pris à l'improviste, fut obligé de se former un état major en quelques heures et de le composer au hasard. Jamais, en outre, il n'avait vu les divisions placées sous son commandement; il en connaissait à peine quelques chefs et ne savait rien de l'emplacement qu'elles occupaient. Si le 1er et le 2e corps eussent été sous les ordres du prince de la Moskowa depuis plusieurs jours, s'il eût dirigé leurs mouvements antérieurs, il est fort probable que ce maréchal aurait occupé les Quatre-Bras dès le 15 au soir.

tions de l'artillerie. Aussi, quand vers trois heures un quart de l'après-midi, lorsque depuis la veille sept heures du soir, depuis vingt heures, ses troupes se tenaient arrêtées à moins de 2,000 toises des Quatre-Bras, le maréchal entendit sur sa droite la furieuse canonnade de Ligny, il redevint lui-même; son énergie se réveilla, il retrouva de la décision, et, bien que la moitié de ses forces seulement fût sous sa main, il aborda franchement l'ennemi. Ses troupes étaient pleines d'ardeur et d'enthousiasme. Ce fut la division Foy qui commença l'attaque. Les tirailleurs et les avant-postes du prince d'Orange, vigoureusement abordés par elle, se replièrent; mais ce qui n'offrait aucun obstacle jusqu'à deux heures et demie, ce qui resta possible depuis deux heures et demie jusqu'à quatre, devint hors du pouvoir du maréchal à partir de ce dernier moment.

La veille au soir, Wellington était encore dans la sécurité la plus profonde. L'armée française manœuvrait depuis trois jours à portée de ses avant-postes; elle avait, depuis vingt-quatre heures, commencé les hostilités, et le quartier-général impérial était depuis douze heures à Charleroi lorsque le général anglais connut l'irruption de Napoléon en Belgique (1). Cette nouvelle le surprit à

(1) Le jour où Napoléon entrait en Belgique, le duc de Wellington adressait à l'empereur Alexandre une longue

Bruxelles, la nuit, au milieu d'une fête donnée par sa compatriote la duchesse de Richemont (1). En un instant les salons de la duchesse sont déserts. Les officiers, encore en costume de bal, courent rejoindre leur corps. Wellington déployant une rare activité, donne des ordres, expédie des courriers, assignant pour rendez-vous à toutes ses divisions la position des Quatre-Bras. A mesure que chaque brigade ou que chaque régiment est averti,

---

dépêche dans laquelle il discutait un plan d'invasion contre la France, proposé par le général Toll. Loin de soupçonner l'attaque que Napoléon, dans ce moment-là même, faisait contre ses avant-postes, le duc paraissait convaincu que la France se tiendrait sur la défensive, et que les alliés, en entrant sur notre territoire, ne rencontreraient de résistance que devant les places fortes et au passage des rivières. Tous les efforts de notre défense du côté de la Belgique lui semblaient devoir être concentrés sur la ligne de l'Aisne. Cette dépêche, datée de *Bruxelles, le 15 juin* 1815, est écrite en français, et porte le n° 947 dans la collection des *dépêches et ordres du jour* de Wellington, édition de Bruxelles.

(1) Lord Wellington causait, dans l'embrasure d'une fenêtre, avec le duc de Brunswick, lorsqu'on lui annonça la nouvelle ; il devint très-pâle. Le duc de Brunswick (tué le lendemain), soulevé par une sorte de secousse électrique, se leva si précipitamment, qu'il laissa glisser sur le parquet un jeune enfant qui jouait sur ses genoux. L'enfant qui se trouvait en tiers dans cette scène est le prince de Ligne, aujourd'hui (1844) ambassadeur de Belgique à Paris.

les soldats prennent les armes et se mettent en marche. Chacun se hâte. Le duc lui-même, quand tous ses ordres sont partis, se porte à franc-étrier sur le point de la réunion. Ce fut vers une heure de l'après-midi qu'il arriva aux Quatre-Bras, suivi seulement de quelques aides-de-camp. A l'aspect de la faiblesse des détachements réunis sur la position, il dit au prince d'Orange, accouru pour le recevoir : « Si l'ennemi a plus d'une division, nous » ne pourrons jamais tenir. » A quelques instants de là, examinant, à l'aide d'une longue-vue, les positions occupées par nos troupes, il dit de nouveau au prince d'Orange : « J'ai fait la guerre contre » les Français en Espagne assez long-temps pour » connaître leurs habitudes et leur organisation. » Ce n'est pas un simple général de division qui » commande ; je vois trop d'officiers d'état-major... » C'est un maréchal, un corps d'armée que nous » avons devant nous... S'il attaque, nous sommes » perdus. N'importe ! ajoute-t-il, il faut tenir ici » jusqu'au dernier. C'est la clef de la position. » Tous les officiers montés qui l'entourent, de simples cavaliers même sont dépêchés dans toutes les directions. « Dites qu'on arrive ! s'écrie-t-il ; que » pas un corps n'attende l'autre ! Il ne s'agit pas » d'avancer par divisions ou par brigades. Faites » marcher bataillon par bataillon, compagnie par » compagnie ! » Même à ce moment, encore une fois, le moindre effort donnait à Ney les Quatre-

Bras ; mais, attendant toujours la venue du 1^{er} corps, les divisions alors réunies autour de lui restaient déployées sans attaquer. A chaque instant Wellington croyait les voir s'ébranler ; durant plus de deux heures son anxiété fut cruelle. Enfin, vers deux heures et demie, ses détachements les premiers partis le joignirent. Ce fut la division anglaise du général Picton qui parut la première ; les troupes du duc de Brunswick arrivèrent ensuite : puis le contingent de Nassau. De minute en minute, pour ainsi dire, les régiments se succédaient. En moins de deux heures, les troupes anglo-belges réunies aux Quatre-Bras, furent portées de 8,000 hommes à 30,000.

L'énergie de Ney, une fois la lutte entamée, grandit avec le nombre de ses adversaires. Après avoir culbuté les régiments de Nassau, il jeta le 1^{er} de chasseurs et le 6^e lanciers sur la division brunswickoise ; cette division, enfoncée et sabrée, fut obligée de se retirer dans le plus affreux désordre ; son chef, le duc régnant de Brunswick, fut tué. Les trois bataillons du 42^e écossais, formés en carrés et chargés par une des brigades des cuirassiers Kellermann, furent enfoncés à leur tour et presque taillés en pièces ; le colonel fut tué, le drapeau pris. Ney, dans ce moment, poussait son attaque avec furie. Il crut tenir la victoire : son infanterie, après avoir chassé l'ennemi de la plus grande partie du bois, touchait à la ferme des Qua-

tre-Bras, lorsque deux nouvelles divisio
arrivant au pas de course par la route d
vinrent soudainement arrêter nos soldat
rejeter sur leurs premières positions.

Le maréchal envoya sur-le-champ
corps qu'il croyait enfin arrivé à Frasn
d'avancer. A cette heure de la journée,
fort de vingt mille hommes et un chef t
l'occupation des Quatre-Bras était cert
Drouet-d'Erlon ne devait pas arriver. L
se tenait debout au milieu du feu crois
ries anglaises, attendant avec une imp
vreuse l'arrivée du premier corps, lorsqu
Labédoyère, puis le général Delcambr
tent et lui annoncent que Drouet-d'E
armée ont quitté la route des Quatre-B
rétrogradant vers le champ de bataille
reur, ils doivent en ce moment se tro
sieurs lieues des positions du maréch
nouvelle, Ney semble frappé de stupeur
privé de la moitié de ses forces et n'av
seul homme d'infanterie en réserve. Deu
de cuirassiers appartenant au corps de I
étaient la seule troupe dont il pût di

(1) Le corps des cuirassiers Kellermann se
quatre brigades; une seule était alors près d
une seconde se battait sur un point différent
bataille; les deux autres (division Roussel

« Voyez-vous ces boulets ! s'écria-t-il avec un sombre désespoir, en montrant les projectiles qui volaient autour de lui, je voudrais qu'ils m'entrassent tous dans le corps ! » Il court au comte de Valmy (Kellerman) : « Mon cher général, lui dit-il, il s'agit » ici du salut de la France ; il faut un effort extraor- » dinaire ; prenez votre cavalerie, jetez-vous au » milieu de l'armée anglaise et enfoncez-la ; je vous » ferai soutenir par Piré. » Kellermann se tourne sur-le-champ vers ses cuirassiers, leur crie : *chargez !* et se précipite tête baissée avec eux sur les rangs les plus épais de l'ennemi. Le 69e régiment d'infanterie britannique est immédiatement culbuté ; les batteries sont enlevées et les cuirassiers traversant deux lignes, arrivent jusqu'à la ferme des Quatre-Bras. Mais là, les réserves de l'infanterie anglaise, hollandaise et belge accueillent Kellermann et ses cavaliers avec un feu si meurtrier qu'ils sont obligés de s'arrêter. Le cheval de Kellermann est tué, et ce général, demeuré un moment au milieu des Anglais, ne se dégage qu'à grand'peine.

La charge que les cuirassiers venaient de fournir avait électrisé notre infanterie ; elle s'était élancée à leur suite et avait pénétré aussi loin qu'eux. Elle touchait pour la seconde fois aux Quatre-Bras, lorsque la division des gardes an-

---

laissés par le maréchal à Frasnes, afin d'y rallier les troupes du 1er corps (Drouet-d'Erlon.)

glaises et celle du général Alten, arrivant à
tour à marche forcée, donnèrent à Wellin
une supériorité de forces si grande, que nos
tassins furent encore une fois contraints de s
plier.

En même temps que Kellermann avait d
le signal de la charge, Ney avait fait voler l
néral Delcambre sur les traces du comte d'E
avec ordre de lui enjoindre de rétrograder su
champ quels que fussent les ordres que l'emp
lui eût transmis.

Jusqu'à ce jour, les causes du double m
ment rétrograde du premier corps sont restée
ignorées. L'empereur lui-même ne les conn
mais. Il supposait à Sainte-Hélène que le c
Drouet d'Erlon, arrêté dans sa marche sur Fr
par le bruit de l'artillerie de Ligny, avait m
au canon. Quelques écrivains, d'un autre côt
dit que ce général avait été appelé *directe*
par Napoléon; d'autres, adoptant cette opi
ont ajouté que cet ordre direct avait été port
le colonel Laurent, de l'état-major-général. C
lonel a pu se trouver chargé d'un des ordre
voyés par le major-général au chef de l'*aile gau*
mais il ne fut pour rien dans le mouvement;
en quels termes le comte d'Erlon lui-même
conté les faits :

« Vers onze heures ou midi, M. le mar
Ney m'envoya l'ordre de faire prendre les a

à mon corps d'armée et de le diriger sur Frasnes et les Quatre-Bras, où je recevrais des ordres ultérieurs. Mon armée se mit donc immédiatement en marche.

» Après avoir donné l'ordre au général qui commandait la tête de colonne de faire diligence, je pris l'avance pour voir ce qui se passait aux Quatre-Bras, où le corps d'armée du général Reille me semblait engagé. Je m'arrêtai au-delà de Frasnes avec des généraux de la garde, et j'y fus joint par le général Labédoyère, qui me fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal Ney, et qui enjoignait à ce maréchal de diriger mon corps d'armée sur Ligny. Le général Labédoyère me prévint qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement en faisant changer de direction à ma colonne, et m'indiqua où je pourrais la rejoindre. Je pris aussitôt cette route et envoyai au maréchal mon chef d'état-major, le général Delcambre, pour le prévenir de ma nouvelle destination. »

La jonction du premier corps avec les autres troupes de Ney, à l'heure tardive où ce corps avait quitté la route de Frasnes, était sans influence possible sur le succès de la campagne. Sans doute, l'absence de ces dix-huit ou vingt mille hommes devait empêcher le prince de la Moskowa d'emporter les Quatres-Bras; mais, dans la pensée du chef, la conquête de cette position, à ce moment,

n'avait plus qu'un but, permettre au prince de la Moskowa de faire, sur Ligny, le *détachement* si vivement sollicité, si impatiemment attendu; en d'autres termes, l'effort de Ney, à cet instant, était secondaire; il ne pouvait lui arriver pis, dans tous les cas, que de rester sur ses positions. C'était à Ligny, non aux Quatre-Bras, qu'était le sort de la journée; en se portant sur le premier de ces deux champs de bataille, le 1er corps devait donc le décider.

Le général Drouet-d'Erlon se trompa d'abord de chemin; au lieu d'arriver droit sur Bry, il descendit plus bas, et, longeant le champ de bataille, il avait marché sur Fleurus. Le chef du premier corps n'avait pas tardé à reconnaître son erreur de route; il revint sur ses pas et s'établit enfin derrière Bry, assez près des Prussiens pour que les détachements formant sa tête de colonne pussent distinctement apercevoir les numéros peints sur les sacs de l'infanterie prussienne placée en position sur ce point. Les pièces furent mises en batteries; on allait tirer. En ce moment le général Delcambre arrive près du chef du premier corps et lui transmet les ordres si impératifs, si absolus du prince de la Moskowa; il était alors six heures du soir.

D'Erlon, pour obéir aux injonctions de son chef immédiat, avait trois heures de nouvelle marche à faire, et ne pouvait joindre Ney qu'à l'entrée de la

nuit, lorsque toute lutte aux Quatre-Bras aurait nécessairement cessé. Placé au contraire, comme il l'était, sur le champ de bataille de Napoléon, derrière les Prussiens qu'il prenait à dos et dont l'infanterie était rangée devant lui, il suffisait à ce général de prononcer le commandement de *feu !* pour intervenir d'une manière décisive. Un instant il hésita ; puis, emporté par un sentiment exagéré de l'obéissance militaire, il fit relever son artillerie, ordonna demi-tour à ses régiments, quitta ses positions et reprit, avec son armée, le chemin qu'il avait déjà suivi. Cette armée était la colonne inconnue aperçue par Vandamme. Sans cette faute, la plus lourde de toute cette guerre, Blücher se trouvait cerné entre Bry, Saint-Amand et Ligny par l'armée impériale, renforcée des vingt mille hommes de d'Erlon et des onze mille soldats du comte de Lobau que Napoléon, dans la prévision de cette manœuvre, tint toute la journée inactifs ; les trois corps prussiens, ainsi que l'espérait l'empereur, eussent été, non pas défaits, mais détruits ; l'armée prussienne posait les armes.

Il était neuf heures du soir quand le comte d'Erlon se présenta de sa personne sur les positions de Ney, laissant en arrière ses troupes que ces contremarches avaient fatiguées, et ayant ainsi promené dix-huit ou vingt-mille hommes et quarante-six pièces de canon entre deux champs de bataille, de la gauche à la droite et de la droite à la gauche,

sans autre résultat que de retarder d'une heure demie la défaite des Prussiens et d'empêch l'empereur de la compléter par une poursuite q la nuit rendit impossible. Le maréchal Ney, air que le chef du 1er corps devait s'y attendre, ven de cesser le combat (1).

Aux Quatre-Bras, la lutte, comme à Ligny, av été opiniâtre, furieuse. La route, à travers le boi disparaissait littéralement sous les corps des holla dais et des écossais, et sous les cadavres de n

(1) Le comte Drouet-d'Erlon, dans la lettre déjà cit complète en ces termes l'explication de sa double conti marche :

« ..... M. le maréchal Ney me renvoya mon chef d'ét major (le général Delcambre) en me prescrivant impéra vement de revenir sur les Quatre-Bras, où il s'était fort ment engagé, comptant sur la coopération de mon co d'armée. Je devais donc supposer qu'il y avait urgen puisque le maréchal prenait sur lui de me rappeler qu qu'il eût reçu la note dont j'ai parlé plus haut. J'ordon en conséquence à la colonne de faire contre-marche ; m malgré toute la diligence qu'on a pu mettre dans mouvement, ma colonne n'a pu paraître en arrière d Quatre-Bras qu'à l'approche de la nuit.

» Le général Labédoyère avait-il mission pour fa changer la direction de ma colonne avant que d'avoir le maréchal Ney? Je ne le pense pas. Dans tous les c cette circonstance a été cause de toutes les marches contre-marches qui ont paralysé mon corps d'armée pe dant la journée du 16. »

ıves cuirassiers. Notre perte, sur ce point, fut trois mille quatre cents hommes; celle des An-ı-Hollandais, officiellement constatée, s'éleva à uf mille hommes. L'artillerie et la cavalerie de ellington n'avaient pu marcher aussi vite que ı infanterie; elles n'arrivèrent pour ainsi dire 'après le combat; Ney, au contraire, avait une valerie relativement nombreuse, et tirait avec ıquante pièces de canon. De là la disproportion tre le chiffre des morts des deux partis.

Le même résultat se fit remarquer à Ligny. ıtre perte totale sur ce champ de bataille fut de . mille neuf cent cinquante hommes tués ou essés; celle des Prussiens s'éleva à près de vingt-ıq mille hommes. La position des deux armées les ravages inégaux de leur artillerie, expliqués ıs haut, n'étaient pas la seule cause de cette dif-'ence, elle tenait encore à l'espèce de furie qui imait nos soldats; ils ne faisaient pas de prison-ers, ils tuaient. Vers les huit heures, le ravin en e de St-Amand et de Ligny avait pour ainsi 'e disparu sous les cadavres qui le comblaient. ı y voyait quatre Prussiens pour un Français. ücher, en parlant de ce combat comme de l'un s plus acharnés dont l'histoire fasse mention, exagérait pas. Nos généraux ressentirent la ème impression; l'acharnement avec lequel on battit fit frémir ceux-là même qui étaient le ıs habitués à contempler de sang-froid les hor-

reurs de la guerre. La garde était entrée dans ·
gny aux cris de *vive l'empereur! point de qu*
tier! La division Girard, lorsqu'elle eut épuisé
munitions dans l'effort où son chef perdit la v
demandait à grands cris *des cartouches et d*
Prussiens !

Quelques incidents étranges, résultat fatal à
fois des souvenirs laissés dans l'armée par la d
fection du 6e corps (1), et de la désertion de M.
Bourmont, dont la nouvelle avait fait la veille
le matin l'entretien de tous les régiments, m
quèrent cette sanglante journée.

Les soldats soupçonnaient le patriotisme et
fidélité de plusieurs généraux; ces chefs pour e
étaient des royalistes qui n'attendaient que le m
ment de passer à l'ennemi. Dans leur défiance,
étaient attentifs à tous les mouvements; toute m
nœuvre qu'ils ne comprenaient pas les inquiét
et prenait à leurs yeux le caractère d'une trahiso
Lorsque les premiers coups de fusil furent tirés
Saint-Amand, un vieux caporal de la garde s'a
procha de l'empereur, et lui dit : « Sire, méfie
» vous du maréchal Soult; soyez certain qu'il *no*
» trahit. — Sois tranquille, lui répondit l'emp
» reur, j'en réponds comme de moi. » Lorsqu'o
vint annoncer à Vandamme la présence de la c

(1) Le 5 avril 1814. V. le 1er volume de l'HISTOIRE d
cette *relation* est tirée, chap VIII.

me inconnue qui se montrait sur sa gauche, ce
néral se porta au galop dans la direction indi-
ée, afin de reconnaître cette troupe. Un officier
ourut vers le maréchal Soult et lui annonça que
ndamme venait de passer à l'ennemi. « Tous
les soldats, ajoutait-il, demandent à grands cris
qu'on en instruise l'empereur. » Sur la fin de la
taille, un dragon, le sabre tout dégouttant de
ng, accourut à Napoléon en criant : « Sire ! ve-
nez vite à la division ? le général Maurin haran-
gue les dragons pour passer à l'ennemi. — L'as
tu entendu ? — Non, Sire; mais un officier qui
vous cherche l'a vu et m'a chargé de vous le dire.»
ndant ce temps, le brave général Maurin, après
oir repoussé une charge ennemie, etait griève-
nt blessé par un boulet de canon. Durant quatre
rs, ces malheureuses préoccupations de trahi-
devaient planer, comme une lueur funèbre, sur
ite cette armée et précipiter la dernière heure
Waterloo (1).

1) A Waterloo, comme à Ligny, les soldats, dès qu'ils
reevaient un général ennemi, s'appelaient dans les
gs et se le montraient en criant : « Voilà le général...... »
nom qu'ils prononçaient était celui du premier général
nçais qui leur venait à la mémoire; ils le couvraient
précations. Dans leur conviction, ce n'était pas un
éral, mais dix généraux qui avaient passé à l'ennemi;
achait leurs noms à l'armée, disaient-ils, afin de ne
la décourager.

[redacted]

Les soldats de tous les corps et de toutes les armes, dans cette double bataille, furent dignes de la cause qu'ils défendaient et de leur ancienne gloire. Mais les généraux, nous parlons des plus élevés, n'étaient plus les hommes des précédentes guerres. On sait les hésitations de Ney et la lourde faute de d'Erlon; Vandamme ne fut pas à la hauteur de ses troupes; elles se montrèrent pleines d'enthousiasme et de feu; il fut mou et indécis. Jetés malgré eux au milieu des hasards de nouveaux champs de bataille, alarmés par la désertion de la veille, indice, à leurs yeux, d'événements fatals à la cause impériale; ralliés, du moins quelques uns, à des intérêts différents de ceux pour lesquels combattait l'armée, ces chefs étaient hésitants et semblaient vouloir se hasarder ou se compromettre le moins possible. Parmi les hauts généraux, un seul se montra non pas égal, mais supérieur à sa réputation. Si le 16, le comte Gérard soutint à Ligny le principal effort des Prussiens avec un courage et un talent hors ligne, le 18, on le verra, il ne devait pas dépendre de lui de changer la défaite en un éclatant triomphe. Le nom de ce général, dans l'histoire de cette courte campagne, doit se placer après celui de l'empereur.

La victoire de Ligny laissa Napoléon mécontent. « Si le maréchal Ney, disait-il, avait attaqué de » bonne heure les Anglais avec toutes ses forces, » il les aurait écrasés et serait venu donner le

coup de grâce aux Prussiens ; et si après cette première faute; il n'en eût pas commis une seconde en arrêtant le mouvement du 1er corps, l'intervention du comte d'Erlon aurait abrégé la résistance de Blücher et rendu sa défaite irrépa rable ; toute son armée aurait été prise ou détruite (1). »

Le soir de cette journée, les trois corps de Ziéien, de Pirch et de Thielmann purent se rallier une lieue et demie de Ligny, vers Gembloux, errière le corps de Bülow qui venait d'arriver à iarche forcée de ses cantonnements dans le pays e Liége. L'empereur, avec l'aile droite, sa garde : le 6e corps, campa sur le champ de bataille, Ney ;sta dans ses positions de Frasnes.

Journée du 17.—De nouvelles lenteurs devaient iccéder, ce jour-là, aux retards des deux journées récédentes.

Le maréchal Ney avait encore reçu dans la nuit ordre de renouveler à la pointe du jour l'attaque :s Quatre-Bras. Il fut prévenu que le comte de obau avec deux divisions d'infanterie de son orps, la cavalerie légère de la garde et les cuirasers Milhaut, le seconderait en attaquant le flanc iuche des Anglais par la chaussée de Namur. ais Ney, comme la veille, ne devait s'ébranler ie très-tard; à onze heures ses soldats étaient

(1) *Mémoires* de Fleury de Chaboulon.

encore dans leurs bivouacs. Il en fut de même des différents corps placés sous le commandement direct de l'empereur et sous celui du maréchal Grouchy; tous, moins le corps de Lobau (6e), resté inactif la veille, et qui se porta de bonne heure sur Marbais, n'avaient encore reçu aucun ordre à dix heures. Les soldats murmuraient de ce repos dont ils ignoraient les motifs; ils interrogeaient leurs officiers, interpellaient les généraux : l'énergie et l'activité semblaient s'être réfugiées dans leurs rangs (1), L'empereur, à la vérité, avait eu d'abord le projet de mettre toutes les troupes en marche dès le lever du soleil et d'attaquer vigoureusement les Anglais en même temps qu'il ferait poursuivre sans lui donner de relâche, l'armée prussienne. L'ordre transmis à Ney était le résultat de cette pensée; mais, placé en présence de deux armées ennemies dont il ignorait la position et les mouvements, il lui était difficile d'arrêter la moindre disposition avant de connaître avec certitude, soit le point où elles se tenaient arrêtées, soit la direction qu'elles

(1) Les habitants de Saint-Amand racontent que le matin du 17, un groupe de généraux étant venu à traverser le village, les soldats les poursuivaient de ces cris : « Nous avons fait la soupe à la pointe du jour afin *d'entrer plus tôt en danse*, et voilà quatre heures qu'on nous laisse sans rien faire ! Pourquoi ne se bat-on pas ? Il y a encore quelque chose là-dessous ! »

suivaient ou qu'elles semblaient prendre. A neuf heures Napoléon attendait encore des nouvelles du maréchal Ney. Impatient de ces retards, il dirigea un fort détachement de cavalerie sur les Quatre-Bras avec ordre de venir lui rendre compte, sur le plateau de Bry, de ce qu'on aurait vu ou appris de ce côté, et envoya différents officiers chercher le rapport des chefs de corps envoyés le matin à la poursuite des Prussiens. Ces soins pris, il quitta Fleurus pour se rendre sur le champ de bataille. Napoléon était en voiture. La difficulté du chemin, les sillons et les fossés qui coupaient la campagne dans toutes les directions, l'obligèrent bientôt de monter à cheval. Arrivé à Saint-Amand, il se fit conduire sur le théâtre des principaux engagements de la veille, s'arrêtant à chaque pas, faisant relever et encourageant les blessés encore étendus sur le terrain. A mesure qu'il avançait, chaque régiment se formait sans armes sur le terrain où il était bivouaqué et saluait sa venue par les acclamations les plus enthousiastes. L'empereur passait lentement sur le front de tous les détachements, interrogeait les chefs, complimentait les soldats sur leur élan et sur leur bravoure. Cette revue terminée, Napoléon mit pied à terre et s'entretint avec les généraux qui l'entouraient, attendant le retour du détachement et des officiers que de Fleurus il avait dirigés vers les Quatre-Bras et vers Gembloux. A midi le détachement revint; les

officiers ne tardèrent pas également à arriver. Quand il eut entendu tous les rapports, il put enfin arrêter les mouvements des différents corps et les dispositions de la journée. Les troupes de la garde se mirent immédiatement en marche pour Marbais où devait déjà se trouver le comte de Lobau; la division Girard, réduite à près de moitié par les combats de la veille, fut laissée à Saint-Amand et à Ligny, et le maréchal Grouchy, ayant sous ses ordres les deux corps des comtes Vandamme et Gérard (3e et 4e), ainsi que la cavalerie des généraux Excelmans et Pajol, fut chargé de poursuivre les Prussiens et de compléter leur défaite. Lorsque tous les ordres furent expédiés, l'empereur remonta à cheval, et, se dirigeant vers les troupes du 6e corps qu'il joignit à Marbais, il se porta immédiatement sur les Quatre-Bras.

L'armée, par suite de ces dispositions, se trouvait encore une fois divisée en deux parties ain composées :

Route de Bruxelles.

AILE GAUCHE, CENTRE ET RÉSERVES. — L'EMPEREUR.

1er *corps*, 18,640 h.; 2e *corps*, 23,530 h.; 6e co 11,770 h.; *garde impériale*, troupes de toutes ar 18,520 h.; *cuirassiers* Kellermann et Milhaut (3e corps de cavalerie), artilleurs compris, 5,690 homm

Total 78,1

Mais il faut déduire de ce dernier chiffre, qui représente le total de la force de chaque corps à l'ouverture de la campagne (1) :

(1) Voir, pour le détail des forces de chaque corps, cette relation.

1° La division Girard du 2e *corps*, laissée à Saint-Amand et à Ligny, et qui s'élevait l'avant-veille à.	5.000 h.	12.600 h.
2° La division Teste, détachée du 6e *corps* et donnée au maréchal Grouchy pour remplacer les pertes faites la veille par les 3e et 4e corps.	4.000	
3° Les pertes du maréchal Ney aux Quatre-Bras	3.400	
4° Les pertes de la garde impériale et des cuirassiers Milhaut, à Ligny, environ	200	

Total des troupes conduites par l'empereur contre l'armée anglaise. . . . . 65.550 h.

Canons. . . . . 242.

Route de Wavres.

AILE DROITE. — Maréchal GROUCHY.

3e *corps*, 15,290 h.; 4e *corps*, 14,260 h.; division *Teste*, détachée du 6e corps, 4.000 h.; *cavalerie* Pajol et Excelmans (1er et 2e corps), artilleurs compris, 5,600 homm.; total . . . . 39,150 h.

En déduisant de ce total, qui représente la force de chaque corps l'avant-veille au matin (1), les pertes des 3e et 4e corps d'infanterie, des 1er et 2e corps de cavalerie, à Saint-Amand et à Ligny, environ. 4,900 (2)

(1) Voir page 9 de cette relation.

(2) Les pertes de la division Girard, environ 1,800 hommes, et celles de la garde et des cuirassiers Milhaut, comptées plus haut, environ 200 hommes, sont en dehors de ce chiffre.

On a pour le total des troupes emmenées par le général Grouchy à la poursuite des Prussiens (1). . . . . 34,250 h.

Canons. . . . 108.

Wellington n'avait connu que dans les dernières heures de la nuit la défaite des Prussiens; leur retraite l'obligeait à un mouvement parallèle. Dès le point du jour il se replia sur Bruxelles par Genape, laissant pour arrière-garde, aux Quatre-Bras, lord Uxbridge avec un corps de cavalerie et plusieurs batteries d'artillerie légère. Lord Uxbridge, quand il aperçut la tête de colonne du 6e corps, battit en retraite à son tour. L'empereur occupa la position. Il était près d'une heure.

Cependant Ney ne paraissait pas. Napoléon, irrité, envoya directement aux chefs de corps du

(1) En additionnant les deux chiffres de 34,250 hommes et de 65,550 hommes, on trouve pour le total des soldats emmenés dans la journée du 17 par l'empereur e le maréchal Grouchy, sur les deux routes de Bruxelles e de Wavres, le chiffre de 99,800 hommes. Si l'on ajoute ce dernier nombre les pertes essuyées à Ligny, 6,900 h aux Quatre-Bras, 3,400 hommes, la division Girard, lai sée à Ligny et réduite à environ 3,200 hommes, ainsi q les 2,200 hommes des équipages de ponts, du génie, e répartis à la suite des différents corps, on arrive à un tal de 115,500 hommes, chiffre des hommes présents s les armes le 15 juin au matin.

maréchal l'ordre d'avancer. Le comte d'Erlon (1er corps) arriva le premier. Il prit la tête de l'armée et se mit en devoir de pousser vivement l'arrière-garde anglaise. Le comte Reille (2e corps) déboucha ensuite et suivit. Enfin, après s'être long-temps fait attendre, Ney parut. « L'empereur lui témoigna son mécontentement de tant d'incertitude, de tant de lenteur et de ce qu'il venait de faire perdre trois heures bien précieuses. Le maréchal balbutia et s'excusa sur ce qu'il croyait que Wellington était encore aux Quatre-Bras avec toute son armée (1). »

Le 6e corps (Lobau) quitta les Quatre-Bras après le 2e. La garde s'ébranla ensuite. Les cuirassiers Milhaut, éclairés par une division légère, aux ordres du général Subervie, s'avancèrent à leur tour et complétèrent le mouvement de l'armée sur Bruxelles. L'empereur alors se porta en avant, et, après une poursuite où notre avant-garde n'échangea avec l'arrière garde anglaise que quelques coups de canon, Napoléon, à 6 heures du soir, arriva à peu de distance de la forêt de Soignes. La pluie, en ce moment, tombait par torrents; le soldat, sur certains points de la chaussée, avait de l'eau à mi-jambe; dans les terres, il enfonçait jusqu'aux genoux; l'artillerie ne pouvait y passer; la cavalerie n'y marchait qu'avec peine. L'ennemi s'était arrêté. Le voisinage de la forêt fit penser à l'empe-

---

(1) *Mémoires de Napoléon*, dictés à Sainte-Hélène.

reur que les Anglais voulaient tenir cette position durant la nuit. Pour s'en assurer, il ordonna aux cuirassiers Milhaut de se déployer sous la protection de quatre batteries d'artillerie légère et de faire mine de charger. A cette vue, l'ennemi démasqua cinquante ou soixante pièces de canon fortement appuyées. Tous les doutes cessèrent : l'armée anglaise tout entière était arrêtée devant Napoléon qui renonça à l'attaquer. Cette résolution était regrettable : les Prussiens n'auraient pu intervenir, la victoire était certaine. *Il aurait fallu deux heures de jour de plus*, a dit l'empereur. L'armée prit position en avant de Planchenoit, village dans les terres, à quelques centaines de pas sur la droite de la route; le quartier impérial fut établi un peu en arrière, sur la chaussée, à la ferme du Caillou.

Malgré les lenteurs du maréchal Ney, les troupes, conduites par Napoléon, n'avaient pas quitté l'armée anglaise et s'étaient avancées de six lieues. *L'aile droite* fut loin de faire le même chemin.

Les trois corps de Ziéthen, de Pirch et de Thielmann, nous l'avons dit, avaient pu se rallier, la veille au soir, derrière les 36,000 hommes de Bulow arrivés à Gembloux dans la nuit, et après la bataille. Malgré ce renfort, le désordre s'était mis dans un grand nombre de régiments prussiens. Les troupes saxonnes, westphaliennes, entr'autres, comptaient un nombre considérable de

déserteurs. Des bandes de fuyards, où les nouvelles levées de landwehr prussienne étaient en majorité, couvraient tous les chemins, pillant les villages, maltraitant les habitants, et répandant partout la nouvelle de la défaite de Ligny, ainsi que le bruit de la retraite de leur armée derrière le Rhin. Cette retraite, dans la journée du 17, était attendue à Namur, à Liége et dans toutes les villes assises sur la rive droite de la Meuse. Sur toutes les routes on voyait de longues files de bagages qui se portaient précipitamment dans la direction de Maestricht. Si l'inutile apparition du comte d'Erlon, à la gauche de l'armée, en suspendant le mouvement de la garde sur Ligny, n'avait pas obligé l'empereur de retarder sa victoire jusqu'à l'entrée de la nuit, quel n'aurait donc pas été le résultat d'une poursuite de plusieurs heures, au milieu de ces troupes démoralisées!

Les Prussiens avaient eu toute la nuit du 16 au 17 et toute la matinée du lendemain pour opérer leur retraite; le maréchal Grouchy devait leur laisser tout le reste de la journée et la nuit suivante pour se reformer. A la vérité, lorsqu'à midi ce maréchal avait reçu l'ordre de se mettre à la poursuite de Blücher, les soldats, placés sous son commandement et qui avaient soutenu tout le poids de la veille, n'étaient plus prêts à marcher. Inactifs depuis le matin, mécontents de ce long repos dont leur impatience ne voyait pas le terme

les fantassins avaient démonté leurs fusils pour les nettoyer, une partie des cavaliers avaient dessellé leurs chevaux pour alléger leur fatigue. Il fallut du temps pour s'apprêter de nouveau. L'empereur n'était plus là, d'ailleurs, pour imprimer à toutes choses et à tous, le mouvement et l'activité. Toutes les dispositions, tous les mouvements se firent donc avec une extrême lenteur. Les régiments, les premiers partis, n'arrivèrent à Gembloux qu'à quatre heures du soir; les autres suivirent, mais à de si longs intervalles, qu'il était nuit close lorsque les derniers détachements entrèrent dans cette ville. On comprendrait mal, au reste, la lenteur de certains régiments, si on ne tenait compte d'une pluie affreuse qui, défonçant tous les chemins, ralentit les mouvements d'une partie de l'infanterie, en même temps qu'elle paralysa l'action de la cavalerie chargée de suivre ou d'observer l'ennemi. Ainsi retardé dans la marche de ses troupes, incertain de la direction précise que Blücher avait pu suivre, le maréchal Grouchy s'arrêta à Gembloux sur les positions occupées la nuit précédente par les Prussiens. Il avait fait moins de deux lieues.

Cette journée du 17 ne devait profiter qu'à l'ennemi; elle fut pour notre armée une journée complètement perdue.

Journée du 18. — BATAILLE DE WATERLOO. — L'empereur, le soir du 17, ne croyait pas à une

bataille pour le lendemain; il supposait que Blücher aurait passé la Dyle à Wavres, et que Wellington ainsi que le feld-maréchal prussien profiteraient de la nuit pour traverser la forêt de Soignes et se réunir devant Bruxelles. Cependant il consacra les dernières heures de la soirée à dicter tous les ordres nécessaires pour un engagement général, s'il devait avoir lieu. La position et l'intervention possible de son *aile droite* fut une de ses préoccupations. A dix heures du soir il expédia au maréchal Grouchy, qu'il croyait arrivé à Wavres (1), un officier chargé de lui faire connaître : « qu'une grande bataille se livrerait probablement le lendemain; que l'armée anglo-hollandaise était en position en avant de la forêt de Soignes, sa gauche appuyée au hameau de La-Haye; qu'il lui ordonnait de détacher avant le jour *de son camp de Wavres* une division de sept mille hommes de toutes armes et seize pièces de canon sur Saint-Lambert, pour se joindre à la droite de la grande armée et opérer avec elle; qu'aussitôt qu'il serait assuré que le maréchal Blücher aurait évacué Wavres, soit pour continuer sa route sur Bruxelles, soit pour se porter dans toute autre direction, il devait marcher avec la majorité de ses

---

(1) A trois lieues au-delà de Gembloux, à moins de cinq lieues du champ de bataille de Ligny.

troupes pour appuyer le détachement qu'il aurait fait sur Saint-Lambert (1). »

Une heure après le départ de cet officier pour Wavres, à onze heures, on recevait au quartier-impérial un rapport du maréchal Grouchy, daté de *cinq heures du soir*, et qui annonçait la halte de son armée *à Gembloux*, ainsi que l'ignorance où il était de la direction prise par Blücher. Avant de transmettre de nouveaux ordres au chef de son *aile droite*, Napoléon voulut s'assurer si Wellington était décidé à recevoir la bataille sur le terrain où bivouaquait son armée.

«..... A une heure du matin, l'empereur sortit à pied, accompagné seulement de son grand maréchal (le général Bertrand). Son dessein était de suivre l'armée anglaise dans sa retraite et de tâcher de l'entamer, malgré l'obscurité de la nuit, aussitôt qu'elle serait en marche. Il parcourut la ligne des grandes gardes. La forêt de Soignes apparaissait comme un incendie ; l'horizon entre cette forêt, Braine-Laleud, les fermes de la Belle-Alliance et de la Haie-Sainte, était resplendissant du feu des

(1) Les défilés de Saint-Lambert commandent toutes les communications entre Wavres et Waterloo. Leur occupation par une division de 7,000 hommes de toutes armes avait un double but : relier les deux armées françaises, et rendre impossible la jonction des Prussiens avec les Anglais sur les positions occupées par ceux ci.

bivouacs; le plus profond silence régnait. L'armée anglo-hollandaise était ensevelie dans un profond sommeil, suite des fatigues qu'elle avait éprouvées les jours précédents. Arrivé près du bois du château d'Hougoumont, il entendit le bruit d'une colonne en marche : il était deux heures et demie. Or, à cette heure, l'arrière-garde devait commencer à quitter ses positions si l'ennemi était en retraite; mais cette illusion fut courte; le bruit cessa. La pluie tombait par torrents. Divers officiers envoyés en reconnaissance et des affidés, de retour à trois heures et demie, confirmèrent que les Anglo-Hollandais ne faisaient aucun mouvement. A quatre heures, des coureurs lui amenèrent un paysan qui avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise allant prendre position sur l'extrême gauche, au village d'Ohain. Deux déserteurs belges, qui venaient de quitter leur régiment, lui rapportèrent que leur armée se préparait à la bataille, et qu'aucun mouvement rétrograde n'avait eu lieu.

» Le général ennemi ne pouvait rien faire de plus contraire aux intérêts de son parti et de sa nation, à l'esprit général de cette campagne et même aux règles les plus simples de la guerre, que de rester dans la position qu'il occupait; il avait derrière lui les défilés de la forêt de Soignes; s'il était battu, toute retraite lui était impossible.

» Les troupes françaises étaient bivouaquées au milieu de la boue; les officiers tenaient pour im-

possible de livrer la bataille dans ce jour : l'artillerie et la cavalerie ne pouvaient manœuvrer dans les terres tant elles étaient détrempées; ils estimaient qu'il faudrait douze heures de beau temps pour les étancher. Le jour commençait à poindre. L'empereur rentra à son quartier-général plein de satisfaction de la grande faute que faisait le général ennemi et fort inquiet que le mauvais temps ne l'empêchât d'en profiter. Mais déjà l'atmosphère s'éclaicissait; vers cinq heures il aperçut quelques faibles rayons de ce soleil qui devait, avant de se coucher, éclairer la perte de l'armée anglaise...(1) »

Un second officier fut immédiatement dépêché au maréchal Grouchy pour lui renouveler l'ordre transmis sept heures auparavant. Une heure après le départ de cet envoyé, l'empereur reçu du chef de *l'aile droite* un nouveau rapport daté de Gem-

---

(1) NAPOLÉON. — *Mémoires* dictés à Sainte-Hélène. — Nous avons cru, pour la relation de la bataille de Waterloo, pouvoir emprunter différents passages au récit dicté par l'empereur. Ce récit, dans les *Mémoires* de Napoléon ne se compose pour ainsi dire que d'une *exposition*, il explique mieux que ne saurait le faire aucun écrivain, aucun homme, les dispositions et les premiers mouvements de l'empereur; mais Napoléon devient très-bref, il s'arrête, en quelque sorte, quand il arrive aux détails de la lutte. Nous indiquerons religieusement par des guillemets et par des notes, chacun de nos emprunts à ses *Mémoires*.

ux, *dix heures du soir*, et qui était ainsi çu :

« Sire,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'occupe ibloux et que ma cavalerie est à Sauvenières. L'ennemi, d'environ 30,000 hommes, continue son mouvement etraite; on lui a saisi ici un parc de 400 bêtes à cor- des magasins et des bagages.

Il paraît, d'après tous les rapports, qu'arrivés à Sau- ères, les Prussiens se sont divisés en deux colonnes : : a dû prendre la route de Wavres, en passant par à Walhain; l'autre colonne paraît s'être dirigée sur rès.

On peut peut-être *en inférer qu'une portion va re- tre Wellington*, et que le centre, qui est l'armée de her, se retire sur Liége. Une autre colonne avec de llerie ayant fait son mouvement de retraite sur Na- , le général Excelmans a ordre de pousser ce soir six lrons sur Sart à Walhain et trois escadrons sur Per- D'après leur rapport, si la masse des Prussiens *se e sur Wavres, je la suivrai dans cette direction afin* s ne puissent gagner Bruxelles *et de les séparer de lington.*

Si, au contraire, mes renseignements prouvent que incipale force prussienne a marché par Perwès, je irigerai, par cette ville, à la poursuite de l'ennemi.

Les généraux Thielman et Borstell faisaient partie irmée que V. M. a battue hier; ils étaient encore ce à dix heures ici, et ont annoncé que 20,000 des avaient été mis hors de combat. Ils ont demandé en nt les distances de Wavres, Perwès et Hannut. Blü- a été blessé au bras, ce qui ne l'a pas empêché de

commander après s'être fait panser. Il n'a point passé par Gembloux.

« Je suis avec respect,

» De votre majesté,

» Sire,

» Le fidèle sujet.

» Le maréchal comte de Grouchy. »

Cette dépêché était de nature à dissiper toutes les inquiétudes de l'empereur sur la manière dont le maréchal Grouchy saurait remplir sa mission ; il devait croire que ce maréchal, en exprimant lui-même l'opinion qu'une partie des troupes prussiennes se dirigeaient vers Wellington pour le soutenir, ne perdrait pas Blücher de vue ; que ses efforts tendraient à empêcher cette jonction, et que son armée, dans tous les cas, viendrait paralyser les effets de cette réunion si elle devait s'opérer. Aussi Napoléon écouta-t-il, plein de confiance, les rapports de plusieurs officiers exercés qui rentraient et qui venaient de reconnaître l'armée anglaise. Ils évaluaient sa force, en y comprenant les corps de flanqueurs, à *quatre-vingt-dix mille hommes*, chiffre qui s'accordait avec les renseignements généraux. L'armée française, on l'a vu, ne comptait que *soixante-cinq mille combattants*. Elle n'avait pas seulement la désavantage du nombre, la pluie battante de la veille avait continué durant toute la nuit, et les soldats, bivouaqués au milieu de la boue, comme le dit l'empereur, n'a-

vaient pu goûter un seul moment de repos. Il y a plus, les convois de vivres, arrêtés ou retardés par la tourmente et par le mauvais état des chemins, ne purent arriver dans la matinée. Une partie des régiments, lorsqu'ils quittèrent leur campement pour se porter sur leurs positions de bataille, n'avaient pris aucune nourriture. Pas une plainte, pas un murmure ne sortirent des rangs : quelques plaisanteries, la promesse de se venger sur les Anglais de ces privations, voilà tout ce qu'on entendit.

Vers huit heures Napoléon dit aux généraux qui l'entouraient : « L'armée ennemie est supérieure
» à la nôtre de près d'un tiers ; nous n'en avons
» pas moins quatre-vingt-dix chances pour nous
» et pas dix contre. — Sans doute, dit le maréchal
» Ney qui entrait, si Wellington était assez simple
» pour attendre Votre Majesté ; mais je viens
» lui annoncer que déjà ses colonnes sont en
» pleine retraite ; elles disparaissent dans la forêt.
» — Vous avez mal vu, lui répondit l'empe-
» reur ; il n'est plus temps, il s'exposerait à
» une perte certaine : il a jeté les dés, et ils sont à
» nous. »

Dans ce moment des officiers d'artillerie qui avaient parcouru la plaine, annoncèrent que l'on pourrait manœuvrer les pièces avec quelques difficultés, sans doute ; mais dans une heure, ajoutaient-ils, les obstacles seraient notablement diminués.

« .... Aussitôt l'empereur monta à cheval ; i porta aux tirailleurs, vis-à-vis la Haie-Sainte, re nut de nouveau la ligne ennemie et chargea le néral de génie Haxo, officier de confiance, de approcher davantage pour s'assurer *s'il avai élevé quelques redoutes ou retranchements* général revint promptement rendre compte (n'avait aperçu aucune trace de fortifications. L pereur réfléchit un quart-d'heure, puis dicta dre de bataille que deux généraux écrivaient par terre. Les aides-de-camp le portèrent au vers corps d'armée qui étaient sous les ar pleins d'impatience et d'ardeur. L'armée s'ébi et se mit en marche sur onze colonnes.

» A neuf heures les têtes des quatre colo formant la première ligne arrivèrent où elle vaient se déployer. En même temps on ap plus ou moins loin, les sept autres colonne débouchaient des hauteurs ; elles étaient en che ; les trompettes et les tambours sonnaient champs ; la musique retentissait des airs qui r çaient aux soldats le souvenir de cent victoire terre paraissait orgueilleuse de porter tant de ves. Ce spectacle était magnifique ; et l'ennem était placé de manière à découvrir jusqu'au de homme, dut en être frappé ; l'armée dut lu raître double en nombre de ce qu'elle était ré ment.

» Ces onze colonnes se développèrent avec

de précision qu'il n'y eut aucune confusion, et chacun occupa la place qui lui était désignée dans la pensée du chef; jamais de si grandes masses ne se remuèrent avec tant de facilité. A dix heures et demie, ce qui paraît incroyable, tout le mouvement était achevé, toutes les troupes étaient à leur position; le plus profond silence régnait sur le champ de bataille. L'armée se trouva rangée sur six lignes formant la figure de six V.

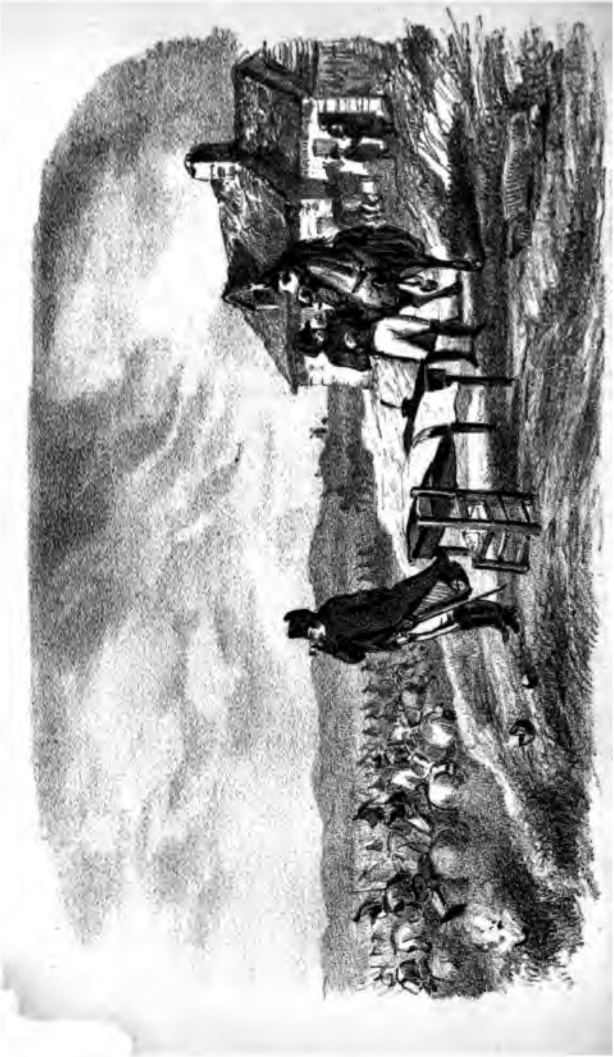
» L'empereur parcourut les rangs. Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme qui animait tous les soldats : l'infanterie légère avait ses shakos au bout des baïonnettes; les cuirassiers, les dragons et la cavalerie légère leurs casques ou shakos au bout de leurs sabres. La victoire paraissait certaine; les vieux soldats qui avaient assisté à tant de combats, admirèrent ce nouvel ordre de bataille; ils cherchaient à pénétrer les vues ultérieures de leur général; ils discutaient le point et la manière dont l'attaque devait avoir lieu. Pendant ce temps, l'empereur donna ses derniers ordres et se porta à la tête de sa garde, au sommet des six V, sur les hauteurs de Rossomme. Il mit pied à terre....

» Une bataille est une action dramatique qui a son commencement, son milieu et sa fin. L'ordre de bataille que prennent les deux armées, les premiers mouvements pour en venir aux mains sont l'exposition; les contre-mouvements que fait l'ar-

mée attaquée forment le nœud, ce qui oblige à de nouvelles dispositions et amène la crise d'où naît le résultat ou le dénoûment. Aussitôt que l'attaque du centre de l'armée française aurait été démasquée, le général ennemi ferait ses contre-mouvements, soit par ses ailes, soit derrière sa ligne pour faire diversion ou accourir au secours du point attaqué; aucun de ces mouvements ne pouvait échapper à l'œil exercé de Napoléon dans la position centrale où il s'était placé, et il avait dans sa main toutes ses réserves pour les porter à volonté où l'urgence des circonstances exigerait leur présence... » (1)

Les hauteurs de Rossomme, où l'empereur venait de se porter, sont un long plateau assez fortement ondulé, et sur lequel court la chaussée de Charleroi à Bruxelles; elles prennent naissance à la ferme du Caillou, où Napoléon avait passé la nuit, et s'arrêtent à quelques pas au delà de la ferme de la Belle-Alliance. La chaussée, quand elle a dépassé cette dernière ferme, descend dans un vallon ou ravin assez profond pour remonter ensuite, en longeant les clôtures de la Haie-Sainte, sur une terrasse, alors fort élevée, et dont le front, parallèle aux hauteurs occupées par nos troupes, s'étendait, à gauche, jusqu'à peu de distance du

(1) *Mémoires de Napoléon*, déjà cités.



Le point des hauteurs de Rossomme choisi par Napoléon comme observatoire, et sur lequel il resta depuis onze heures jusqu'à trois, était un tertre placé sur le côté gauche de la route, en face d'une maison isolée appelée la *Maison d'Ecosse*, à cent pas environ en arrière de la ferme de la Belle-Alliance (1). De là ses regards pou-

---

cet immense déblais. « Je ne reconnais plus mon champ de bataille ! » s'écria-t-il. Deux tertres qui, de chaque côté de la route, à quelques pas au-dessus de la Haie-Sainte, supportent les monuments élevés au colonel anglais Gordon, aide-de-camp de Wellington, et aux officers de la légion germanique tués dans la bataille, donnent la position et le relief exacts de l'ancien plateau. Construits avant le nivellement, sur le bord de la terrasse, ces tombeaux ont gardé leur ancienne base ; il faut de la route monter douze ou quinze marches pour arriver à celui du colonel Gordon : c'est sur le point de la chaussée qui les sépare qu'était construite la barricade dont nous venons de parler.

(1) L'empereur, depuis quelque temps, était en proie à de cruelles douleurs physiques qui lui rendaient fort pénible l'usage du cheval; il souffrait d'une affection hémorroïdale, résultat de sa vie de guerre et de campagnes, et dont les fatigues des derniers jours avaient singulièrement augmenté la violence. Le tertre dont nous venons de parler et dont la surface, comme celle de toutes les terres voisines, se trouvait transformée en une boue liquide par les affreuses pluies de la veille et de la nuit, fut recouvert d'un lit de paille, sur lequel on plaça une chaise et une

vaient embrasser tout le champ de bataille; en face de lui était le plateau de Mont-Saint-Jean; à sa gauche le château d'Hougoumont et son bois couvrant la droite de l'ennemi; à sa droite les hameaux sur lesquels Wellington appuyait sa gauche, ainsi que le chemin qui de Wavres arrive à Planchenoit, après avoir traversé les défilés de La-Chapelle-Saint-Lambert et le village de Lasnes. Planchenoit se trouvait derrière lui, dans les terres, à peu de distance sur la droite de la route. C'était par ce chemin qu'il attendait Grouchy.

A dix heures, pendant que les onze colonnes impériales s'avançaient pour prendre leur position de combat, l'empereur avait ordonné de trasmettre à ce maréchal le nouvel ordre suivant :

« En avant de la ferme du Caillou, le 18 juin,
dix heures du matin.

» Monsieur le maréchal, l'empereur a reçu votre dernier rapport daté de Gembloux; vous ne parlez à S. M. que de deux colonnes prussiennes qui ont passé à Sauvenières et à Sart-à-Walhain; cependant des rapports disent qu'une troisième colonne, qui était assez forte, a passé à Géry et à Gentines, se dirigeant sur Wavres.

» L'empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment S. M. va faire attaquer l'armée anglaise qui a pris

---

table grossières que fournirent les habitants de la *Maison d'Écosse.*

position à Waterloo, près de la forêt de Soignes; ainsi S. M. désire *que vous dirigiez vos mouvements sur Wavres*, AFIN *de vous rapprocher de nous*, de vous mettre *en rapport d'opérations* et *lier les communications*, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction, et qui ont pu s'arrêter à Wavres où vous devez arriver le plustôt possible. Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et ramasser leurs traînards. Instruisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur les ennemis, et *ne négligez pas de lier vos communications avec nous*; l'empereur désire avoir très-souvent de vos nouvelles. »

Une heure après l'envoi de cette dépêche, les tirailleurs se répandaient sur tout le front de l'armée, et les divisions composant le 2e corps (Reille) commençaient, à la gauche, l'attaque du bois et du château d'Hougoumont. Cette attaque, faite la première et de bonne heure, était destinée à tromper le général ennemi. L'empereur avait le projet de porter son principal effort sur le centre de la ligne anglaise; il voulait le percer en l'abordant par la chaussée, s'emparer de Mont-Saint-Jean, et se rendre ainsi maître du principal débouché de la forêt de Soignes. Le succès de cette attaque devait séparer les deux ailes de Wellington, leur rendre toute retraite impossible et entraîner la destruction de l'armée anglaise. Avant d'ébranler ses troupes, Napoléon voulait obliger le général en-

nemi de dégarnir cette partie de sa ligne pour renforcer sa droite. Ce mouvement, comme il le prévoyait, eut lieu; le duc ne tarda pas à diriger sur Hougoumont ses meilleures troupes. L'attaque sur Mont-Saint-Jean, si difficile en raison de l'escarpement du plateau, obstacle que l'empereur entrevoyait, nous l'avons dit, sans en bien connaître la force (1), devait, en outre, se trouver protégée par le feu d'environ quatre-vingts bou-

(1) Lorsqu'on approche d'une position fortifiée, le regard, embrassant seulement des surfaces, ne peut distinguer les escarpes ni les fossés; le sommet des remparts et celui des glacis ne font qu'*un*; il faut entrer dans les ouvrages pour en apercevoir les détails. Il en fut de même pour l'empereur à l'occasion du plateau de Mont-Saint-Jean. Napoléon, des hauteurs où il était placé, devait croire que la pente opposée à celle de la Sainte-Alliance était *continue*. Les épaisses récoltes qui couvraient la terre servaient à augmenter l'illusion. S'il eût connu l'existence du chemin faisant fossé et sa profondeur, son point d'attaque aurait été probablement changé, et l'on doit croire qu'il aurait porté son principal effort sur la gauche de Wellington. L'encaissememt du chemin sur cette partie du champ de bataille était bien moins prononcé; les pentes étaient beaucoup plus douces. La force défensive de la position occupée par les Anglais se trouvait principalement au centre de leur ligne, vis-à-vis de la Haie-Sainte, puis à la droite de cette ferme, jusque vers le château d'Hougoumont. Si le terrain se fût trouvé tel qu'il est aujourd'hui, la bataille n'eût pas duré trois heures.

à feu, au nombre desquelles étaient trente s de 12, formant l'artillerie de réserve des 1er et 6e corps. Ces quatre-vingts pièces, mal- e feu des canons anglais déjà en position sur rd de la rampe, ne tardèrent pas à se trouver itterie.

...Le maréchal Ney obtint l'honneur de com- ler cette grande attaque du centre; elle ne ait être confiée à un homme plus brave et accoutumé à ce genre d'affaires. Il envoya un es aides-de-camp prévenir que tout était prêt 'il n'attendait plus que le signal. Avant de le er, l'empereur voulut jeter un dernier regard e champ de bataille et aperçut dans la direc- de Saint-Lambert un nuage qui lui parut être roupes. Il dit à son major-général : « Maré- que voyez-vous sur Saint-Lambert? » — J'y voir cinq à six mille hommes; c'est proba- ent un détachement de Grouchy. » Toutes les tes de l'état-major furent fixées sur ce point. emps était assez brumeux. Les uns soute- it, comme il arrive en pareille occasion, qu'il ivait point de troupes, que c'étaient des s; d'autres que c'étaient des colonnes en po- i; quelques-uns que c'étaient des troupes en he (1). Dans cette incertitude, sans plus déli-

---

Les hommes et les arbres devaient se confondre. Le

bérer, il fit appeler le lieutenant-général Do
et lui ordonna de se porter avec sa division d
valerie légère et celle du général Subervie
éclairer sa droite, communiquer prompte
avec les troupes qui arrivaient sur Saint-Lam
opérer la réunion si elles appartenaient au 1
chal Grouchy, les contenir si elles étaient
mies. Ces 3,000 hommes de cavalerie n'eur
faire qu'un à droite par quatre pour être ho
lignes de l'armée ; ils se portèrent rapidem
sans confusion à trois mille toises et s'y rang
en bataille, en potence sur toute la droi
l'armée.

» Un quart d'heure après, un officier de
seurs amena un chasseur noir prussien qui v
d'être fait prisonnier par les coureurs d'un
lonne volante de trois cents chasseurs qui batt
l'estrade entre Wavres et Planchenoit. Ce hu
était porteur d'une lettre; il était fort intell
et donna de vive voix tous les renseignement
l'on put désirer. La colonne que l'on aper
vers Saint-Lambert était l'avant-garde du gé

---

bois de Lasnes, indiqué sur un grand nombre de
sous le nom de *Bois de Paris*, occupe le sommet de
teurs où débouche le chemin de Wavres à Planchen
derrière lesquelles se trouvent le village de Lasnes,
de La Chapelle-Saint-Lambert, ainsi que ses gorges
défilés.

r qui arrivait avec plus de 30,000 hommes ; ; le quatrième corps prussien qui n'avait pas } à Ligny. La lettre était effectivement l'an- : de l'arrivée de ce corps ; ce général deman- u duc de Wellington des ordres ultérieurs. Le rd dit qu'il avait été le matin à Wavres, que ois autres corps de l'armée prussienne y it campés et qu'ils y avaient passé la nuit du . 18 ; qu'ils n'avaient aucun Français devant ju'il supposait que les Français avaient mar- ır Planchenoit ; qu'une patrouille de son ré- ıt avait été dans la nuit jusqu'à deux lieues avres sans rencontrer aucun corps français. ıc de Dalmatie expédia sur-le-champ un offi- u maréchal Grouchy (1)... »

, officier était porteur du nouvel ordre suivant :

Du champ de bataille de Waterloo, le 18 juin,
» *à une heure de l'après-midi.*

.onsieur le maréchal,

ous avez écrit ce matin, à deux heures, à l'empe- jue vous marchiez sur Sart-à-Walhain, donc votre était de vous porter à Corbaix ou à Wavres. Ce der- ıouvement est conforme aux dispositions de S. M. us ont été communiqués.

ependant l'empereur m'ordonne de vous dire que levez toujours *manœuvrer dans notre direction.*

Mémoires de Napoléon, déjà cités.

C'est à vous à voir le point où nous sommes pour vous ré-
gler en conséquence et pour *lier nos communications*
ainsi que pour être toujours en mesure de *tomber sur les*
troupes ennemies qui *chercheraient à inquiéter notre*
droite, et à les écraser. En ce moment, la bataille est en-
gagée sur la ligne de Waterloo ; ainsi, *manœuvrez pour*
joindre notre droite.

» *P. S.* Une lettre qui vient d'être interceptée porte
que le général Bulow doit attaquer notre flanc. Nous
croyons apercevoir ce corps sur les hauteurs de Saint-
Lambert; ainsi, ne perdez pas un instant pour vous rap-
procher de nous et nous joindre, et pour écraser Bulow
que vous prendrez en flagrant délit. »

L'empereur, après avoir raconté l'envoi de cett[e]
nouvelle dépêche au maréchal Grouchy, ajoute
« ....Par les dernières nouvelles reçues de c[e]
maréchal, on savait qu'il devait, à la pointe du jou[r]
se porter sur Wavres. Or, de Gembloux à Wav[res]
il n'y a que trois lieues ; soit qu'il eût ou non r[eçu]
les ordres expédiés dans la nuit du quartier im[pé-]
rial, il devait être indubitablement engagé
l'heure qu'il était, devant Wavres. Les lun[ettes]
dirigées sur ce point n'apercevaient rien ; on
tendait aucun coup de canon. Peu après le gé[néral]
Domont envoya dire que quelques coureurs
tés, qui le précédaient, avaient rencontré d[es pa-]
trouilles ennemies dans la direction de Sain[t-Lam-]
bert ; qu'on pouvait tenir pour sûr que les t[roupes]
que l'on y voyait étaient ennemies ; qu'il a[vait]

dans plusieurs directions des patrouilles d'é- *pour communiquer avec le maréchal Grou-* et lui porter des avis et des ordres (1).

L'empereur fit immédiatement ordonner au te de Lobau de traverser la chaussée de Char- , par un changement de direction à droite par ion, et de se porter, pour soutenir la cavalerie re, dans la direction de Saint-Lambert; de choi- ne bonne position intermédiaire où il pût, avec 00 hommes, en arrêter 30,000 si cela deve- nécessaire; d'attaquer vivement les Prus- s aussitôt qu'il entendrait les premiers coups anon des troupes que le maréchal Grouchy détachées derrière eux. Ces dispositions fu- exécutées sur-le-champ. Il était de la plus e importance que le mouvement du comte de u se fît sans retard. Le maréchal Grouchy de- avoir, de Wavres, détaché 6 à 7,000 hommes sur t-Lambert, lesquels se trouvaient compromis que le corps du général Bulow était de 30,000 mes ; tout comme le corps du général Bulow t compromis et perdu si, au moment qu'il se- attaqué en queue par 6 à 7,000 hommes, il attaqué en tête par un homme du caractère omte de Lobau. 17 à 18,000 Français disposés

Nous avons souligné les derniers mots de cette phrase qu'ils se rapportent à un détail assez important et gnoré de l'épisode Grouchy.

et commandés ainsi, étaient d'une valeur bien supérieure à 30,000 Prussiens. Mais ces événements portèrent du changement dans le premier plan de l'empereur ; il se trouva affaibli, sur le champ de bataille, de 10,000 hommes qu'il était obligé d'envoyer contre le général Bulow ; ce n'était plus que 55,000 hommes qu'il avait contre 90,000 ; ainsi, l'armée ennemie contre laquelle il avait à lutter venait d'être augmentée de 30,000 hommes déjà répandus sur le champ de bataille ; elle était de 120,000 hommes contre 65,000 ; c'était un contre deux. « Nous avions ce matin quatre-vingt-dix » chances pour nous, dit-il, au duc de Dalmatie ; » l'arrivée de Bulow nous en fait perdre trente ; » mais nous en avons encore soixante contre quarante, et si Grouchy répare l'horrible faute qu'il » a commise hier de s'amuser à Gembloux, et envoie » son détachement avec rapidité, la victoire ne sera » que plus décisive, car le corps de Bulow sera entièrement perdu (1).... »

Il était alors plus d'une heure. L'empereur envoya au maréchal Ney, qui, depuis midi, attendait le signal de l'attaque, l'ordre de faire ouvrir le feu de ses batteries, de s'emparer de la ferme de la Haie-Sainte, au pied du plateau, et de se porter sur Mont-Saint-Jean après avoir fait occuper le hameau

---

(1) *Mémoires de* Napoléon déjà cités.

Haie, à la ... de l'ennemi ... afin ... toute communication entre l'armée anglaise et les troupes de Bulow ... nts de la ... laient la ... saient la ... ennemi.

... ction était engagée ... au d'H... le sur leur ... nt sur le ... on l'a ... l'un épisode ... journée. ... ont ne ... rès plus ... e et mal ...

... s deux ... face au ... taille ... a brigade ... étaient ... raux du 2 ... ts s'y élancèrent ... sistance de l'ennemi ... ainsi dire ... tant, repoussée ... ois et rejetée sur les ... encore nos soldats des premiers morts ; de la

franchissent ; mais à peine sont-ils de l'autre
qu'un épouvantable feu de mousqueterie tiré
que à bout pourtant, par d'invisibles mains
tomber les plus intrépides. Ces décharges part
d'un haut et long mur de briques, percé de la
meurtrières dans toute son étendue, et qui se
de clôture au jardin et au verger du château.
Anglais profitent du premier désordre pour ess
de reprendre le bois. Repoussés à leur tour
Français ne tardent pas à revenir à la charge
bois est pris et repris ; mais chaque fois qu'
approchent du château, nos troupes se voien
cueillies par le terrible feu des fantassins anglais
busqués derrière le mur de briques. Vainen
nos soldats, furieux de recevoir la mort sans
voir la donner, essaient chaque fois, dans un e
héroïque, de gravir le mur à l'aide même de
meurtrières ; ceux qui parviennent à le franch
à se jeter au milieu de l'infanterie britannique
le jardin est rempli, sont massacrés malgré
prières des officiers anglais qu'émeut un tel
rage ; et chaque fois ceux qui n'ont pu les su
sont obligés de se replier. Ces alternatives durè
quatre heures. Il ne venait à la pensée d'aucun
de chercher un autre point d'attaque et d'emplo
l'artillerie contre la partie des murs extérieurs
le bois ne protégeait pas. Vers trois heures, l'
pereur étonné de l'immobilité de sa gauche, env
aux renseignements. On l'instruisit de ce qui

passait : il regarda une des cartes étendues devant lui et désignant du doigt un point assez rapproché du château, il s'écria : « Qu'on prenne du canon, » huit obusiers, et que tout cela finisse ! » Une demi-heure après cet ordre, le château était en feu et sa grande porte enfoncée à coups de canon, livrait passage à nos fantassins, qui se ruant au milieu de l'incendie, chassaient les gardes anglaises des cours et des jardins, et s'établissaient dans la position (1).

A l'heure où les troupes de la gauche se logeaient dans le château d'Hougoumont, l'empereur, au centre de sa ligne, pouvait penser, pour la seconde fois, qu'il tenait la victoire.

Les trente pièces de gros canon destinées à appuyer l'attaque de Ney sur la Haie-Sainte et sur Mont-Saint-Jean, placées à la droite de la chaussée, portaient en plein sur le plateau et enfilaient le principal débouché des Anglais dans la forêt de Soignes. Leur ravage était effroyable ; des files entières étaient emportées. En quelques instants la

---

(1) Le bois d'Hougoumont a été complètement défriché. En revanche, les bâtiments détruits par l'incendie n'ont pas été reconstruits; leurs ruines après trente ans, portent encore la trace du feu. La haie placée en avant du mur du verger existe toujours ; ce mur, avec ses larges et nombreuses meurtrières, reste également debout ; on le voit encore tel qu'il était le jour de la bataille.

seconde ligne anglaise et les régiments de la r
serve furent dans le plus affreux désordre. Ney,
ce moment, descendait les pentes de la Belle-A
liance en trois colonnes profondes, commandé
par les généraux de division Durutte, Marcogn
et Donzelot. Durutte se portait vers les hameau
de Papelotte, de la Haie et de Smouhen, pour
placer entre la gauche des Anglais et le corps
Bulow ; Donzelot poussait droit à la Haie-Sainte
Marcognet s'avançait au centre. Les hameaux
Smouhen, la Haie et Papelotte sont enlevés p
Durutte ; une des brigades de la division bel
Perponcher et la division anglaise Picton essaie
d'arrêter Marcognet ; les Belges sont enfoncés,
première ligne des Anglais est culbutée, le génér
Picton est tué ; à son tour, Donzelot force une pa
tie des détachements chargés de défendre la Hai
Sainte de s'enfermer dans l'intérieur de la ferm
et rejette le reste sur les talus du plateau.

Le duc de Wellington, à cheval près d'un arbr
à moins de cent pas en arrière du bord de la te
rasse (1), suivait attentivement la marche des tro
colonnes de Ney. A la vue des divisions que br

(1) Cet arbre a joué une espèce de rôle dans la bataill
il servait de point de reconnaissance à tous les officie
chargés des ordres de Wellington ou dépêchés vers l
Le cultivateur auquel il appartenait l'a vendu pour
prix fort élevé à quelques amateurs anglais.

sent et culbutent les soldats de Marcognet, il fait donner à plusieurs régiments l'ordre d'aller soutenir les brigades de Picton et du général Perponcher. Dans ce moment plusieurs officiers accourent et lui montrent, en arrière de sa première ligne, au débouché de la forêt, plusieurs corps d'infanterie qui, écharpés par nos batteries de douze, quittaient le plateau et se retiraient par la route de Bruxelles. Tous les officiers rangés autour du duc courent aussitôt pour arrêter ces colonnes; lui-même lance son cheval au milieu des fuyards.

Ce mouvement de retraite avait frappé le général d'artillerie Rutty, commandant les batteries. En voyant le général anglais et son état-major prendre au galop la même direction, le général Rutty laisse le commandement des pièces au colonel Chandon et court annoncer à l'empereur que les Anglais abandonnent leurs positions.

Les efforts de Wellington pour suspendre la marche rétrograde des régiments déjà engagés dans la forêt, auraient été probablement sans résultat si, par un hasard étrange, les terribles boulets devant lesquels se retiraient ses soldats, n'avaient cessé tout-à-coup de balayer les rangs. Le duc peut alors arrêter la retraite de ses troupes; il revient précipitamment à sa place de bataille. « Rien n'est perdu! » s'écrie-t-il après avoir jeté un rapide coup d'œil dans le ravin.

Ce qui venait de se passer sur le plateau n'avait

point échappé au maréchal Ney. La pensée
de précipiter la retraite de l'ennemi et d
sa défaite, en portant sa grosse artillerie
positions que Wellington semblait aband
tirant de plus près, cette artillerie devait to
ser. Il envoya au colonel Chandon l'ordre (
ter ses pièces sur le plateau du mont Sain
le colonel obéit; le feu des pièces de douze
ces pièces furent relevées et les chevaux, la
galop, descendirent les pentes de la Belle-A
pour gravir le bord opposé. Mais au mon
Wellington jetait les yeux sur le fond du
les chevaux des batteries de réserve s'y tro
arrêtés, ayant de la boue jusqu'aux genou
affûts y entraient jusqu'à l'essieu; malgré les
des canonniers, les canons comme leurs at
restaient immobiles. Le duc envoya sur-le-
à deux régiments de dragons en position à
des extrémités du ravin, l'ordre de se la
fond de train sur les batteries embourbé
couper les traits, tuer les chevaux, sabrer le
mes sans s'inquiéter des pièces. Une distri
d'eau-de-vie est faite dans les rangs; on o
d'enlever les gourmettes de toutes les brid
dragons partent; tout dut céder au choc f
de ces chevaux dont on ne pouvait plus ma
la course, de ces cavaliers à moitié ivres,
roides et immobiles, défilaient avec la ra
d'une flèche à travers les batteries et sur le fr

nos carrés (1). Quand ils furent passés, les batteries étaient disloquées et un grand nombre de canonniers hors de combat. Le colonel Chandon était tué. Ce succès fut payé cher. Ney lança les cuirassiers Milhaut contre les dragons anglais; ces deux régiments furent presque entièrement détruits : mais Wellington avait atteint son but; il conservait son champ de bataille, et la plus grande partie de notre artillerie de réserve se trouvait hors de service. Vainement, pour réparer cette perte, Napoléon fit porter sur les mêmes positions l'artillerie légère de sa garde; son feu ne pouvait remplacer celui de pièces trois fois plus fortes et d'une portée trois fois plus grande. Tous les corps anglais reprirent leurs positions, moins une partie des équipages et plusieurs détachements qui continuèrent à fuir et arrivèrent à Bruxelles, annonçant la retraite de l'armée anglaise.

La charge des cuirassiers Milhaut avait été le signal d'autres charges exécutées par les différents régiments de cavalerie placés sous les ordres du prince de la Moskowa. Ce maréchal, que sa grosse artillerie ne protégeait plus, ne continuait pas

---

(1) « Ils passèrent en frisant nos carrés de si près que des hommes et des chevaux furent tués *à coups d'épée* par nos officiers d'infanterie. »

(Général G. de Vaudoncourt. *Campagnes de 1814 et de 1815.*)

moins d'avancer sur le front de l'ennemi. Placé, de sa personne, sur la chaussée avec la division Donzelot, il envoie à la cavalerie légère de la garde et aux cuirassiers Milhaut, revenus de leur poursuite contre les dragons anglais, l'ordre de charger les Hanovriens, ainsi qu'une brigade d'infanterie anglaise et la légion allemande du général Omptéda, qui défendent la barricade et le pied du plateau. Les Hanovriens sont culbutés ; deux bataillons de la légion allemande sont sabrés, les autres sont dispersés, ainsi qu'une partie de la brigade anglaise ; le général Omptéda est tué. La brigade du major-général Ponsonby, composée des 1er, 2^{me} et 3^{me} régiments de dragons, accourt pour rétablir le combat ; cette cavalerie est disloquée ; un lancier de la garde tue Ponsonby. Ney, pendant ce temps, avance toujours ; les bataillons anglais, en position sur la terrasse de Mont-Saint-Jean, lui jettent en vain tout le feu de leur mousqueterie ; vainement leur nombreuse artillerie sème la mort dans ses rangs ; rien ne l'ébranle ; la ferme de la Haie-Sainte est emportée ; il aborde la barricade ainsi que le chemin qui sert de fossé au plateau. Dans ce moment, infanterie et cavalerie, Français, Anglais, Allemands et Belges, tous les soldats, toutes les armes se mêlent. Les fantassins ennemis, arrêtés par l'escarpement de la terrasse, sont écharpés ; deux des aides-de-camp de Napoléon, les généraux Dejean et Gourgaud,

se trouvent dans la mêlée; le dernier, chargé de suivre cette attaque, tue de sa main quatre dragons anglais. Près de lui, le colonel du 1er de cuirassiers, Ordener, chargeant en tête de son régiment, a son cheval tué et tombe au pied du talus, il se relève, frappe encore, et parvient à sortir du chemin faisant fossé, en saisissant la queue du cheval de l'un des ses cuirassiers (1).

Ney va redoubler d'efforts; il fait avertir l'empereur; viennent quelques régiments de la réserve ou de la garde, et le plateau sera franchi, le centre des Anglais percé. « Ils sont à nous! je les tiens! » s'écria Napoléon à ces nouvelles. Le maréchal Soult, les généraux qui entourent l'empereur partagent sa joie; pour tous la victoire est certaine.

En effet, le désordre s'était mis de nouveau dans l'armée anglaise. Tous les caissons, toutes les voitures de bagages, restés après la première panique, se précipitent sur l'unique route ouverte dans la forêt; les blessés accourent de tous les points du champ de bataille : soldats anglais, belges et allemands, tous ceux que notre cavalerie a sabrés,

---

(1) Le colonel du 1er de cuirassiers, à Waterloo, est le colonel qui commandait en 1814 le 30e dragons, et dont le nom se trouve si honorablement mêlé aux événements racontés dans le chapitre VIII du 1er vol. de l'*histoire* à laquelle appartient cette relation.

se jettent à leur tour sur la route de Bruxelles, répandant encore une fois la nouvelle de la défaite de Wellington. A cette seconde alerte, la petite capitale belge est en émoi; à six heures, ses autorités se préparent à recevoir l'armée française et son chef; de six à sept heures, les hôpitaux, les magasins militaires sont évacués; tout ce qui est Anglais s'enfuit. La route d'Anvers, où chacun se dirige, est bientôt couverte de caissons, de fourgons et de fuyards à cheval, en voiture, qui courent chercher un refuge sur les navires stationnés dans ce port. Des fonctionnaires attachés à l'administration de l'armée se sauvent dans de simples charrettes, abandonnant leurs caisses, leurs registres et leurs papiers (1). Le vieux prince de Condé, emporté par ce *sauve qui peut*, court jusqu'à Malines. De Bruxelles le bruit de notre approche gagne les villes voisines. Le duc de Berry, avec les 3 à 4,000 gardes-du-corps ou volontaires composant l'armée de la cour exilée, campait à Alost, à mi-chemin entre Bruxelles et Gand, dont il gardait les approches; cet étrange général, à la fausse nouvelle du triomphe des armes impériales, abandonne précipitamment Alost, puis, au lieu de se replier sur Gand, il quitte la route qu'il doit couvrir, em-

(1) Tous ces faits sont rigoureusement exacts; ils ont eu la ville entière de Bruxelles pour témoin.

mène ses troupes à travers champs dans la direction d'Anvers et ne s'arrête qu'après avoir fait quatre lieues. Louis XVIII lui-même, dans sa capitale improvisée, ordonne les préparatifs de son départ et n'attend qu'un dernier avis de ses commissaires à Bruxelles pour gagner Ostende.

Lorsque l'officier dépêché par Ney avait abordé Napoléon, ce dernier venait de visiter une partie du champ de bataille, et de voir emporter près de lui, par un boulet, un des généraux qui l'accompagnaient, officier de la plus haute distinction, le général Devaux, commandant de l'artillerie de la garde. Il était alors quatre heures. L'ordre d'avancer et d'aller au plateau est immédiatement donné à la garde : les colonnes se forment ; elles s'ébranlent pour achever la défaite de l'armée anglaise; elles se mettent en marche. Dans ce moment, de fortes décharges d'artillerie se font entendre sur nos derrières. C'étaient Bulow et ses trente mille Prussiens qui opéraient leur puissante diversion. La garde dut soudainement s'arrêter.

Nous avons dit la marche du maréchal Grouchy durant la journée précédente. Blücher avait donc eu toute cette journée et la nuit du 17 au 18 pour réorganiser son armée. Ses communications avec Wellington n'avaient jamais été complètement interrompues. La veille, dans la soirée, il avait envoyé son chef d'état-major, le général Gneizenau, au général anglais pour concerter leurs mouve

ments du lendemain. Il avait été convenu
celui des deux généraux qui serait attaqué par
poléon, soutiendrait le choc et recevrait la bat
à outrance, tandis que l'autre manœuvrerait
tomber sur le flanc de l'armée impériale. Blü
connut dans la nuit la position prise par les
glais à l'entrée de la forêt de Soignes, ainsi qu
présence de l'empereur et de ses principales fo
en avant du plateau de Mont-Saint-Jean. Il fit
médiatement annoncer à Wellington qu'il arr
rait à son secours. Le corps de Bulow étai
moins fatigué ; il n'avait pas encore combattu.
corps, *dès la pointe du jour* (1), reçut l'ordr
se porter sur le champ de bataille de Waterloo,
dans le cas où la bataille serait engagée lorsq
arriverait, d'attaquer notre flanc droit. Bulow,
l'a vu, déboucha du bois de Lasnes vers onze h
res. Il avait mis près de six heures pour faire d
lieues ; encore n'était-il arrivé qu'avec des tête
colonnes. A la vérité, les chemins de trav
qu'il avait eu à franchir sont affreux. Pendant
d'une lieue, la voie, à peine assez large pou
passage d'une charrette, gravit ou descend
pentes tellement rapides, qu'il y a danger pour
chevaux ou les voitures qui osent s'y hasarder.

(1) Rapport de Blücher sur les deux journées de
et 18 juin.

nature du sol augmente encore les obstacles; quand on n'enfonce pas dans le sable on glisse sur la marne (1). Ce sont ces pentes et ces gorges, appelées les *défilés de la Chapelle-Saint-Lambert*, du nom du village dispersé sur les hauteurs et dans les fonds où passe le chemin, que l'empereur avait ordonné au maréchal Grouchy de faire occuper par une division de sept mille hommes de toutes armes. Il n'était pas besoin d'une force aussi considérable pour les garder; quelques centaines d'hommes résolus pouvaient y arrêter toute une armée.

L'infanterie de Bulow avait pu le suivre. Son artillerie et sa cavalerie se firent attendre. Il était plus de deux heures lorsque tout le corps d'armée se trouva rassemblé. A trois heures, Bulow descendit vers Planchenoit; à quatre heures son artillerie et ses trente mille soldats en vinrent aux prises avec l'artillerie et les dix mille combattants du comte de Lobau.

---

(1) La rapidité de ces pentes en certains endroits a obligé les habitants de placer, de distance en distance, en travers du chemin des troncs d'arbres, espèces d'escaliers qui servent de points d'arrêt ou de repos aux voitures. Le voyageur qui passe à la Chapelle Saint-Lambert a besoin de l'affirmation de tous les vieux habitants, pour croire qu'une armée, composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, a pu traverser le territoire de cette commune.

De tous nos généraux, le comte de Lobau était le plus ferme, le plus inébranlable sur une position. Choisi par l'empereur pour arrêter les Prussiens en avant de Planchenoit, il justifia sa réputation. Une première brigade prussienne se présente; Lobau la repousse et la culbute; une seconde brigade accourt; elle est également mise en déroute; Bulow, à son tour, donne avec le gros de ses forces. Nos soldats, bien que se battant un contre trois, tinrent ferme longtemps. Obligés à la fin de céder au nombre, refoulés jusque sur l'église et sur le cimetière de Planchenoit, les régiments du 6e corps, durant près d'une heure, brisèrent tous les efforts des Prussiens contre cette position. Mais si Bulow ne gagnait pas de terrain, son artillerie s'étendait, et, débordant la droite du comte de Lobau dont la ligne était établie parallèlement à la route, à moins de trois cents toises au delà de la *maison d'Écosse*, ses canons et ses obusiers prolongeaient leur feu sur nos derrières. Les boulets Prussiens, balayant alors la chaussée, arrivaient jusque dans le groupe où était l'empereur. Cette chaussée n'était pas seulement notre unique route de retraite, elle servait à tous les mouvements de l'armée. Napoléon, pour ne pas se laisser tourner, dut se résoudre à envoyer au comte de Lobau la division de jeune garde faisant partie des régiments qui, une heure auparavant, s'étaient ébranlés, puis arrêtés au moment même où ils al-

laient porter au prince de la Moskowa le renfort qui lui aurait donné la victoire.

Ney, quand Bulow avait tiré ses premiers coups de canon à Planchenoit, se maintenait au pied du plateau, attendant, pour un décisif et dernier effort, les troupes de la réserve qu'il avait fait demander. A quelques pas de lui, Wellington, impassible et debout sous son arbre, dépêchait officiers sur officiers dans la direction de Saint-Lambert, et s'efforçait vainement, à travers les nuages de fumée que la poudre répandait sur le champ de bataille, de saisir un indice de l'arrivée si positivement promise et si impatiemment attendue des soldats Prussiens. Rien ne paraissait. Tout fuyait en désordre, on se le rappelle, sur les derrières de son armée. La route de Bruxelles, encombrée de blessés et de bagages, rendait, en outre, la retraite impossible; et, cependant, une seconde fois il voyait venir la défaite. Tout-à-coup, au loin, sur la droite et en arrière de notre champ de bataille, éclate l'artillerie de Bulow. De sa position élevée sur le plateau, le duc bientôt peut même saisir la vive lueur des canons prussiens : la nouvelle court dans tous ses régiments; la confiance renaît, les rangs se raffermissent, les différents carrés se rapprochent du bord du plateau; sur toute la ligne les Anglais reprennent l'offensive.

Lorsque l'empereur, au bruit du canon de Bulow, avait arrêté la marche de sa garde, il avait fait

dire au maréchal Ney que, ne pouvant disposer de sa réserve avant de connaître le résultat de l'intervention de ce nouvel adversaire, il lui recommandait de se borner à garder la Haie-Sainte, de la créneler et de suspendre toute opération offensive jusqu'à ce que l'effort du général prussien fût décidé, Ney obéit ; mais Wellington, nous venons de le dire, rassuré par l'arrivée de Bulow, venait de passer de la défense à l'attaque. Le premier résultat de ce mouvement fut une tentative violente contre la Haie-Sainte. Les régiments anglais chargés de reprendre cette position, vigoureusement repoussés par notre infanterie, eurent en outre à supporter les coups des cuirassiers Milhaut, de la cavalerie légère de la garde, lanciers et chasseurs. que Ney lança successivement contre eux. Ces braves cavaliers, que leurs efforts précédents auraient dû lasser et qui se battaient au milieu de boues épaisses, visqueuses, sur un terrain couvert de récoltes dont la hauteur atteignait le poitrail de leurs chevaux, étaient partis aux cris de *vive l'empereur !* Leur élan les avait portés au bord du plateau. Une fois là, ils ne veulent pas s'arrêter ; dans un effort furieux ils franchissent le talus, s'élancent sur les batteries qui couvrent le front de la ligne anglaise, sabrent les canonniers et chargent les carrés d'infanterie destinés à protéger ceux-ci. Ney n'a pu voir sans être ému la brillante charge de sa cavalerie ; son ardeur l'emporte ; il oublie les

ordres de l'empereur, et se jetant sur la trace des chasseurs et des lanciers de la garde et des cuirassiers, lui-même monte à l'assaut de ce rempart jusqu'alors infranchissable, le gravit et paraît sur la crête, salué par les applaudissements de tous ses soldats. Il fait annoncer ce succès à l'empereur et sollicite de rechef l'envoi de quelques régiments de la réserve. L'ennemi, disait-il, pliait sur tous les points; une partie de ses carrés semblaient se retirer du champ de bataille. Napoléon, quand cette nouvelle demande de renforts lui arriva, venait d'envoyer au comte de Lobau l'infanterie de la garde dont il pouvait disposer. C'était la seconde fois depuis moins d'une heure que l'intervention des trente mille Prussiens de Bulow, en arrière de notre flanc droit, empêchait l'empereur de lancer contre l'armée anglaise ébranlée, les forces qui devaient achever sa défaite. Dans un autre moment, il aurait applaudi au brillant fait d'armes de Ney; ce coup hardi le mécontenta; il dit au major-général : « Voilà un mouvement prématuré qui pourra » avoir des résultats funestes sur cette journée. » Le duc de Dalmatie s'emporta contre son collègue : « Votre Majesté a raison, répondit-il; il nous com » promet comme à Iéna. »

Cependant les cuirassiers Milhaut et la cavalerie légère de la garde, désunis par l'énergie même de leur attaque, privés du soutien que Ney attendait, et chargés à leur tour par la cavalerie ennemie,

n'avaient pas tardé à se voir repoussés du plateau ainsi que le maréchal, et forcés de se replier derrière notre première ligne. Informé de ce mouvement rétrograde, Napoléon voulut maintenir du moins celle-ci; il fit partir, à défaut d'infanterie, les deux divisions des cuirassiers Kellermann. Lorsque ces quatre brigades, parvenues à la hauteur de la Haie-Sainte, se rangèrent pour charger, les cuirassiers Milhaut, les chasseurs et les lanciers de la garde, impatients de porter de nouveaux coups, vinrent prendre place à côté d'eux. Tous s'ébranlèrent bientôt aux cris de *vive l'empereur!* Les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, au nombre de 2,000 h., sous les ordres du général Guyot, se trouvaient en arrière. C'étaient les seuls régiments qui restaient à l'empereur de cette réserve de grosse cavalerie qui, bien employée, lui avait donné tant de fois la victoire. Ils ne surent pas résister à l'entraînement de l'exemple, à ce besoin de combattre qui animait toute cette armée. En voyant leurs camarades de la garde et de la ligne qui s'avançaient, ils s'avancèrent. Vainement Napoléon, averti de ce mouvement intempestif, essaie de l'arrêter; les ordres des officiers qu'il envoie, étouffés sous les cris de *vive l'empereur!* qui sortent de toutes les bouches, ne sont pas entendus. Cuirassiers Kellermann et Milhaut, lanciers, dragons, chasseurs et grenadiers à cheval de la garde, tous s'élancent droit à la cime du fatal

plateau. Ils étaient sept mille chevaux. La cime du plateau est une seconde fois franchie. Cette masse de cavaliers d'élite, dont le galop ébranle la terre, tombe avec la fureur de l'ouragan sur de longues files de cavalerie qui semblent les attendre et qu'ils voient rangées devant eux. Celles-ci se replient à droite et à gauche et démasquent une batterie de soixante pièces qui vomit la mort sur nos soldats. Ces braves gens n'en sont point ébranlés; ils se précipitent sur les canons, renversent, tuent les canonniers, et continuant leur course intrépide, se lancent sur les carrés d'infanterie formés en arrière des batteries qu'ils viennent d'emporter. Les carrés tiennent ferme; nos escadrons tourbillonnent autour d'eux; quelques-uns dans leur élan traversent la seconde ligne anglaise et viennent jeter le désordre dans les réserves. En ce moment, nos sept mille cavaliers parcourent en maîtres toute la surface du plateau; ils le sillonnent dans tous les sens du pied de leurs chevaux, à travers les espaces libres qui séparent chaque carré. Ils chargent partout, sur tous, sans pouvoir cependant briser la passive résistance de l'infanterie britannique. Après chaque charge, le carré qu'ils quittent se déploie et les accable de son feu; nos cavaliers reviennent, le carré se reforme : onze fois la brigade du major-général Hackett répéta cette manœuvre; elle fut chargée onze fois Cette brigade était composée des 69e,

30e, 53e et 75e régiments. Après la onzième charge pourtant, le 69e était taillé en pièces; les deux tiers des soldats composant les trois autres régiments étaient couchés par terre. Sur certains points de la seconde ligne, des escadrons français, anglais, hollandais, chargeant les uns contre les autres, se trouvèrent mêlés. Cette effroyable lutte, dont l'histoire n'offre peut-être pas d'exemple, dura près de deux heures (1). Au milieu de cette mêlée, Wellington, lord Hill, le prince d'Orange, courant d'un carré à l'autre, et s'y tenant alternativement renfermés, encouragent leurs soldats, leur rappellent la présence des Prussiens sur nos derrières, et leur annoncent l'arrivée de nouveaux secours. « Tenez fermes, *my boys* (2), » s'écriait Wellington; « si nous quittons d'ici, que dira-t-» on de nous en Angleterre? » Les fantassins anglais doublent et triplent leurs rangs, mais à chaque instant de nouvelles charges les entament. Wellington voudrait vainement abandonner le champ de bataille; non-seulement son unique route de retraite à travers la forêt est fermée par

---

(1) « Le duc de Wellington m'a assuré lui-même, au congrès de Vérone, qu'il n'avait jamais rien vu de plus admirable à la guerre, que les charges reitérées des cuirassiers français sur ses troupes de toutes les armes. »

(Note du général Jomini — *Campagne de* 1815.)

(2) Mes enfants, mes garçons.

les voitures de blessés, par les fourgons et par les chariots qui l'encombrent, mais la présence de notre cavalerie au milieu de ses régiments qu'elle atteint par des charges sans relâche, le met dans l'impossibilité de faire la moindre disposition, d'ordonner le moindre mouvement. « Mon Dieu! » s'écrie-t-il avec désespoir, « me faudra-t-il donc » voir tailler en pièces tous ces braves gens (1) ! » Un aide-de-camp lui annonce que la 5ᵉ division, réduite de quatre mille hommes à quatre cents, ne peut plus tenir ses positions. « Il faut pourtant » qu'elle reste avec moi sur le terrain jusqu'au » dernier homme, répond le duc ; il n'y a que la » nuit ou Blücher qui puissent nous tirer d'ici. » La ténacité de ses soldats répond, au reste, à la sienne ; ils semblent cloués à la terre. A ce moment, toutefois, le moindre effort décidait la victoire ; mais, par une fatalité déplorable, notre réserve de cavalerie tourbillonnait alors sur le plateau, et les soldats du comte de Lobau, ainsi que les régiments de la garde, formant notre réserve d'infanterie, combattaient en arrière de notre ligne de bataille, à Planchenoit. Ils venaient d'y écraser les Prussiens.

---

(1) *La cavalerie française nous entourait comme si c'eût été la nôtre.* (Lettre de lord Wellington à lord Beresford.— *Recueil des dépêches et ordres du jour*, déjà cité, n° 972.)

D'abord la marche offensive de ces derniers
tait arrêtée, puis leur feu était demeuré stati
naire; bientôt les boulets de l'artillerie prussie
n'arrivèrent plus sur la chaussée; une demi-he
après, Bulow, abordé à la baïonnette par la d
sion de jeune garde que conduisait le général
hesme, et par les fantassins du 6e corps que s
tenaient des charges fournies par la cavalerie
généraux Domont, Jacquinot et Subervie, se vo
chassé de Planchenoit. Au bout d'une heure
lieutenant de Blücher, repoussé par Lobau au-
de ses premières positions, se retirait en désor
Le rôle actif de cette seconde armée ennemie
le champ de bataille, venait de cesser.

Napoléon connut la retraite de Bulow en m
temps que les premiers résultats de l'irruptio
notre grosse cavalerie sur le plateau de Mont-S
Jean. Ce plateau formidable était enfin dans
mains; nos cavaliers le parcouraient dans tou
sens, librement et en maîtres; et six drape
gage de leur triomphe, venaient d'être présen
l'empereur en face de la Belle-Alliance, par
chasseurs de la garde et par trois cuirassiers. (
fois la victoire paraissait certaine. Une a
prussienne qui, de toute la campagne, n'avai
tiré un coup de fusil, venait de nous attaquer
que nous étions en plein combat contre des f
anglaises presque doubles des nôtres; et pou
nous l'avions emporté sur ces deux advers

nous avions vaincu deux armées sur le même champ de bataille. Soixante-cinq mille Français, privés la plupart de nourriture depuis la veille e luttant au milieu de la boue, avaient battu cent vingt mille hommes. La joie, autour de Napoléon, était sur toutes les figures, l'espoir dans tous les cœurs. Cette joie devait être courte.

La charge de nos sept mille cavaliers sur le plateau, mieux dirigée, convenablement conduite, aurait décidé de la journée. Faute d'un chef, elle devait rester stérile. Si Murat, par exemple, se fût trouvé à la tête de cette masse de cavalerie, pas un bataillon anglais ne serait resté debout (1). Mal-

---

(1) On sait que Murat, le 11 janvier 1814, avait fait alliance avec la coalition, au moment où son secours était le plus utile à la cause impériale. Au mois d'avril 1815, il avait attaqué l'Autriche, lorsque l'empereur avait un puissant intérêt à ce que son beau-frère se réservât pour une diversion qui pût coïncider avec la nouvelle lutte que la France allait engager contre l'Europe. Sa défection, comme sa levée de boucliers prématurée, furent également fatales à Napoléon. Battu par les Autrichiens à Tolentino le 4 mai, forcé de quitter Naples le 20, Murat débarqua le 25 sur la plage de Cannes, et fit demander à Napoléon la permission de se rendre à Paris. L'empereur lui fit défendre de se présenter devant lui, et lui assigna le département du Var pour résidence La double faute de Murat était sans excuse, sans doute ; mais il l'aurait probablement rachetée comme soldat sur le champ de bataille

heureusement, aucun des généraux mêlés à cet effort n'avait l'autorité morale suffisante ni la main assez forte pour maitriser tous ces régiments. Il y eut un entraînement commun, mais nul ensemble. Les coups restaient pour ainsi dire isolés; chaque régiment, chaque escadron chargeait en quelque sorte pour son propre compte. D'un autre côté, l'élan de la cavalerie la plus brave a ses limites; les bras les plus robustes se fatiguent à frapper. Il arriva donc que, privés de direction, désunis par leurs mouvements autour de chaque carré, décimés par le terrible feu de l'infanterie anglaise, lassés, épuisés, nos héroïques cavaliers attaqués à leur tour par la cavalerie britannique restée inactive durant la plus grande partie de cette lutte, se virent, au bout de deux heures de charges sans relâche, ramenés au pied de la posi-

---

de Waterloo. Son absence fut regrettée. Napoléon disait à Sainte-Hélène · « Je l'eusse emmené à Waterloo (Murat); mais il y avait dans l'armée française tant de moralité et de patriotisme, qu'il est douteux qu'elle eût voulu supporter le dégoût qu'avait inspiré celui qu'elle disait avoir trahi, perdu la France. Je ne me crus pas assez puissant pour l'y maintenir, et pourtant il nous eût valu peut-être la victoire. Jamais à la tête de la cavalerie on ne vit personne de plus déterminé, de plus brave, d'aussi brillant... Deux fois en proie aux plus étranges vertiges, il fut la cause de nos malheurs : en 1814, en se déclarant contre la France; en 1815, en se déclarant contre l'Autriche. »

n. Ils s'y arrêtèrent, les cuirassiers en première
;ne, et bravant avec la plus incroyable audace,
ns bouger, le feu des pièces qu'ils avaient prises
qui tiraient maintenant contre eux; le feu de
nfanterie qu'ils avaient si long-temps sabrée et
i s'avançait à demi-portée de fusil sur le bord
la rampe, qu'elle n'osait pourtant dépas-
: (1). Il était alors sept heures. L'empereur,
erti du mouvement offensif de la cavalerie an-
aise, s'était empressé, quelques instants au para-
nt, de donner à quatre bataillons de moyenne
irde, les premiers revenus de Planchenoit,
rdre d'aller maintenir notre grosse cavalerie sur
s positions qu'elle avait conquises, et que, dans
pensée, elle devait encore occuper sur le pla-
au. Lui-même, maintenant que l'intervention
Bulow sur nos derrières se trouvait annulée,
solut de se placer à la tête du reste des troupes
our accomplir ce que l'effort de toute notre cava-
rie n'avait pas obtenu, pour achever la destruc-
on de l'armée anglaise. Pendant qu'il faisait ses

(1) Lorsque les cuirassiers qui avaient combattu à Wa-
rloo rentrèrent en France, après cette fatale et courte
mpagne, on remarquait avec étonnement que presque
us étaient blessés au bras gauche : c'était le côté du
rps que, dans la position prise par eux après cette
arge, ils présentaient à l'artillerie et à la mousqueterie
glaises.

dispositions dans ce but, les quatre bataillons de moyenne garde avançaient. L'apparition de cette nouvelle colonne, dont tous les soldats portaient de hauts bonnets à poil et qui marchait silencieuse et compacte, frappa Wellington, revenu, à ce moment, à sa place de bataille. Opposer des hommes à ces hommes d'élite, c'était courir la chance d'un échec presque certain ; le duc ordonna de briser la colonne à coups de canon ; une batterie qui ne devait tirer qu'à mitraille, vint immédiatement s'établir dans la direction des quatre bataillons. Au moment du choc, le général anglais et son état-major devinrent attentifs ; la mousqueterie autour d'eux cessa.

La tête de la colonne ne tarda pas à se trouver à portée ; les soldats qui la composaient montaient lentement les pentes du plateau ; ils marchaient de front, allignés et calmes comme en un jour de revue ; tous avaient l'arme au bras. Les canons anglais tonnent. Wellington et les officiers qui l'entourent regardent : la forêt de bonnets à poil qu'ils ont devant eux subit alors, dans sa partie la plus rapprochée, ce mouvement d'ondulation qu'imprime un fort coup de vent aux hauts épis d'un champ de blé. Le balancement s'affaiblit et s'efface. La colonne se remet en marche ; elle semble moins profonde, mais le pas des soldats est toujours aussi ferme et aussi lent, les fusils sont aussi droits, les files aussi égales, aussi serrées ; on

entend pas un coup de feu, pas le moindre cri. ne seconde décharge éclate : on a tiré de plus rès. L'oscillation, à la surface des premiers ıngs, est plus prononcée que la première fois. ›mme la première fois, les bonnets et les fusils ›rès s'être lentement penchés à plusieurs reprises de la gauche à la droite et de la droite à la ıuche, se redressent. La colonne se meut de nouveau; elle avance toujours lente, toujours silenieuse; son front, toujours aligné comme un mur, e présente aucun vide; seulement la masse semle considérablement réduite. La lueur des canons nglais brille une troisième fois. L'état-major ennemi, quand la fumée est dissipée, interroge aviement le terrain : la colonne apparut encore à la ıême place, ont dit des témoins oculaires; mais ›s soldats, restés debout, demeuraient immobiles; ientôt on les vit s'éloigner; deux bataillons veaient d'être presqu'entièrement détruits; les eux autres se retiraient en frémissant.

Pendant ce temps, l'empereur appelait à lui les 'oupes de Reille restées à Hougoumont ainsi que ›s régiments de la garde détachés à Planchenoit et ue la retraite des Prussiens avait rendus disponibles, et il préparait ces infatigables soldats pour attaque qui devait donner le coup de grâce à l'arıée anglaise (1).

(1) Les troupes du comte de Lobau furent seules laissées Planchenoit.

Le jour baissait ; il était plus de huit heures. Dans le même moment, Wellington, comprenant que l'effort qui se préparait devait être le dernier, disposait sa défense en général qui sait que le secours lui arrive, que son salut tient à une résistance de courte durée, tandis que s'il faiblit, pas un canon, pas un homme de son armée ne peuvent échapper. Tous les détachements encore debout autour de lui, les soldats d'artillerie que nos cavaliers n'avaient pu atteindre, les pièces qu'ils ont enlevées sans pouvoir les emmener (1), tout ce qui lui reste de forces, en un mot, est concentré sur le bord du plateau. Le calme du duc pourtant l'abandonne ; il est visiblement alarmé. A chaque instant il interroge sa montre ; de minute en minute il envoie des officiers en découverte dans la direction d'Ohain.

L'abandon du plateau par notre cavalerie, mais surtout le mouvement rétrograde des quatre bataillons de moyenne garde que l'artillerie anglaise venait de repousser, avaient ébranlé l'infanterie du prince de la Moskowa. L'empereur, averti, prend les devants sur sa garde et arrive près de la Haie-Sainte au moment ou plusieurs régiments du ma-

---

(1) Deux fois nos troupes étaient parvenues sur le plateau. Chaque fois, à l'approche de nos soldats, les artilleurs anglais, avec les avant-trains des pièces et les chevaux, se retiraient dans l'intérieur des carrés d'infanterie.

bal se mettaient en pleine retraite. Na[illegible]
ranime; il leur parle, les exalte. Bientôt quatre
uveaux bataillons de la moyenne garde parais[sent]
t; les soldats de Reille arrivent à leur tour. Na[pol]
éon forme de toutes ces troupes plusieurs co[lon]
nes d'attaque et va se placer à la gauche de la [Haye]
e-Sainte, au fond du ravin, pour présider à leur [dépa]
ler. Puis, tandis que l'artillerie des deux armées,
nant sur les deux hauteurs de Mont-Saint-Jean
e la Belle-Alliance, forme sur sa tête une voû[te]
e feu, il jette à chaque régiment quelques pa[role]
s ardentes, et répond aux cris d'enthousiasme [des]
soldats en leur montrant de la main la form[idab]
le position qu'ils doivent enlever (1). Tous
blent animés d'une vigueur et d'une énergie
relles. Des blessés en grand nombre, le visage
nglanté ou meurtri, sont mêlés dans les rangs
dés à se battre tant qu'ils se tiendront debout,
atients de concourir à la victoire, résultat cer[tain]

La profondeur du ravin tenait surtout à l'exhausse-
du plateau de Mont-Saint-Jean. Depuis le nivelle-
, ce n'est plus qu'un simple pli de terrain. Ainsi la
-Sainte, malgré sa position entre les deux armées,
it pour ainsi dire pas atteinte par les boulets tirés
plateau à l'autre. ses cheminées, ses toits furent à
 endommagés. Aujourd'hui, des batteries, occupant
êmes positions, raseraient toute la partie supérieure
âtiments.

tain, pour eux, du dernier effort ordonné par chef. Les officiers agitent leurs épées, les fant leurs fusils, les cavaliers leurs sabres. L'exalt est dans toutes les âmes ; tous jurent de vai Ney les conduit.

Dans ce moment, une vive fusillade éclate à extrême droite. Des officiers accourent ; ils a cent que les corps allemands et belges foi l'extrême gauche de l'armée anglaise, attaqu pris à dos par des troupes venant dans la dire de Wavres, sont chassés à coups de canon et à de fusil des positions qu'ils défendent contre et se replient dans le plus affreux désordre centre de Wellington. « C'est Grouchy ! » s Napoléon. Labédoyère court à la tête des colo il annonce la nouvelle; des cris de *vive l'empe* lui répondent ; puis on entend ces mots sor toutes les bouches : *en avant ! en avant !*

Napoléon, durant toute la bataille de L avait vainement appelé les 47,000 hommes d *aile gauche*, Durant toute la bataille de Wat il devait attendre non moins vainement les 3 hommes de son *aile droite*.

Les instructions données par l'empereur a réchal Grouchy , la veille 17, sur le champ d taille de Ligny , étaient ainsi conçues : « M » vous à la poursuite des Prussiens, comp » leur défaite en les attaquant dès que vo » aurez joints , et ne les perdez jamais de vu

» vais réunir au corps du maréchal Ney les troupes » que j'emmène ; marcher aux Anglais et les com- » battre s'ils tiennent de ce côté-ci de la forêt de » Soignes ; vous correspondrez avec moi par la » route pavée qui mène aux Quatre-Bras (1). » Le chef de l'*aile droite*, on le sait, s'était arrêté le soir du 17 à Gembloux, après avoir fait moins de deux lieues. La fâcheuse lenteur de cette marche, résultat, nous l'avons dit, de retards indépendants de la volonté du maréchal, devait et pouvait se trouver réparée le lendemain. En admettant même que M. de Grouchy n'eût pas reçu, ainsi qu'il l'a constamment affirmé, les deux ordres verbaux qui lui furent expédiés par l'empereur dans la nuit du 17 au 18 (2), ordres dont il a même nié la réalité et qui auraient été composés, a-t-il dit, dans les loisirs de Sainte-Hélène, toujours est-il que, détaché à la poursuite d'un ennemi battu, dont il avait perdu la trace, et qui avait sur lui l'avance d'une journée, l'intelligence la plus vulgaire de sa position et de ses devoirs lui imposait l'obligation de se mettre en marche *dès la pointe du jour*, Or, des documents irrécusables que nous avons sous

---

(1) Ces instructions étaient verbales ; nous les donnons *telles* que M. de Grouchy lui-même les a reproduites dans les nombreux écrits qu'il a publiés sur son rôle dans la journée du 18.

(2) Voir ces deux ordres, pages 95 et 98.

les yeux, constatent que le 18, entre sept et huit heures du matin, à une époque de l'année où le jour commence à trois heures, le maréchal était encore de sa personne à Gembloux, et que ce fut seulement à la même heure que le 4e corps (Gérard) reçut son ordre de mouvement. « Nous » perdons un temps bien précieux, » disait le général Gérard, sur les sept heures, à l'inspecteur aux revues Dennièe; « je ne puis pas provoquer » les ordres du maréchal, je ne le veux pas; mais » vous, qui le connaissez, allez le voir et tâchez de » savoir ce qu'il veut faire. »

Dans son rapport, daté de Gembloux, *dix heures du soir* (1), le maréchal Grouchy disait à l'empereur : « Le général Excelmans a ordre de pousser ce soir six escadrons sur Sart-à-Walhain.... D'après leur rapport, si la masse des Prussiens se retire sur Wavres, je la suivrai dans cette direction afin qu'ils ne puissent gagner Bruxelles et *de les séparer de Wellington.* » Dans la soirée, le général Excelmans, qui suivait les Prussiens pas à pas, malgré le mauvais temps, et bien qu'il fût sans un seul peloton de cavalerie légère, avait effectivement fait dire au maréchal « que les Prussiens se retiraient sur Wavres *pour se rapprocher de l'armée anglaise.* » Le lendemain de bonne heure,

(1) Voir ce rapport, page 99.

ˌlmans lui avait encore envoyé le chef d'esca-
ı d'Estourmel pour lui répéter « que l'armée
sienne avait *continué son passage à Wavres*,
lant une partie de la nuit et de la matinée,
r *se rapprocher des Anglais.* » Ces informa-
s, que confirmaient, au reste, tous les rensei-
nents donnés par les gens du pays (1), déci-
nt le maréchal à se porter sur Wavres. Cette
ction était pour ainsi dire parallèle à la route
ie la veille par l'empereur depuis les Quatre-
; la distance entre ces deux lignes variait de
à quatre lieues; la Dyle coulait entre elles
.

ous venons de dire combien les ordres de mou-
ent avaient été tardifs; ils furent, en outre, si
igemment donnés, que le quatrième corps se
bligé de faire halte au sortir de Gembloux,
laisser défiler le troisième (Vandamme) qui
it marcher avant lui, et que le général Gérard
ut se mettre définitivement en route qu'à neuf
es (2). Enfin, les principaux corps de cette

« Les domestiques même de son hôte, M. Delrue,
les Prussiens avaient pris pour guides, vinrent ren-
ompte de la direction qu'ils avaient prise (Wavres).»
énéral G. de Vaudoncourt, *Campagnes de* 1814 *et de*
.)

Tous ces détails, ainsi que ceux qui précèdent,
ne ceux qui vont suivre, sont textuellement repro-

armée, par une disposition passablement étrange, marchaient sur une seule colonne.

On compte environ trois lieues et demie de Gembloux à Wavres. A onze heures, le corps de Gérard avait parcouru le tiers à peu près de cette distance et se trouvait à la hauteur des deux villages de Walhain et de Sart-à-Walhain, distants l'un de l'autre de moins d'un quart de lieue. Le général Gérard, apprenant que le maréchal était arrêté dans ce dernier village, vint trouver le général en chef. Le maréchal, quand Gérard arriva, était à table (1). Des officiers, en grand nombre, remplissaient la maison ou se promenaient dans le jardin; l'un de ceux-ci, le colonel Simon-Lorrière, faisant les fonctions de chef d'état-major du quatrième corps, en remplacement du général Saint-Rémy, grièvement blessé l'avant-veille, crut entendre des détonations d'artillerie sur la gauche, dans la direction qu'avait dû suivre l'armée conduite par l'empereur. Le bruit était sourd; il tombait une pluie très-fine. Les détonations se répétèrent. Le colonel courut avertir le chef du quatrième corps. Ce dernier et le maréchal sortirent immédiatement

---

duits de documents originaux que nous avons sous les yeux.

(1) « Je le trouvai mangeant des fraises. » (Maréchal Gérard. — *Quelques documents sur la bataille de Waterloo.*)

et allèrent se placer au centre du jardin, dans un kiosque où se trouvaient déjà plusieurs généraux ainsi qu'un assez bon nombre d'officiers d'état-major, tous attentifs au bruit. Plusieurs de ces derniers, M. de Rumigny, aide-de-camp du général Gérard, entr'autres, étaient couchés, l'oreille contre terre, pour mieux saisir la direction des décharges; tous déclaraient qu'elles venaient de la gauche. La pluie bientôt cessa; les nuages s'élevèrent; les coups alors se firent plus distinctement entendre; la canonnade resta quelque temps stationnaire, puis elle augmenta et devint enfin si forte, qu'au dire de tous les témoins de cette scène, la terre en tremblait. « C'est une seconde bataille Wagram! » s'écria le maréchal Grouchy lui-même.

On fit appeler le maître de la maison, un notaire nommé Hollaert. Le maréchal lui demanda quel était le lieu d'où ces décharges effroyables semblaient venir. M. Hollaert indiqua la forêt de Soignes, distante d'environ trois lieues et demie. « Il
» faut marcher sur-le-champ au canon, M. le ma-
» réchal, dit le général Gérard; il faut nous met-
» tre promptement en rapport d'opérations avec
» l'empereur. » Le maréchal objecta ses ordres. Il devait, disait-il, suivre l'ennemi et ne pas le quitter. « Eh bien! répliqua Gérard, permettez-moi
» d'exécuter le mouvement avec mon seul corps
» et la division de cavalerie du général Valin;

» vous suivrez les Prussiens avec le reste des trou-
» pes. Ce que vous avez devant vous ne saurait
» vous inquiéter, puisque le général Excelmans
» vous a informé que Blücher a franchi la Dyle
» dans la nuit avec la majeure partie de ses trou-
» pes; dans tous les cas, la jonction de mon corps
» avec l'armée de l'empereur ne peut qu'être utile
» à vous et à S. M. »

Dans ce moment un groupe d'officiers, parmi lesquels se trouvait le général de génie Valazé, fit irruption dans le jardin; tous accouraient étendant la main vers la gauche et s'écriant : « Voilà la bataille! c'est là qu'est la bataille! » Le général Valazé était accompagné d'un guide sorti de la garde impériale et qui avait revêtu son ancien uniforme. « Où est le feu? lui demanda le général. » — Vers Mont-Saint-Jean, répondit le guide, et » dans trois heures nous pouvons être là où on se » bat (1). » M. Hollaert, consulté une seconde fois,

(1) « La distance exacte de Sart-à-Walhain à Frischermont (entre Lasnes et Planchenoit), n'est pas de plus de quatre heures, d'après les renseignements pris sur les lieux mêmes, et qui constatent qu'elle peut être facilement parcourue, à pied, en trois heures et demie. De plus, il existe un pont pour les voitures à Ottignies, village qui touche à Moustiers. »

(Maréchal Gérard. — *Dernières observations sur la bataille de Waterloo.*)

rma cette déclaration. « Il faut marcher au
non! » dit encore le général Gérard avec une
ureuse insistance. « Au canon! » répétaient le
ral Valazé et tous les officiers groupés autour
iosque. « Au canon! au canon! » criaient égale-
t les dragons du colonel Bricqueville (20e régi-
t) ainsi qu'une foule d'officiers et de soldats de
s armes, qui, émus, eux aussi, par le bruit de
llerie, se tenaient debout tout à l'entour du
n, et suivaient avec une attention inquiète
un des détails de l'espèce de conseil réuni
leurs yeux dans l'intérieur ouvert du kiosque.
dragons étaient les plus animés; montrant de
ain de légers nuages suspendus à l'extrémité
us reculée de l'horizon, ils y voyaient la fumée
hamp de bataille; quelques-uns même affir-
nt distinguer la lueur des obus.
n continuait cependant à discuter. Le maréchal
puyant de l'autorité du général d'artillerie Bal-
, faisait observer que par suite du mauvais état
chemins que les pluies de la veille et de la nuit
ent détrempés, les voitures de l'artillerie ne
rraient suivre les troupes. « J'ai trois compa-
nies de sapeurs, répliquait le général Valazé;
lles me suffiront pour aplanir les difficultés
rincipales. » — « Dans tous les cas, ajoutait le
énéral Gérard, je réponds d'arriver avec les
ièces et leurs coffrets. » Instances vaines! Il
ait pas une heure, le maréchal pouvait paraître

sur le champ de bataille de Waterloo avant même l'attaque de Bulow à Planchenoit. Il donna l'ordre de continuer la marche sur Wavres.

Le hasard cependant faillit à triompher des hésitations du marquis de Grouchy.

On a vu que le général Domont, détaché par Napoléon sur les onze heures, vers les positions où s'étaient montrés les premiers détachements de Bulow, avait envoyé dans différentes directions des patrouilles d'élite *pour communiquer avec le maréchal Grouchy et lui porter des avis et des ordres* (1). Quelques unes de ces patrouilles, appartenant à un régiment de hussards commandé par le colonel Marbot, avaient poussé jusqu'à la Dyle et s'étaient arrêtées sur les ponts de Moustiers et d'Ottignies. Tandis que ces reconnaissances se portaient ainsi à la rencontre des troupes de l'*aile droite* par la rive gauche de la Dyle, le général Excelmans avec son corps de dragons s'avançait dans la même direction par la rive droite. Ce général averti, lui aussi, par le canon de Waterloo, voulait passer la rivière. Il porta sa brigade de gauche commandée par le général Vincent, vers Moustiers. Les bords de la Dyle, en cet endroit, sont couverts de bouquets de bois et de broussailles épaisses. Excelmans avait besoin de quelques détache-

(1) Voir plus haut, page 115.

s d'infanterie pour appuyer son mouvement.
fit demander au maréchal et attendit leur ar-
pour donner à sa brigade de gauche alors
;e à la ferme de la *Paquerie*, l'ordre de se
r sur l'autre rive. Le maréchal lui fit répon-
u'il allait se rendre près de lui et lui donner
rdres. A quelques instants de là, Excelmans
;ut la brigade qui se repliait; étonné de ce
vement, il courut au général Vincent. Ce der-
lui montrant le maréchal qui s'éloignait, dit
venait d'en recevoir l'injonction de quitter les
ɔches de la rivière et de rejoindre la droite.
ıinement Excelmans se récria contre ce mou-
:nt étrange qui réunissait les troupes de toutes
:s sur une seule ligne, et les éloignait du point
canon se faisait entendre, la brigade Vincent
poursuivre son changement de direction. En-
quelques pas, pourtant, et les dragons de ce
ral donnaient la main aux hussards du colonel
ɔot. Ces hussards, qui communiquaient par
petite série de petits postes à l'armée de Wa-
ıo, restèrent plusieurs heures sur les ponts de
stiers et d'Ottignies, ne se doutant pas que les
te-cinq mille hommes dont ils attendaient des
velles, défilaient à quelques centaines de toises
ı, sans que le chef qui conduisait cette armée
la précaution de faire éclairer par une seule
ouille les bords de la rivière dont il descendait
ɔurs, sans que la pensée lui vînt d'envoyer une

seule reconnaissance sur les ponts que dans sa marche il laissait ouverts derrière lui. Ces oublis des plus simples règles de la guerre sont d'autant plus inconcevables que les décharges d'artillerie, cause d'émotion si profonde pour les simples soldats comme pour les généraux de son armée, n'étaient pas les seuls avertissements qui lui fussent transmis.

Le général Berthezène, commandant l'une des divisions (la 11^e^) du corps de Vandamme, était arrivé sur les deux heures à *la Barraque*, à une lieue environ en avant de Wavres. Le plateau sur ce point est assez élevé et domine une partie du bassin de la Dyle. Depuis midi les régiments de ce général, comme tous les autres corps de l'armée, marchaient poursuivis par le bruit du canon de Waterloo. Parvenus sur les hauteurs, officiers et soldats interrogèrent avidement du regard la partie de l'horizon d'où partaient ces lointaines décharges d'artillerie. Les objets restèrent d'abord fort confus; mais bientôt ils purent apercevoir, assez près d'eux, sur les plateaux régnant de l'autre côté de la Dyle, plusieurs corps de troupes en mouvement. Le général Berthezène dépêcha sur-le-champ au maréchal un officier chargé de lui annoncer que, dans sa position, il *voyait très-distinctement les Prussiens* qui marchaient *dans la direction du feu.* « Dites » au général, répondit le maréchal Grouchy, qu'il » soit tranquille; nous sommes sur la bonne route;

» nous avons des nouvelles de l'empereur, et il
» nous ordonne de marcher sur Wavres. »

Le maréchal devançait les faits : à ce moment de la journée il n'avait encore reçu aucune nouvelle de Napoléon. Ce ne fut que long-temps après ce nouvel avertissement, à *quatre heures du soir*, lorsqu'il était arrivé déjà devant Wavres que le chef de *l'aile droite* reçut par l'adjudant-commandant Zenowich la première dépêche *écrite* de l'empereur, celle datée de la ferme du Caillou, *dix heures du matin* (1). Au lieu de couper au plus court et de se porter directement sur la route de Gembloux à Wavres, soit par les ponts de Moustiers ou d'Ottignies, où se trouvaient des détachements de nos troupes, soit par les ponts jetés sur la Dyle entre ces deux points et Genape, trajet de trois ou quatre lieues au plus, l'adjudant Zenowich, prenant un immense et inutile détour, était revenu à Genape et aux Quatre-Bras, puis gagnant Sombref, Gembloux et Sart-à-Walhain, il avait enfin rejoint le maréchal Grouchy à moins d'une demi-lieue de Wavres. Il venait de faire onze lieues et de mettre six heures pour franchir cette distance. L'arrivée de la seconde dépêche *écrite*,

---

(1) L'heure à laquelle cette dépêche lui est arrivée a été fixée par le maréchal lui-même dans ses nombreux écrits ; il est d'accord, à cet égard, avec les principaux officiers de son armée.

datée du champ de bataille de Waterloo à *une heure après-midi*, ne devait pas être moins tardive ; elle ne parvint au maréchal Grouchy qu'à *sept heures du soir*. La première dépêche aurait dû lui arriver avant midi ; la seconde avant trois heures. Étrange fatalité ! Deux ordres contenant le salut de toute une armée, de tout un empire, sont l'un et l'autre confiés, en *un seul* original, à *un seul* officier, lorsque le moindre accident, un simple faux pas, une chute, suffisent pour annuler cette double mission. Et comme si ce n'était pas assez, chaque officier, au lieu de trois lieues, en fait onze ; au lieu d'une heure, reste six heures en chemin. Jamais, nous le croyons, il n'y eut exemple, en des circonstances aussi graves, d'une pareille incurie. Le nombre fut considérable, au reste, durant cette guerre de quatre jours, des ordres mal envoyés, reçus tardivement ou perdus. Il n'en était pas ainsi dans les précédentes guerres. Berthier, les jours de bataille, au lieu d'un ordre et d'un officier, faisait partir dix officiers et dix ordres, et ne cessait de s'inquiéter d'une mission que lorsqu'elle était accomplie. Bien des fautes qui furent faites n'auraient pas eu lieu, si le prince de Neufchâtel eût occupé son ancienne place dans l'état-major impérial ; son absence et la nomination du maréchal Soult furent une des fatalités qui pesèrent sur Napoléon dans la campagne de 1815.

Le maréchal Grouchy, même à quatre heures du

', pouvait encore intervenir utilement sur le
mp de bataille de Waterloo. La dépêche qu'il
ait de recevoir contenait ces passages : « S. M.
ésire que vous dirigiez vos mouvements sur
rres, AFIN *de vous rapprocher de nous, vous*
tre en rapport d'opérations et lier vos com-
ications. S. M. va faire attaquer l'armée
laise. Ne négligez pas de lier vos communi-
ons. » L'empereur ne pouvait pas dire plus ; il
ait pas avec sa droite ; il ne savait pas ce qui se
ait devant elle ; il ignorait même le point pré-
où elle se trouvait. D'ailleurs, le rapport des
rations et la liaison des communications étaient
lemment le *but* des mouvements indiqués au
échal : ce but, bien que très-clairement dési-
, lui échappa ; il ne vit que l'indication d'un
ivement sur Wavres. Or, sa cavalerie légère,
s ce moment-là même, était devant cette ville,
illant avec les Prussiens. Les ordres de l'em-
eur pour le maréchal se trouvaient dès-lors
iplis.

es 3e et 4e corps, au milieu de tous les inci-
ts que nous venons de raconter, avaient conti-
: leur marche. Celui de Vandamme (3e) arriva
ant Wavres vers quatre heures. Un des ses ba-
lons fut chargé d'enlever, au dessus de la ville,
passage défendu par un moulin dépendant du
age de Bierge. Cette attaque fut long-temps sans
iltat. Le maréchal, apprenant l'arrivée du 4e

corps, accourut au devant du général Gérard et lui donna l'ordre de faire relever, par un de ses bataillons, celui qui essayait vainement d'emporter la position du moulin. Gérard fit observer au maréchal que ce remplacement, opéré au milieu d'une attaque et devant l'ennemi, aurait le double inconvénient de faire perdre un temps précieux et de rehausser la confiance des Prussiens en diminuant celle de nos troupes. Au lieu de retirer le bataillon engagé, mieux vaudrait, disait-il, le faire soutenir; et il proposait d'envoyer sur-le-champ aux soldats de Vandamme tous les renforts dont ils auraient besoin. Le maréchal Grouchy ne voulut rien entendre et s'éloigna en exigeant l'exécution absolue de son ordre. Le général Gérard, se tournant alors vers un de ses aides-de-camp, M. de Rumigny, lui dit : « Quand un homme de cœur est le témoin » impuissant de tout ce qui se passe depuis ce » matin, quand il reçoit des ordres pareils à ceux- » ci et que le devoir le force d'y obéir, il ne lui reste » qu'à se faire tuer. » Appelant aussitôt à lui un des bataillons de la division Hulot, il en prend le commandement, met l'épée à la main, et se porte rapidement sur la position. A quelques instants de là, le général Gérard tombait frappé d'une balle en pleine poitrine (1).

(1) On désespéra de la vie du général Gérard durant toute la soirée et une partie de la nuit ; ce fut seulement

)uatre ordres avaient été expédiés au chef de le *droite* depuis son départ du champ de bale de Ligny : deux ordres *verbaux* dans la nuit 17 au 18, deux ordres *écrits* dans la première itié de la journée du 18. Le premier ordre *ver*ne dut point lui parvenir ; il était adressé à vres, que les Prussiens occupaient, et lorsque naréchal était encore à Gembloux. Il est égalent possible que le second ne lui ait pas été re-. D'un autre côté, le premier ordre *écrit*, en venant à quatre heures du soir et lorsque ses ipes étaient déjà engagées, lui arrivait peut-: bien tard. Enfin, à sept heures, lorsqu'il reçut econd, toute intervention était matériellement jossible. La responsabilité de ces retards inex-:ables, et dont on citerait difficilement un sed exemple dans l'histoire d'aucune guerre, ne rait peser sur lui ; elle appartient tout entière maréchal Soult.

En revanche, une accusation qu'il ne peut reusser, c'est l'inintelligence dont il a fait preuve occasion de l'ordre verbal que lui donna l'em-'eur sur le champ de bataille de Ligny : « Mettez-is à la poursuite des Prussiens ; complétez leur aite, ne les perdez pas de vue, » lui avait dit

---

endemain matin que l'on put trouver et extraire la le. Le général, rentré en France, fut encore assez long-ıps en danger.

Napoléon. Le maréchal eut le triste destin de croire qu'il remplissait sa mission en suivant l'arrière-garde prussienne à grande distance et en marchant derrière elle par les mêmes chemins. Ce que l'histoire doit hautement lui reprocher surtout, c'est de n'avoir mis ses troupes en mouvement, le 18, qu'entre huit et neuf heures du matin, au lieu de leur faire prendre les armes cinq ou six heures plus tôt, *dès la pointe du jour ;* c'est de n'avoir point tenu ses communications *constamment liées* avec l'empereur; c'est d'être demeuré inerte au bruit de l'épouvantable canonnade de Mont-Saint-Jean; d'être resté sourd aux conseils, aux avertissements de ses généraux et au cri inspiré de toute son armée. Avec plus de décision et d'activité, avec une intelligence plus haute de la guerre et de sa position de chef d'armée, le maréchal Grouchy pouvait changer le désastre de Waterloo en un éclatant triomphe. Il dépendait de lui de le faire; il ne le fit pas ; sa lenteur et son inaction furent la principale cause de la défaite ; voilà la faute, ou, si l'on aime mieux, voilà le malheur, dont nulle justification ne peut le relever et qui suivra éternellement sa mémoire (1).

---

(1) « Quelle est l'influence qui a pu décider le maréchal Grouchy à fermer l'oreille aux conseils salutaires qu'il avait reçus? La voix commune en accuse le commandant du 3e corps (Vandamme). Cette opinion a passé jusque

Les troupes qui disputaient les approches de Wavres aux soldats de Gérard et de Vandamme, se composaient du seul corps prussien de Thielmann. Le corps de Bulow, on l'a vu, avait quitté cette ville à la pointe du jour : ceux de Pirch et de Ziethen, partis dans la journée, se trouvaient dans les défilés de Saint-Lambert, lorsque le maréchal Grouchy avait commencé son attaque. C'étaient les régiments composant ces deux corps que, sur les deux heures, le général Berthezène et ses officiers avaient aperçus des hauteurs de La Barraque, marchant dans la direction du canon. Une fois engagés dans les défilés de Saint-Lambert, les soldats de Ziethen et de Pirch, laissant à leur gauche le village de Lasnes, son bois et le chemin de Planchenoit, s'étaient portés sur Ohain. Leur chiffre dépassait 55,000 hommes : Blücher les conduisait en personne. Ce général sortait des défilés lorsqu'il entendit les premiers coups de canon tirés par

---

chez nos ennemis, et on a été jusqu'à y faire entrer des vues de jalousie contre le commandant de l'aile droite (le maréchal). Nous aimons à croire, pour l'honneur de tous les deux, qu'il n'en est rien. le maréchal Grouchy paraît s'être effrayé d'une responsabilité dont il s'est exagéré les conséquences. »

(G. de Vaudoncourt, *Campagnes de* 1814 *et* 1815.)

Tous les renseignements que nous avons pu recueillir tendent à confirmer cette opinion.

Grouchy devant Wavres. A peu de temps de là, un officier, expédié de cette ville, vint lui annoncer « que le général Thielmann était attaqué par » un corps très-considérable, et que déjà l'on se » disputait la possession de la ville (1). » Blücher se trouvait dans une position analogue à celle où était, l'avant-veille, le général Drouet-d'Erlon. Devait-il courir au secours de son lieutenant, ou persister à rejoindre son allié? Blücher n'écouta que son audace; il prit une résolution qui, dans une nature plus élevée, eût été une inspiration du génie. « Le feld-maréchal, ajoute le rapport que » nous venons de citer, ne fut pas inquiet de la » nouvelle. C'était sur le lieu où il se trouvait, et » non pas ailleurs, que l'affaire devait se décider; » et si on pouvait l'emporter sur ce point, tout re- » vers du côté de Wavres était de peu de consé- » quence. C'est pourquoi les colonnes continuè- » rent leur mouvement. » Il était près de huit heures du soir lorsque Blücher, abandonnant le corps de Thielmann à toutes les chances d'une défaite, reprit sa marche; une demi-heure après il débouchait sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean par les hameaux de La Haie, Smouhen et Papelotte.

---

(1) Rapport du général Gneizenau, chef d'état-major de Blücher, sur les journées des 16 et 18 juin 1815.

Ces positions, nous l'avons dit, étaient défendues par le prince Bernard de Saxe-Weimar, ayant avec lui plusieurs brigades allemandes et belges dont les soldats avaient encore les habits qu'ils portaient quand ils combattaient dans les rangs de l'ancienne armée impériale. Trompé par la vue de leurs uniformes, le feld-maréchal prussien tomba sur eux. Ils voulurent vainement résister : Blücher, emporté par son impétuosité aveugle, les écrasa ; leurs débris se retirèrent en désordre sur le centre de la ligne anglaise (1). Les Prussiens alors se trouvèrent en face de nos troupes ; ils chargèrent sur elles. C'était leur mousqueterie que l'on avait entendue à notre extrême droite, lorsque les colonnes formées par Napoléon et conduites par Ney s'apprêtaient à un dernier effort contre les positions de Wellington.

Au moment où cette nouvelle armée, la *troi-*

(1) «.... La victoire était encore douteuse, quand les Prussiens arrivèrent sur notre flanc gauche... Malheureusement ils prirent pour des Français mes Nassaus, qui ont encore l'uniforme français, quoique leurs cœurs soient bien allemands, et firent un feu terrible contre eux. Ils furent chassés de leur position (les Nassaus), et je les ralliai à un quart de lieue du champ de bataille. Mon général de division, dont *la première brigade a été totalement détruite,* est à présent avec moi.» (*Lettre du prince Bernard de Saxe-Weimar à son père.*)

sième que nous devions avoir à combattre, entrai à son tour en ligne à l'extrême droite de notr champ de bataille, les colonnes de Ney gravissaien les pentes du plateau de Mont-Saint-Jean malgr le feu de toute l'infanterie britannique; l'affreu ravage que cette mousqueterie causait dans leu rangs ne peut les arrêter : arrivés au pied de terrasse, ils gravissent le talus sous une grêle d balles; ils le franchissent, Ney à leur tête. Un nombreuse artillerie fait alors de larges troué dans leurs rangs. Ney, que les boulets fatiguen et irritent, ordonne d'emporter les batteries à baïonnette. Ses régiments se précipitent sur l canons, les enlèvent et forcent les canonniers à réfugier encore une fois dans l'intérieur des carr chargés de soutenir les pièces. Ceux-ci sont abo dés à leur tour; deux ou trois sont écrasés; d'a tres, bien qu'enfoncés, se reforment et portent reçoivent de nouveaux coups. Le sol se couvre morts et de mourants. L'intrépide général Mich de la garde, est tué; le général Friant est bless Ney est renversé de cheval. Ce maréchal, le p brave, le plus grand des soldats au milieu du f se relève, et l'épée à la main continue à comma der, à guider nos soldats. L'infanterie, la cavaler toutes les armes ne tardent pas à se mêler. S tous les points de cet étroit champ de bataille, rangs sont pressés, presque confondus; les effo sont communs, mais les mouvements n'ont p

mble. La lutte devient pour ainsi dire indi-
le. Nos soldats ne combattent pas, ils tuent;
it des coups furieux, partout la mort (1).
it le monde se croyait perdu, a dit l'un des
:s-de-camp de Wellington, le général espa-
l D. Ricardo de Alava; lord Hill s'approcha
duc et lui demanda ce qu'il ordonnait. —
n, répondit-il. — Mais vous pouvez être tué,
l est important que celui qui vous remplacera
naisse votre pensée. — Je n'en ai pas d'autre
de tenir ici tant que je pourrai! » répliqua
c. — « L'armée anglaise n'avait plus un
ıme disponible, ajoute à son tour le général
ıini; tout était ébranlé, abîmé; si une troupe
che se présentait, la bataille pouvait être
née. » Encore quelques instants, et cette
e fraîche allait intervenir. La vieille garde
ait.

; huit bataillons de grenadiers composant ce
d'élite, et que Napoléon lui-même avait
:s, après avoir fait défiler les colonnes de Ney,

On lit dans une lettre du duc de Wellington au
hal Beresford: « Je n'ai jamais vu de mêlée aussi
ıble. Des deux côtés, on ressemblait à ce que les
rs nomment des *gloutons*. » (N° 972 du *recueil* déjà
—Les boxeurs luttent en *gloutons* quand le combat
un tel caractère d'acharnement que les champions
:nt songer moins à se battre qu'à s'entretuer.

marchaient ainsi disposés : un bataillon en l
avant sur chaque flanc un bataillon en
serrée. Cette formation réunissait les avant
l'ordre mince et de l'ordre profond. Deux b
ainsi formées et marchant à distance de ba
composaient une première ligne derrière
la troisième brigade était en réserve. L'a
occupait les intervalles. Mais pendant qu
redoutable colonne avançait sur le centre
nemi ; lorsque le général Friant, obligé
blessure de quitter la terrasse de Mont-Sai
disait à l'empereur à cheval dans le ravin
tout allait bien sur le plateau, et qu'à l'ar
la vieille garde on aurait tout le champ de ba
à ce moment l'intervention de Blücher, à l'
droite de notre ligne, devait renverser enc
fois les calculs de Napoléon.

Ceux de nos régiments qui tenaient cett
du champ de bataille, avaient d'abord at
l'intervention toujours attendue de Grouc
taque subie par les brigades allemandes e
qui leur étaient opposées ; trompés par le
échangés entre ces troupes et les nouveau
lants ; ils se livraient à la joie et s'appré
donner la main à des frères d'armes,
Blücher et la nouvelle armée qu'il conduis
de fraterniser, tombèrent brusquement s
Ne comprenant rien à l'attaque si soud
furieuse de ces ennemis ignorés, nos so

crurent trahis. Au lieu de tenir ou de se replier en résistant, ils se retirèrent en désordre. Leurs files rompues vinrent donner dans les huit bataillons de vieille garde qui traversaient alors le ravin pour monter au plateau. Ces bataillons, à la vue de ce mouvement rétrograde, au bruit du feu roulant de mousqueterie qui poussait sur eux les fuyards, suspendirent leur marche. Bientôt, appuyant sur la droite et se formant en carrés, ils barrèrent cette partie du champ de bataille. L'infanterie de Blücher immédiatement s'arrêta.

Wellington, depuis le commencement de la bataille, tenait en réserve, en arrière de son extrême gauche, vers Ohain, deux brigades de cavalerie, fortes de six régiments, et destinées à garder ses communications avec les troupes qu'il attendait de Wavres. Ces deux brigades comptaient trois mille chevaux. L'arrivée de Blücher les rendait disponibles; les cavaliers n'avaient pas donné un coup de sabre de la journée; leurs montures étaient restées au repos. Ces six régiments, chargés d'appuyer la nouvelle armée prussienne, entrèrent en ligne dès qu'ils virent celle-ci s'arrêter. N'osant attaquer le front les carrés de la garde, ni se hasarder dans les intervalles, cette cavalerie les tourna, et, se jetant entre la Haie-Sainte et les carrés, sur la chaussée, elle acheva de porter la désorganisation parmi les détachements que Blücher venait de rompre, et dont les rangs désunis étaient alors trave

par les nombreux blessés descendant du plateau. La grosse cavalerie de la garde, si elle était restée sous la main de l'empereur, aurait eu facilement raison de cette irruption audacieuse au centre de notre ligne ; et nos troupes, abritées par ces deux mille cavaliers d'élite et par l'infanterie de la vieille garde, auraient encore pu se rallier derrière ce double rideau. Mais les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, engagés, on l'a vu, malgré les ordres et les efforts de l'empereur, n'avaient pas quitté les autres corps de cavalerie, et, mêlés à nos immortels cuirassiers, ils prenaient alors leur part des coups portés sur le plateau. Napoléon n'avait près de lui que ses quatre escadrons de service ; il les lança contre les deux brigades anglaises ; ces quatre escadrons se trouvèrent trop faibles, ils furent culbutés.

Pendant ce temps, les troupes engagées sur le plateau, croyant achever la victoire, épuisaient leurs efforts et brûlaient leurs dernières cartouches. La fusillade qu'elles avaient entendue sur leur droite, au commencement de l'attaque, bien qu'elle devînt plus vive et ne cessât de se rapprocher, ne les alarmait pas. C'était le feu des troupes de Grouchy, avait dit l'empereur. Cependant des exclamations confuses, parties du bas du plateau, ne tardent pas à tenir leur attention en éveil. Bientôt quelques cris de *sauve qui peut ! nous sommes trahis !* arrivent jusque sur la hauteur. Ces cris émeuvent

soldats. D'un autre côté, les [illegible] que carrés de la garde font en ce moment [illegible] les inquiètent. Dominés par ces idées vagues de trahison que les faux mouvements des deux derniers jours ont encore augmentées, nos régiments Ney à la fin hésitent, puis faiblissent. Il était s de neuf heures; la nuit commençait. Wellington s'aperçoit de l'incertitude et du flottement nos troupes: la mousqueterie de Blücher, dont uit attentivement les progrès, l'enhardit; il juge noment venu d'un dernier effort. Des officiers pêchés sur tous les points du champ de bataille, tent aux détachements de toutes armes l'ordre de concentrer et de se porter en avant. L'infanterie tannique, jusqu'alors immobile, double, redouses rangs et s'apprête pour la première fois de ournée, à descendre en masse du fatal plateau; s'ébranle: la cavalerie et l'artillerie l'imitent; t se met en marche, tout s'avance. Ces 70 à 000 combattants, auparavant rompus, disloqués, intenant réunis, refoulent lentement sur notre ne de retraite, par le seul effort de leur poids, troupes épuisées qui tiennent encore sur le teau. Les 60,000 Prussiens de Bulow et de icher, de leur côté, étendant leurs lignes parallement à la route, ne tardent pas à repousser la chaussée, que descendent en ce moment les dats de Wellington, tous les régiments engagés notre flanc droit. Toutes les positions occupées

par nos soldats sont successivement abandonnées; le découragement et le désordre gagnent tous les rangs ; la masse d'hommes que le mouvement concentrique des *trois* armées ennemies rejette ainsi des points les plus éloignés du champ de bataille, dans une direction commune, encombre bientôt la route ; toutes les armes se pelotonnent et se mêlent; en quelques instants, la moitié de l'armée ne présente plus qu'une masse confuse qu'il est impossible de rallier.

L'empereur, à la vue de cette désorganisation dont la véritable cause lui échappe, est frappé de stupeur. Ses troupes se débandaient! Il demeure immobile, son visage pâlit, ses lèvres deviennent tremblantes, de grosses larmes coulent lentement de ses yeux. Ses aides-de-camp courent de tous côtés pour arrêter ce mouvement incompréhensible; lui-même se jette au milieu de la foule ; ses ordres, ses paroles, ses prières ne sont point entendus. Les détonations de l'artillerie alliée qui continue à tirer, le tumulte causé par le passage des chevaux et des voitures qui font retraite, par le bruit des imprécations de cette masse d'hommes qui se heurtent, se poussent sur la chaussée, couvrent tous les commandements; la nuit déjà épaisse ne permet plus de voir les chefs. Une préoccupation, d'ailleurs, domine tous les esprits : l'artillerie de Bulow, revenu sur Planchenoit, tonne sur nos derrières ; la retraite, si on ne se hâte, sera coupée.

Vainement les bataillons de la vieille garde, formés en carrés au fond du ravin, essayent d'arrêter Blücher et Wellington. Assaillis, foudroyés par un ennemi trente fois plus nombreux, leurs premiers rangs se fondent, pour ainsi dire, sous la pluie de balles et de mitraille que l'infanterie ainsi que l'artillerie anglaise et prussienne vomissent sur eux. Cinq carrés sont successivement détruits. Les Anglais et les Prussiens avancent toujours, mais lentement; eux aussi, les premiers surtout, sont harassés. Ils arrivent devant deux autres carrés de la garde commandés par les généraux Petit et Pelet de Morvan. La résistance de ces deux bataillons est vaincue à son tour; le flot des assaillants les emporte; leurs débris vont se mêler au torrent de soldats désorganisés qui s'écoule vers Genape, Marchiennes et Charleroi. Un dernier carré commandé par Cambronne, se maintient encore sur la hauteur entre la ferme de la Belle-Alliance et la *Maison d'Ecosse*, à quelques pas du mamelon où l'empereur était demeuré une partie du jour. Seuls de toute l'armée, ces soldats restent immobiles et gardent encore leurs rangs. L'infanterie britannique et l'infanterie prussienne continuent à s'avancer, précédées par une ligne épaisse de cavalerie anglaise, marchant au pas, et poussant devant elle un groupe composé de quelques cavaliers français qui ne se retiraient qu'avec une extrême lenteur. L'empereur était dans ce groupe; et comme s'il ne pouvait s'arra-

cher de ce champ de bataille où il laissait sa fortune, il semblait ne suivre qu'avec peine ses compagnons; il marchait le dernier. Un peloton, en se détachant du premier rang de la cavalerie anglaise, pouvait s'emparer de sa personne; l'obscurité, heureusement, le protégeait. Refoulé pas à pas jusque sur le bataillon de Cambronne, ayant près de lui le maréchal Soult, les généraux Bertrand, Drouot, de Flahaut, Gourgaud et Labédoyère, qui l'entourent l'épée à la main, il s'arrête, et se range, face à l'ennemi, près des premières files du carré. Cependant la cavalerie alliée approche toujours. Napoléon, jusque là, était resté absorbé et silencieux; il aperçoit quelques pièces à demi abandonnées: « Gourgaud! s'écrie-t-il en se tournant vers ce général, faites tirer! » Les pièces sont mises sur-le-champ en batterie; elles font feu; un de leurs boulets emporte la jambe gauche de lord Uxbridge. Le général Gourgaud venait de tirer les derniers coups de canon de la bataille.

Les cavaliers anglais, arrêtés un instant par cette décharge, reprennent bientôt leur marche; quand ils ne sont plus qu'à quelques pas, l'empereur prend la direction du bataillon, commande le feu et ordonne d'ouvrir le carré. Décidé à mourir, il pousse son cheval pour le faire entrer dans les rangs. « Ah! Sire, s'écrie le maréchal Soult en saisissant la bride, les ennemis ne sont-ils pas déjà assez heureux! » Napoléon résiste, le maréchal et

les généraux redoublent d'efforts et parviennent à l'entraîner sur la route de Genape. Mais Cambronne et ses soldats restent ; ils veulent donner à leur général le temps de s'éloigner. Entourés, attaqués sur toutes les faces, aucun coup ne les entame ; leurs rangs, incessamment diminués, se resserrent ; on leur crie de se rendre ; Cambronne refuse : ni ses soldats ni lui ne veulent survivre à leur défaite. La mort, bientôt, leur semble trop lente à venir. La charge est ordonnée ; les grenadiers croisent la baïonnette, et poussant un dernier cri de *vive l'empereur !* ils se précipitent tête baissée sur les rangs les plus épais de l'ennemi. Le choc fut terrible ; tout plia d'abord devant cette héroïque phalange. Sa course, toutefois, ne pouvait être longue : étouffé, écrasé sous le nombre, le bataillon fut anéanti (1).

Dans ce moment les TROIS armées alliées s'avançant en deux lignes immenses formant équerre, l'une droit aux hauteurs de la Belle-Alliance, les deux autres parallèlement à la chaussée, opéraient

(1) Quelques hommes de ce bataillon, laissés pour morts sur le champ de bataille et recueillis le lendemain par les habitants du pays, furent sauvés. Cambronne se trouva du nombre ; on a pu l'interroger. Les mots : « La garde meurt et ne se rend pas, » mis à cette occasion dans sa bouche, reproduisent le sens exact de son énergique réponse aux sommations des officiers anglais.

leur jonction. Les deux généraux en chef se rencontrèrent devant la ferme; ils descendirent de cheval et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, échangeant de vives félicitations sur cette victoire, caprice inespéré de la fortune. Il importait de la compléter en rendant toute tentative de ralliement impossible. La cavalerie prussienne n'avait essuyé aucune fatigue; elle n'avait pas donné de la journée; Blücher lui ordonna de poursuivre nos troupes, à outrance, durant toute la nuit, tant que les chevaux pourraient marcher. « Il était neuf heures » et demie du soir, a dit le feld-maréchal prussien » dans son rapport sur cette journée; tous les of- » ficiers supérieurs furent réunis et eurent ordre » d'employer jusqu'au dernier cavalier. » Alors commença une poursuite active, acharnée, qui fut fatale à nos malheureux soldats : brisés par les fatigues d'une lutte de dix heures, et toujours inégale; affaiblis par le besoin, sans chaussures, la plupart avaient jeté leurs armes comme un poids trop lourd pour leurs forces épuisées (1). En se je-

(1) La boue, sur la partie du champ de bataille où combattirent nos troupes, était si profonde et si tenace que, le lendemain, on pouvait reconnaître la position occupée par chaque carré et suivre la trace des principales charges de cavalerie, à l'aide des empreintes marquées dans le sol par les pieds des hommes et des chevaux. Un grand nombre de nos fantassins y laissèrent leurs chaus-

travers cette masse d'hommes sans défense,
ıarchaient au hasard, la nuit, sur une route
rte d'armes et de canons abandonnés, de
ns et de chariots renversés, les cavaliers
ens n'avaient qu'à frapper. « Ceux de l'en-
ni qui voulaient se reposer, a dit encore Blü-
r, furent successivement repoussés de plus
neuf bivouacs. Le clair de lune favorisait
ucoup la poursuite, qui n'était qu'une vé-
ble chasse, soit dans les champs, soit dans
maisons. » Un grand nombre d'officiers et
ldats se dérobèrent par une mort volontaire
ups furieux de cette cavalerie. « Ils n'auront
n cheval ni moi, » dit un officier de cuiras-
en voyant arriver l'ennemi; d'un coup de
et il renverse son cheval, d'un autre il se tue.
pas plus loin, un colonel se brûle la cer-
« Où donc allez-vous? dit un aide-de-camp
général de brigade qui tournait la tête de son
l du côté des Prussiens. — Me faire tuer! »
d le général en enfonçant les éperons dans
ıc de sa monture et en se jetant tête bais-
ır l'ennemi. Des soldats, que l'épuisement
ırs blessures empêchaient de marcher, déci-
mourir plutôt que de se rendre, se fusillè-
assure-t-on, entr'eux. La cavalerie prussienne
t et sabra jusqu'au jour; elle acheva la dé-
Les débris de nos régiments ne purent s'ar-
qu'au delà de la frontière.

Les Anglais, après le combat, ramassèrent su le champ de bataille et sur la route six à sept mill prisonniers ; le comte de Lobau, resté le dernie sur ses positions de Planchenoit, se trouva di nombre. Ces prisonniers furent à peu près les seul de la campagne. Nos soldats n'en firent pas ; le Prussiens n'accordaient aucun quartier ; ils tuaient tout ce qu'ils pouvaient atteindre. Le général Duhesme, entre autres, fut massacré par eux dans l poursuite, à l'entrée de Genape, à près de deu lieues du champ de bataille. Il consentait à s rendre. L'officier auquel il présentait son épé s'en empara et lui passa la sienne au travers du corps (1).

Effort héroïque de la révolution armée, la ba-

---

(1) La furie qui animait les soldats de Blücher et les nôtres, durant les quatre jours de cette campagne, survécut à la bataille du 18. Le jour suivant et le surlendemain les blessés des deux nations, retirés dans les village ou dans les fermes voisines du champ de bataille, luttaient encore sur les lits et sur la paille où ils étaient gisans ; à défaut d'armes, ils se déchiraient avec les mains. Le 20 un habitant de Planchenoit rentre dans sa maison qu'i avait abandonnée dans l'après-midi du 18. Son lit étai occupé par deux moribonds restés sans soins depuis deu jours ; il s'approche et leur demande ce dont ils ont l plus besoin. L'un d'eux, blessé français, rassemble ce qu'i avait de forces, et répond : « Je voudrais un pistolet pou casser la tête de ce Prussien. »

e de Waterloo, malgré ses résultats, fut digne a lutte sainte engagée vingt-trois ans aupara- ; par la France révolutionnaire contre l'Europe isée. Bien que formées à la hâte, et composées, r-moitié, de conscrits ou de volontaires enré- entés depuis quelques semaines, les troupes livrèrent ce combat suprême se montrèrent les les des plus vaillantes légions de la république le l'empire : elles comptaient *cinquante-neuf le* combattants à Ligny ; à Waterloo *soixante-] mille ;* les alliés perdirent près de SOIXANTE ,E HOMMES. Jamais armée française, on le voit, porta des coups plus terribles (1). Fantassins, iliers, artilleurs de la ligne et de la garde, tous

---

) Nous étions 59,000 à Ligny ; les Prussiens y avaient elà de 90,000 combattants. A Waterloo, nos troupes attirent au nombre de 65,000 hommes, contre trois ées fortes ensemble de près de 160,000 soldats. Voici iffre des pertes des deux partis, les 16 et 18 juin, en ou blessés :

rançais : A Ligny, 6,950 ; aux Quatre-Bras, 3,400 ; à erloo, 18,500 ; total, 28,850. Nous eûmes, en outre, te dernière bataille, 7,008 prisonniers.

lliés : Anglais, 10,981, et Hanovriens, 2,757 (rap- de Wellington) ; légion allemande, 1,900 ; troupes runswick, 2,000 ; troupes de Nassau, 3,100 ; Hol- o-Belges, 4,136 (rapport du prince d'Orange) ; Prus- , 33,132 (rapport du général Gneizenau). Total, 06. Ces troupes n'eurent point de prisonniers.

les soldats furent admirables; eux seuls, jusqu'à la dernière heure, ne commirent aucune faute. Le plus grand nombre des officiers de troupe, les généraux encore jeunes se montrèrent dignes de commander à de tels gens (1). Mais les hauts chefs! mais Ney, le général Drouet-d'Erlon, le maréchal Grouchy, le maréchal Soult, dans ses fonctions de major-général! Leurs fautes, durant ces quatre jours, furent si lourdes que Napoléon a pu dire : « Tout a été fatal dans cette campagne et » prend la teinte d'une *absurdité*. »

---

(1) Si, le premier jour de la campagne, un lieutenant-général et plusieurs officiers supérieurs avaient passé à l'ennemi, par un contraste qui caractérise le moment et les hommes, pas un seul des 115,000 sous-officiers et soldats qui franchirent la frontière ne déserta. Un rapport, que nous avons sous les yeux, constate que dans le 4e corps (15,000 hommes), il n'y eut pas *une seule faute de désobéissance* à réprimer durant toute la campagne. Ce rapport ajoute que le 16, à Ligny, tous les officiers montés de l'ancienne division Bourmont, eurent leurs chevaux tués sous eux : et qu'il serait impossible de désigner aucun des officiers supérieurs ou autres, comme s'étant particulièrement distingué, parce qu'il faudrait les citer tous. « Le seul reproche à faire aux soldats, dit le rapport, serait de s'être jetés sur l'ennemi avec trop de fureur et d'abandon ; plus de calme aurait épargné bien des braves gens. » Cette division, forte de 4,000 hommes. eut 1.200 hommes hors de combat. Il en fut de même pour la plupart des autres divisions de l'armée.

Étrange bizarrerie des événements humains! La catastrophe de Waterloo, malgré l'impéritie de plusieurs généraux et la torpeur de quelques autres, aurait cependant été changée en une éclatante victoire, sans un orage et sans une faute énorme du duc de Wellington. Si le sol avait été moins détrempé par les pluies, la bataille, commencée plusieurs heures plus tôt, aurait été gagnée avant l'arrivée de Bulow à Planchenoit; alors, l'intervention successive, isolée des généraux prussiens, au lieu de sauver deux fois leur allié, aurait amené la complète destruction de leurs propres troupes. D'un autre côté, la position de Mont-Saint-Jean, malgré sa force défensive, était on ne peut plus mal choisie. La première condition, pour un champ de bataille, est de n'avoir point de défilés sur les derrières, et Wellington s'était adossé à une forêt. Trois fois dans cette journée l'armée anglaise aurait opéré sa retraite, si la retraite lui eût été possible. Ce qui devait la perdre, finit par la sauver. « Journée incompréhensible! concours » de fatalités inouïes! a dit encore Napoléon. Y a- » t-il eu trahison? N'y a-t-il eu que du malheur? » Et pourtant tout ce qui tenait à l'habileté avait » été accompli! Singulière campagne, où j'ai vu » trois fois s'échapper de mes mains le triomphe » assuré de la France! Sans la désertion d'un traî- » tre, j'anéantissais mes ennemis en ouvrant la » campagne; je les écrasais à Ligny si la gauche

» eût fait son devoir; je les écrasais à Waterlo(
» ma droite ne m'eût pas manqué. Singulière
» faite où, malgré la plus horrible catastrophe
» gloire du vaincu n'a point souffert, ni celle
» vainqueur augmenté. La mémoire de l'un su
» vra à sa destruction; la mémoire de l'autre s
» sevelira peut-être dans son triomphe! »

FIN.

3 2044 020 455 044